

MICHAEL
MOORCOCK

La légende de Hawkmoon

3. L'ÉPÉE DE L'AURORE



POCKET Fantasy

MICHAEL MOORCOCK

**La Légende
de Hawkmoon - 3**

L'Épée de l'Aurore



POCKET

The Sword of the Dawn
1968
Traduit de l'anglais
par Bernard Ferry

LIVRE PREMIER

Quand Dorian Hawkmoon, dernier duc de Köln, eut arraché l'Amulette Rouge à la gorge du Dieu Fou pour s'approprier ce puissant talisman, il retourna en compagnie de Huillam d'Averc et d'Oladahn des Montagnes vers la Kamarg où le comte Airain, sa fille Yisselda, son compagnon Noblegent le philosophe et tout leur peuple étaient assiégés par les hordes du Ténébreux Empire conduites par le vieil ennemi d'Hawkmoon, le baron Meliadus de Kroiden.

La puissance du Ténébreux Empire était devenue telle qu'il menaçait désormais de détruire jusqu'à cette province de Kamarg pourtant bien défendue. La victoire semblait à la portée de Meliadus qui l'eût mise à profit pour s'emparer de Yisselda et faire périr à petit feu tous les autres, transformant la province en un champ de ruines et de cendres. Seul, le pouvoir de l'antique machine du Peuple des Ombres, capable de gauchir des pans entiers de l'espace et du temps, permit au peuple de Kamarg d'échapper à ce sort.

Grâce à la machine, ils trouvèrent un sanctuaire. Ils se transportèrent dans quelque autre Kamarg, hors de portée des horreurs de la Granbretanne. Mais que la machine de cristal vînt à être détruite et ils savaient qu'ils seraient aussitôt replongés dans le chaos de leur temps et de leur espace originels.

Les premiers temps, ils furent tout à la joie d'avoir échappé à un sort cruel mais, peu à peu, Hawkmoon se reprit à caresser son épée en s'interrogeant sur le destin du monde qu'ils avaient quitté...

Haute Histoire du Bâton Runique

1

La dernière cité

Les poumons emplis par la fumée épaisse et noirâtre qui s'élevait de la vallée, les cavaliers au visage grimaçant éperonnaient leurs chevaux de guerre le long des talus boueux de la colline.

Le soleil disparaissait à l'horizon et leurs silhouettes grotesques s'allongeaient démesurément. Dans la lumière du crépuscule on eût dit que de gigantesques créatures à têtes d'animaux chevauchaient les destriers.

Chaque cavalier arborait un étendard souillé par les combats, et portait un large masque d'animal, en métal incrusté de pierreries. Les armures de fer, d'airain et d'argent, frappées aux armes de leurs possesseurs, lourdes et bosselées, étincelaient de mille feux dans le soleil couchant. Enfin, chaque main droite, gantée, était rivée à une arme rougie du sang et des souffrances de centaines d'innocents.

Arrivés au sommet de la colline les cavaliers laissèrent reposer leurs montures, et tous les six fichèrent dans le sol leurs bannières qui se mirent à claquer au vent de la vallée comme de longues ailes d'oiseaux de proie.

Masque de loup se tourna vers masque de mouche. Le gorille vers la chèvre et le rat esquissa un sourire en direction du chien. Un sourire de triomphe. Les bêtes du Ténébreux Empire, seigneurs de la guerre, qui régnaien sur des milliers de leurs semblables, jetèrent un long regard vers la mer, au-delà de la vallée, au-delà des collines, jusqu'à la ville en flammes d'où leur parvenaient faiblement les cris atroces des suppliciés et des agonisants.

Le soleil disparut à l'horizon, et dans l'obscurité qui envahissait la colline, les flammes de la ville se mirent à danser sur l'acier poli des masques des seigneurs de Granbretanne.

— Eh bien, messeigneurs, dit le baron Meliadus, grand connétable de l'ordre du Loup, chèvetaïn des armées de la Conquête, et sa voix profonde et vibrante grondait de sous le masque, nous avons maintenant conquis toute l'Europe.

Mygel Holst, le squelettique archiduc de Londra, grand connétable de l'ordre de la Chèvre, se mit à rire :

— Oui, toute l'Europe, pas un pouce de terre ne nous a échappé. Et nous avons également conquis d'immenses territoires à l'Est.

Le heaume à tête de chèvre s'inclina plusieurs fois en signe de satisfaction. À travers les fentes sombres du masque deux yeux de rubis étincelaient férolement.

— Bientôt, gronda joyeusement Adaz Promp, grand connétable de l'ordre du Chien, le monde entier nous appartiendra.

Les barons de Granbretanne s'étaient rendus maîtres de tout le continent ; guerriers féroces et habiles stratèges, ils montraient dans les combats un grand mépris pour leur propre vie. L'âme corrompue et l'esprit enfiévré, ils haïssaient tout ce qui autour d'eux avait échappé à la décadence. Despotes immoraux, ils usaient de la force sans équité. Un sourire gourmand aux lèvres, ils assistaient en ce moment à l'embrasement final de la dernière cité d'Europe. L'origine de cette ville se perdait dans la nuit des temps. On l'appelait Athéna.

— L'univers entier, murmura Jarak Nankenseen, seigneur de la guerre de l'ordre de la Mouche, mais pas la Kamarg invisible...

Le baron Meliadus eut un geste de colère comme s'il eût voulu pourfendre son compagnon. Le masque de mouche incrusté de pierreries se tourna vers Meliadus.

— Il ne vous suffit donc pas de les avoir chassés, baron ?

La voix de Jarak Nankenseen se fit persifleuse.

— Non, répondit sèchement le maître des Loups, cela ne me suffit pas.

— Ils ne représentent pourtant plus aucun danger, murmura le baron Brenal Farnu sous son heaume à tête de rat. D'après les divinations de nos savants, ils continuent à exister dans un autre temps ou un autre espace. Nous restons hors de portée les uns des autres. Le souvenir d'Hawkmoon et du comte Airain ne devrait pas venir troubler ces instants de triomphe...

— Je ne puis m'en empêcher.

— Peut-être un autre nom hante-t-il votre mémoire, frère baron ?

Jarak raillait ainsi l'homme qui plusieurs fois avait été son rival en amour à Londra.

— Le nom de la belle Yisselda peut-être ? Serait-ce donc l'amour qui vous tourmente, baron ? Le doux amour ?

Le loup demeura quelques instants silencieux, mais ses doigts s'étaient crispés sur la poignée de son épée qu'il sortit à moitié de son fourreau. Puis, recouvrant tout son calme, il laissa tomber ces mots d'une voix chaude et mélodieuse, presque douce :

— La vengeance, baron Jarak Nankenseen, voilà ce qui m'anime...

— Vous êtes un homme passionné, baron, répondit sèchement Jarak Nankenseen.

Meliadus rengaina brusquement son épée et arracha de terre sa bannière qui y était plantée.

— Ils ont insulté notre roi-empereur, notre terre et moi-même. Je garderai la fille pour mon plaisir, certes, mais sans amour aucun, car nulle faiblesse coupable ne dicte ma conduite...

— Bien sûr que non, murmura Jarak Nankenseen d'un ton mielleux.

— Quant aux autres, ils subiront aussi mon bon plaisir... dans les cachots de Londra. Dorian Hawkmoon, le comte Airain, le philosophe Noblegent, cet être à peine humain, cet Oladahn des Montagnes Bulgares, et le traître Huillam d'Averc. Tous ceux-là vont souffrir de longues années. Je l'ai juré sur le Bâton Runique !

Un bruit s'éleva derrière eux. Ils scrutèrent la pénombre que venait trouer parfois la lumière vacillante de l'incendie et

aperçurent une litière surmontée d'un dais portée par une douzaine de prisonniers de guerre athéniens qui y étaient enchaînés. Le personnage mollement étendu à l'intérieur n'était autre que l'extravagant Shenegar Trott, comte de Sussex. Le comte Shenegar dédaignait l'usage du masque, et lorsque d'aventure il consentait à en porter un, celui-ci, taillé en argent massif, ne dépassait guère la largeur de son visage dont il caricaturait les traits. Il n'appartenait à aucun ordre, et le roi-empereur comme sa cour ne le toléraient que pour son immense fortune et son courage quasi surhumain dans les batailles. À cet instant, drapé dans une robe somptueusement brodée, et avec ses gestes langoureux, il ressemblait plutôt à un simple d'esprit. Pourtant, plus encore que Meliadus, il avait l'oreille du roi-empereur Huon, car ses conseils se révélaient la plupart du temps fort judicieux. Il avait parfaitement entendu la dernière partie de la conversation et il s'écria d'un ton goguenard :

— Voilà un serment bien dangereux, seigneur baron. Un tel serment peut se retourner contre celui qui l'a prêté.

— J'ai juré en parfaite connaissance de cause, répliqua Meliadus. Je les trouverai, comte Shenegar, soyez-en persuadé.

— Je suis venu vous rappeler, messeigneurs, dit Shenegar Trott, que notre roi-empereur brûle d'impatience de nous voir et d'apprendre de notre bouche la conquête de toute l'Europe.

— Je pars à Londra sur-le-champ, répondit Meliadus. Il me faut consulter nos savants-sorciers sur le meilleur moyen de retrouver mes ennemis. Au revoir, messeigneurs.

Il tira sur les rênes, fit volter sa monture et descendit la colline au grand galop, suivi des yeux par ses pairs.

Un léger flottement parcourut l'assemblée des masques, qui jetèrent de brefs éclairs à la lueur des flammes.

— Son acharnement pourrait bien causer notre perte à tous, murmura l'un d'eux.

— Quelle importance ? lança Shenegar Trott, si tout disparaît avec nous.

En écho à ses paroles, un rire sauvage monta de sous les heaumes luisants. Un rire de déments où à la haine de l'univers se mêlait la haine de leurs propres existences.

Rien sur terre, aucune humanité, pas même la leur, ne trouvait grâce à leurs yeux, voilà ce qui faisait la force terrifiante des seigneurs du Ténébreux Empire. La conquête et le pillage, la terreur et la désolation n'étaient qu'un jeu, une manière comme une autre de passer le temps en attendant la mort. Pour eux, guerroyer était encore le moyen le plus satisfaisant de tromper l'ennui.

2

La danse des flamants

À peine les premiers rayons de l'aube avaient-ils dissipé les ténèbres que des nuées de gigantesques flamants écarlates quittaient leurs abris de roseaux et venaient exécuter en plein ciel un curieux ballet rituel. Le comte Airain choisissait généralement ce moment paisible pour venir méditer à la lisière des marais et contempler le paysage étrange qui s'offrait à ses yeux : les lagunes sombres et les îles rousses lui apparaissaient alors comme autant de hiéroglyphes d'une langue primordiale.

Il avait toujours brûlé de découvrir les vérités ontologiques que devaient receler ces formes particulières, et, depuis fort longtemps il étudiait les oiseaux, les roseaux et les lagunes, s'efforçant de trouver la clef de ce paysage secret.

Selon lui, le paysage était codé. Il pensait y trouver la solution d'un conflit intérieur dont il n'était lui-même qu'à moitié conscient. Y trouver peut-être l'origine de cette menace qu'il sentait planer au-dessus de lui et qui semblait être sur le point de le détruire aussi bien physiquement que psychiquement.

Le soleil se leva, faisant rougeoyer les eaux de sa lumière naissante. Le comte entendit un bruit derrière lui, il se retourna, et aperçut sa fille Yisselda, la blonde madone des lagunes montant à cru son blanc cheval à cornes de Kamarg, apparition surnaturelle dans sa longue robe bleue flottant dans le vent. Un sourire mystérieux se dessinait sur ses lèvres, comme si elle aussi connaissait un secret qu'il ne pourrait jamais vraiment partager.

Le comte chercha à se dérober au regard de sa fille et se jeta prestement dans les roseaux qui bordaient le rivage, mais

Yisselda l'avait déjà aperçu et galopait droit sur lui en agitant le bras.

— Père, vous êtes déjà debout ? Vous êtes bien matinal ces derniers temps.

Le comte Airain hocha la tête, et se remit à contempler pensivement la lagune et les roseaux. Puis il jeta un coup d'œil rapide aux flamants qui tournoyaient dans le ciel, comme s'il avait voulu surprendre brusquement le secret de leur étrange et frénétique sabbat. Yisselda avait mis pied à terre et se tenait maintenant à ses côtés.

— Ces flamants ne nous ont jamais vraiment livré leur mystère. Pas plus aujourd'hui qu'hier. Que lisez-vous dans leur ballet ?

Le comte Airain haussa les épaules et sourit à sa fille :

— Rien du tout. Où est Hawkmoon ?

— Au château, il dort encore.

Le comte grogna, joignit les mains, comme s'il adressait une prière désespérée au ciel, tandis qu'au-dessus de lui les flamants faisaient frissonner l'air de leurs longues ailes écarlates. Puis, un sourire serein éclaira son visage, et il prit sa fille par le bras, guidant ses pas le long du rivage.

— Quelle merveille, murmura-t-elle, le lever du soleil...

Le comte Airain eut un geste d'impatience.

— Tu ne comprends pas... commença-t-il, puis il se tut.

Il savait que jamais elle ne verrait ce paysage avec ses yeux à lui. Il avait déjà tenté de le lui décrire, mais elle s'était rapidement lassée, et n'avait fait aucun effort pour tenter de discerner les symboles qu'il voyait partout, dans les eaux, les roseaux, les arbres et les animaux qui peuplaient cette Kamarg comme ils peuplaient la Kamarg qu'ils avaient quittée.

Pour lui, ce paysage représentait la quintessence de l'ordre universel, pour elle ce n'était qu'un spectacle agréable, une terre admirable pour son aspect sauvage et inviolé.

Seul son vieil ami Noblegent, le poète philosophe, avait saisi en partie ses intuitions, mais même lui n'y voyait que le reflet des inquiétudes du comte Airain.

« Vous êtes épaisé, désemparé, répétait souvent Noblegent. Votre cerveau a été obligé de donner toute sa mesure, et vous

finissez par imaginer des modèles symboliques, alors qu'en fait il ne s'agit que de projections de votre propre lassitude et de votre égarement... »

Le comte Airain écartait ces arguments avec un geste d'exaspération ; il revêtait alors son armure de bronze, enfourchait son cheval et s'éloignait seul dans la campagne sous le regard navré de sa famille et de ses amis. Il avait passé un temps infini à explorer cette nouvelle Kamarg qui ressemblait tellement à la sienne, sauf que nulle part on ne trouvait trace de la présence passée de l'homme.

« C'est un homme d'action, comme moi, disait Dorian Hawkmoon, l'époux d'Yisselda, et, j'ai bien peur que, n'ayant plus de problème réel à affronter, il ne se réfugie en lui-même.

— Les problèmes réels semblent insolubles, répondait invariablement Noblegent, et la conversation s'arrêtait là, alors que Hawkmoon s'éloignait, lui aussi, la main sur la garde de son épée.

L'anxiété régnait au château du comte Airain, et même au village qui s'étendait à ses pieds, les habitants, qui étaient heureux d'avoir échappé aux hordes du Ténébreux Empire, se sentaient néanmoins troublés ; leur sécurité, dans ce pays si semblable à celui qu'ils avaient dû fuir, leur paraissait à peine moins précaire.

Au début, lorsqu'ils étaient arrivés, le pays leur avait semblé différent de leur Kamarg natale, ses couleurs embrassaient tout le spectre de l'arc-en-ciel, mais petit à petit, comme si la mémoire des hommes avait remodelé les paysages, les couleurs avaient repris leur aspect habituel, et à présent les deux pays étaient devenus presque identiques. Les villageois avaient retrouvé les troupeaux de chevaux à cornes et de taureaux blancs à domestiquer, et les flamants écarlates qu'il fallait dresser à accueillir des cavaliers. Mais, au fond d'eux-mêmes, ils craignaient toujours que le Ténébreux Empire ne parvienne à forcer leur ultime retraite.

Pour Hawkmoon et le comte Airain – et peut-être, même pour d'Averc, Noblegent et Oladahn – cette idée n'avait rien d'insupportable. Par moments, ils auraient presque souhaité que le monde qu'ils avaient quitté les attaquât de nouveau.

Pendant que le comte Airain étudiait le paysage et s'efforçait d'en percer les secrets, Dorian Hawkmoon, à la recherche d'éventuels ennemis, parcourait au grand galop les berges des lagunes, faisant fuir devant lui les troupeaux de taureaux et de chevaux, et dérangeant les flamants qui s'envolaient lourdement au-dessus des roseaux.

Un jour, Hawkmoon rentrait au château sur son cheval couvert d'écume après une de ses longues journées d'exploration ; la mer violette et les marais semblaient s'étendre à l'infini, quand son regard fut attiré par le curieux manège des flamants dans le ciel. Ceux-ci s'élevaient brusquement dans les airs, puis se laissaient porter par les courants en cercles concentriques avant de redescendre en rasant le sol. C'était l'après-midi, or la danse des flamants n'avait lieu qu'à l'aube. Les oiseaux géants semblaient avoir été dérangés, et Hawkmoon décida d'en avoir le cœur net.

Il engagea sa monture sur l'étroit chemin qui serpentait à travers les marais et parvenu à l'endroit que survolaient les flamants, il aperçut une petite île couverte de hauts roseaux. La main en visière, il scruta attentivement la végétation et finalement, il lui sembla apercevoir une tache rouge qui aurait pu être un manteau.

Il crut tout d'abord avoir affaire à un villageois parti chasser le canard, mais il abandonna rapidement cette idée, un chasseur l'aurait interpellé, ne serait-ce que pour lui dire de s'éloigner pour ne pas effrayer le gibier.

Intrigué, Hawkmoon poussa son cheval dans l'eau et prit pied quelques instants plus tard sur le sol spongieux de l'îlot. Le poitrail puissant de l'animal écartait les roseaux devant lui, et une nouvelle fois Hawkmoon entrevit un éclair rouge entre les feuilles ; il était maintenant persuadé qu'il s'agissait d'un homme.

— Hé, qui va là ? cria-t-il.

Personne ne répondit. En revanche, les roseaux s'agitèrent et un homme s'éloigna rapidement sans paraître chercher à se dissimuler.

— Qui êtes-vous ? cria Hawkmoon, et brusquement il songea que le Ténébreux Empire les avait enfin retrouvés, et que

partout aux alentours, des hommes embusqués n'attendaient qu'un signal pour fondre sur le château du comte Airain.

Il s'élança dans les roseaux, à la poursuite de l'homme au justaucorps rouge, et l'aperçut distinctement alors qu'il plongeait dans la lagune.

— Arrêtez-vous ! lança Hawkmoon, mais l'homme s'éloignait rapidement à la nage.

Dans un nuage d'écume, Hawkmoon poussa de nouveau son cheval dans l'eau. L'homme, qui avait déjà atteint l'autre rive, jeta un coup d'œil en arrière, et constatant qu'Hawkmoon le talonnait de près, il sortit une fine épée brillante extraordinairement longue.

Hawkmoon s'arrêta, frappé de stupeur, non tant par l'épée, que par l'homme lui-même qui semblait n'avoir point de visage. Rien n'apparaissait sous les longs cheveux blonds et sales. Après une seconde d'hésitation, il dégaina sa propre épée. Était-ce un habitant inconnu de cette nouvelle terre ?

Tandis que son cheval se hissait sur la berge, Hawkmoon sauta à terre, et l'épée bien en main, les jambes écartées et légèrement fléchies, il fit face à son étrange adversaire, avant d'éclater de rire en découvrant la vérité. L'homme portait un masque de cuir très souple, et comme les fentes ménagées pour les yeux et la bouche étaient extrêmement fines, il n'avait pu les distinguer de loin.

— Pourquoi riez-vous ? demanda l'homme masqué d'une voix stridente, sans pour autant baisser sa garde. Vous ne devriez pas rire, l'ami, car vous allez bientôt mourir.

— Qui êtes-vous ? s'enquit Hawkmoon. Vous me semblez bien fanfaron.

— Je suis meilleure lame que vous. Vous feriez mieux de vous rendre tout de suite.

— Je ne puis malheureusement partager vos vues sur nos qualités respectives de bretteur, répliqua Hawkmoon en souriant. Et comment se fait-il qu'une fine lame aussi universellement redoutée soit si misérablement vêtue ?

De la pointe de son épée, il indiqua le justaucorps rouge rapiécé, ses culottes et ses bottes de cuir tout craquelé. Une simple cordelette nouée, attachée à sa ceinture de ficelle, tenait

lieu de fourreau à sa longue épée brillante. Il portait également au côté une petite bourse en cuir qui semblait bien remplie, et à ses longs doigts à la peau grise et sèche, étincelaient de nombreuses bagues en verre taillé. L'homme était grand mais décharné et semblait à moitié mort de faim.

— Un mendiant, je suppose, railla Hawkmoon. Où donc avez-vous volé cette épée, gueux que vous êtes ?

Il sursauta lorsque l'homme se fendit brusquement et revint aussi rapidement en garde. Le mouvement avait été incroyablement vif. Hawkmoon sentit une brûlure sur sa joue, il y porta la main et découvrit du sang sur ses doigts.

— Faut-il que je vous larde ainsi jusqu'à ce que mort s'ensuive ? lança l'étranger d'un air méprisant. Jetez votre lourde épée, et considérez-vous comme mon prisonnier.

Hawkmoon se mit à rire de bon cœur.

— Enfin un adversaire digne de ce nom. Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que j'éprouve à vous rencontrer, mon ami. Il y a si longtemps que je n'ai plus entendu le bruit de l'acier résonner à mes oreilles.

Et il porta une furieuse botte à l'homme masqué.

Son adversaire para adroitement le coup et riposta si vivement que Hawkmoon eut tout juste le temps de bloquer la lame. Les pieds solidement plantés dans le sol boueux, aucun ne concéda le moindre pouce de terrain à son adversaire, tous deux se battaient méthodiquement avec une adresse inimaginable, chacun reconnaissant en l'autre un escrimeur hors du commun.

Ils croisèrent le fer pendant une heure, sans donner ni recevoir la moindre blessure ; les adversaires semblaient de force absolument égale. Aussi, changeant de tactique, Hawkmoon commença à reculer et descendit la berge en direction de l'eau.

Persuadé qu'il cherchait à rompre le combat, l'autre poussa ses attaques plus violemment encore et Hawkmoon eut toutes les peines du monde à parer ses coups.

Puis, Hawkmoon fit mine de glisser dans la boue et resta appuyé un genou en terre. L'homme se fendit de toute sa longueur pour tenter de l'atteindre mais celui-ci, déviant la lame, abattit violemment le plat de son épée sur le poignet de

son adversaire qui poussa un hurlement et lâcha son épée. En un éclair Hawkmoon fut debout et, posant son pied sur l'arme, il appuya la pointe de son épée sur la gorge de l'homme masqué.

— Ce n'est pas un coup digne d'un véritable escrimeur, grommela ce dernier.

— Je me lasse rapidement, répliqua Hawkmoon. Ce petit jeu commençait à m'ennuyer.

— Eh bien, qu'attendez-vous de moi maintenant ?

— D'abord, répondit Hawkmoon, je veux savoir votre nom. Ensuite, je veux voir votre visage, puis savoir ce que vous êtes venu faire ici. Enfin, et c'est peut-être le plus important, découvrir comment vous êtes arrivé jusqu'ici.

— Mon nom ne vous est certainement pas inconnu, rétorqua l'homme avec fierté. Je me nomme Elvereza Tozer.

— En effet, je vous connais, répondit le duc von Köln, visiblement surpris.

3

Elvereza Tozer

Cet homme ne ressemblait nullement à l'image que se faisait Hawkmoon d'Elvereza Tozer, le plus grand dramaturge de Granbretagne, écrivain adulé, admiré à travers toute l'Europe par ceux-là mêmes qui, en toutes autres choses, exébraient le Ténébreux Empire. Cela faisait longtemps que nul n'avait plus entendu parler de l'auteur du Roi Stalin, La Tragédie de Katine et Carna, Le Dernier des Braldurs, Annala, Chirshil et Adulf, La Comédie d'Acier, et tant d'autres encore ; mais Hawkmoon pensait que son nom s'était perdu dans le vacarme des guerres. Il se serait attendu à voir Tozer richement vêtu, digne, l'allure altière, plein de sagesse ; en fait, il se trouvait face à un homme plus habile à manier l'épée que la plume, un être futile et vaniteux, un godelureau couvert de haillons.

Tandis que de la pointe de son épée, le long des sentiers marécageux, Hawkmoon poussait Tozer devant lui, il se perdait en conjectures. Cet individu mentait-il ? Et dans ce cas, pourquoi prétendait-il être le célèbre dramaturge ?

Tozer avançait en sifflotant un air gaillard, manifestement peu préoccupé par son infortune.

Hawkmoon s'immobilisa :

— Un instant, dit-il en saisissant les rênes de son cheval derrière lui.

Tozer se retourna. Son visage était toujours dissimulé par le masque de cuir. Hawkmoon, troublé par les déclarations du personnage, en avait oublié de lui demander de l'ôter.

— Eh bien, remarqua Tozer en jetant un regard circulaire, charmant pays, toutefois le public semble rare.

— Oui, répondit Hawkmoon, décontenancé, oui... (Il indiqua le cheval.) Je pense que nous allons chevaucher la même monture, maître Tozer.

Tozer sauta lestement en selle, Hawkmoon, en croupe derrière lui, tenait les rênes. Ils partirent au trot.

Ils chevauchèrent ainsi un moment avant de franchir les portes de la ville. Puis, au pas, ils remontèrent les rues balayées par le vent et le chemin escarpé qui menait au château du comte Airain.

Lorsqu'ils mirent pied à terre dans la cour, Hawkmoon confia le cheval à un palefrenier et montra à Tozer la porte qui ouvrait sur la grande salle :

— Par ici, je vous prie.

Tozer haussa les épaules, et, sans se presser, franchit le seuil. Il s'inclina vers les deux hommes qui se tenaient devant la grande cheminée dont les flammes faisaient rougeoyer les hauts murs de la salle. Hawkmoon salua Noblegent et d'Averc.

— Bonjour, je ramène un prisonnier.

— Je vois, répondit d'Averc intrigué, et son beau visage maigre s'anima imperceptiblement. Les armées de Granbretanne se pressent-elles de nouveau à nos portes ?

— Il est seul, sauf erreur de ma part, répondit Hawkmoon, et il prétend se nommer Elvereza Tozer.

— Vraiment ? (Un éclair de curiosité passa dans le regard habituellement serein de Noblegent.) L'auteur de Chirshil et Adolf ? Cela semble incroyable.

Tozer porta les mains aux lanières de cuir qui retenaient son masque.

— Nous nous connaissons, messire, dit-il, nous nous sommes rencontrés, il y a dix ans de cela, lorsque je suis venu faire jouer ma pièce à Malaga.

— Je me souviens, ce jour-là, nous discutâmes des poèmes admirables que vous veniez de publier, fit Noblegent en hochant la tête, vous êtes vraiment Elvereza Tozer, mais...

Le masque tomba, dévoilant un visage émacié, chafouin, au nez long et fin. Une barbe rare dissimulait avec peine un menton fuyant. L'homme avait le teint maladif et la peau grêlée de petite vérole.

— Je me souviens du visage qui était plus plein toutefois. De grâce, messire, que vous est-il arrivé ? lui demanda Noblegent. Fuyez-vous en quête d'un refuge, loin des seigneurs de votre pays ?

— Ah, soupira Tozer, jetant à Noblegent un regard sournois, peut-être m'offririez-vous un verre de vin ? J'avoue que je suis totalement épuisé et altéré, après cette rencontre mouvementée avec votre belliqueux ami.

— Comment ? fit d'Averc. Vous vous êtes battus ?

— Battus à mort, dit Hawkmoon, sinistre. J'ai l'impression que maître Tozer n'est pas venu ici en ami. Je l'ai trouvé embusqué dans les roseaux vers le sud. Je pense que c'est un espion.

— Et quel besoin Elvereza Tozer, le plus grand dramaturge du monde, aurait-il d'espionner, je vous prie ?

Il proféra ces mots d'un ton méprisant, mais qui manquait de conviction.

En se mordillant la lèvre, Noblegent secoua le cordon de la cloche pour appeler un serviteur.

— C'est à vous de nous le dire, messire, répliqua Huillam d'Averc, une nuance d'ironie dans la voix.

Il toussa ostensiblement.

— Pardonnez-moi, un léger refroidissement, je pense. Le château est traversé de courants d'air...

— Vous avez pris un coup de froid. Je prendrais bien un coup, moi aussi... Mais un coup à boire...

— Très bien, se hâta de dire Noblegent en se tournant vers le serviteur qui entrait : Une carafe de vin pour notre hôte, s'il vous plaît. Désirez-vous manger quelque chose, maître Tozer ?

— Je dévorerais volontiers le pain babylonien et la viande de Marakhan, répondit Tozer d'un air rêveur, car toutes les nourritures depuis que les insensés s'en gavent sont tout simplement...

— Pour le moment, nous n'avons que du fromage à vous servir... interrompit d'Averc sur un ton moqueur.

— Annala, acte VI, scène 5 ! Vraiment, vous vous souvenez de cette scène ?

D'Averc hocha la tête :

— Je m'en souviens, oui. J'ai toujours trouvé ce passage un peu faible au regard du reste.

— Subtil, plus subtil, lança Tozer, agacé.

Le serviteur apporta une carafe de vin, Tozer s'en versa un plein verre.

— Les finesse littéraires sont rarement accessibles d'emblée au commun des mortels. D'ici cent ans, les gens prendront conscience de la complexité de structure du dernier acte *d'Annala*, ils désavoueront ces critiques imbéciles qui le jugeaient bâclé et de pauvre conception...

— Je me flatte d'avoir su parfois assez agréablement manier la plume, confessa Noblegent, mais je dois reconnaître que ces subtilités m'ont échappé... peut-être pourriez-vous m'éclairer.

Tozer eut un geste évasif :

— Une autre fois, dit-il.

Il vida sa coupe de vin d'un trait et s'en resservit immédiatement une deuxième.

— En attendant, répliqua durement Hawkmoon, peut-être pourriez-vous nous éclairer sur votre présence en Kamarg, car enfin, nous étions convaincus que ces terres étaient inaccessibles et voilà que...

— N'ayez crainte, elles restent inaccessibles, excepté par moi, bien sûr. C'est grâce aux pouvoirs exceptionnels de mon esprit que j'ai pu me projeter jusqu'ici.

Perplexe, d'Averc se frottait le menton :

— Les pouvoirs exceptionnels de votre esprit ? Et comment...

— Je fus initié à un savoir ancestral par un vieux sage qui se cache dans les lointaines vallées de Yel.

Tozer rota et se remplit une nouvelle coupe de vin.

— Yel, cette province du sud-ouest de la Granbretanne ? demanda Noblegent.

— Oui, une contrée reculée, quasi déserte, peuplée en tout et pour tout de quelques barbares à la peau sombre qui vivent dans des trous qu'ils creusent dans le sol. C'est là que je me retirai, abandonnant à mes ennemis tous mes biens, mes espèces ; je jugeai plus prudent de me faire oublier quelque temps, après avoir encouru la disgrâce de certains membres de la cour en raison de ma pièce Chirshil et Adulf. J'ignore tout des

finesses de la politique... Pouvais-je soupçonner que certaines scènes de la pièce reflétaient parfaitement les intrigues alors en cours parmi les courtisans ?

— Ainsi, vous êtes tombé en disgrâce ?

Hawkmooon observait Tozer. Cette histoire avait tout l'air d'une supercherie.

— Pire, mes jours étaient comptés, ajouta Tozer. Bien qu'en fait j'ai bien failli mourir de cette fruste existence campagnarde, tant elle...

— Vous avez rencontré ce savant qui vous a enseigné comment atteindre d'autres dimensions et vous êtes venu jusqu'ici, à la recherche d'un refuge ? l'interrompit Hawkmooon, attentif à ses réactions.

— Non, c'est-à-dire... si, hésita le dramaturge, je veux dire que je ne savais pas où j'allais me retrouver...

— Vous êtes envoyé par le Ténébreux Empire pour nous détruire, lança Hawkmooon ; je pense que vous mentez, maître Tozer.

— Mentir ? Mais qu'est-ce que le mensonge ? Et qu'est-ce que la vérité ?

Tozer, l'œil glauque, lui adressa un sourire froid et eut un hoquet.

Hawkmooon lui rendit son sourire :

— La vérité, en l'occurrence, pourrait bien ressembler à une corde de chanvre autour de votre cou. Nous devrions vous pendre sur-le-champ.

Il passa un doigt sur la pierre sombre et luisante incrustée dans son front, le Joyau Noir.

— Les traîtrises du Ténébreux Empire me sont assez familières, voyez-vous. J'en ai trop souvent fait la triste expérience pour accepter le risque de me laisser abuser une fois encore.

Il se tourna vers les autres :

— J'estime que nous devrions le pendre sur-le-champ.

— Mais comment savoir s'il est le seul capable de nous atteindre ? demanda posément d'Averc. Gardons-nous de trop de précipitation, Hawkmooon.

— Il n'y a que moi, je le jure, s'écria Tozer, tout à coup nerveux. J'avoue, messire, avoir été envoyé ici. Mais, c'était ça, ou périr dans les prisons de l'empire, les catacombes du palais impérial. Quand le vieux savant me transmit son secret, je m'imaginai que, fort de ce pouvoir, je serais en mesure de retourner à Londra pour négocier une trêve avec les courtisans à qui j'avais déplu. Je voulais seulement retrouver ma position d'autrefois, écrire de nouveau ; je savais que j'avais toujours un public. Mais, à peine leur avais-je parlé de ce pouvoir qu'ils menacèrent de me tuer, jusqu'à ce que j'accepte de venir ici pour détruire ce qui vous permettait de rester inaccessibles dans cette dimension inconnue... Alors, je suis parti – pas mécontent, je le reconnaiss, de leur échapper. Je n'avais guère envie de risquer ma vie en venant vous narguer ici, mes amis, mais...

— Et ils ne se sont ménagé aucune garantie de votre loyauté à leur égard dans cette mission ? demanda Hawkmoon. Voilà qui paraît étrange.

— Je ne mens pas, dit Tozer, la voix altérée, je pense qu'ils ne croyaient pas tellement à mon pouvoir. Peut-être voulaient-ils me mettre à l'épreuve pour s'assurer que je le possédais vraiment. Ils ont dû être assez interloqués lorsque je disparus sur-le-champ, dès le marché conclu.

— Une telle insouciance ne ressemble pas du tout aux seigneurs du Ténébreux Empire, dit gravement d'Averc, une ride profonde barrant son profil d'aigle. Et, si vous n'avez pas su gagner notre confiance, je ne vois pas comment vous auriez pu gagner la leur. De fait, votre histoire me laisse sceptique.

— Leur avez-vous parlé du vieux sage ? demanda Noblegent. Ils sont tout à fait capables de lui extirper son secret pour leur propre usage !

Tozer lui jeta un regard en biais :

— Non, je leur ai raconté que j'avais acquis ce pouvoir durant tous ces longs mois de solitude grâce à mes propres facultés psychiques.

D'Averc sourit :

— Vous ne pensez pas, j'espère, qu'ils vous ont cru sur parole !

Tozer prit l'air offensé, et d'un trait il vida son verre de vin.

— J'ai du mal à croire que vous ayez pu parvenir jusqu'ici du seul fait de vos prétendus pouvoirs psychiques, confessa Noblegent. Êtes-vous bien sûr de n'avoir usé d'aucun autre moyen...

— Je n'aime pas du tout cette histoire, dit Hawkmoon dont le visage s'était assombri. En admettant même qu'il dise la vérité, les seigneurs de Granbretanne vont se demander où il a acquis ce pouvoir ; ils vont suivre sa trace depuis son premier départ de Londra, et ainsi certainement découvrir le vieux savant, lui arracher son secret, et alors, nous serons perdus !

— Eh oui, les heures que nous vivons sont bien cruelles, marmonna Tozer en remplissant son verre, souvenez-vous : Le Déclin du roi, acte IV, scène 2 : « Sombres jours, féroces cavaliers, et la puanteur des champs de bataille de par le monde entier. » Ah, sans le savoir, j'étais un visionnaire !

De toute évidence, il était à présent complètement ivre.

Hawkmoon lui jeta un regard dur ; il ne parvenait toujours pas à se convaincre que cet ivrogne au menton fuyant pût être Tozer, le grand dramaturge.

— Vous doutez de moi, je vois, dit Tozer d'une voix pâteuse, tout ça à cause de deux malheureuses lignes dans Chirshil et Adulf, je vous assure. Oh, quel mauvais tour du destin ! Deux malheureux vers jaillis de ma plume, en toute bonne foi, et aujourd'hui me voilà quasiment pendu. Vous n'avez pu oublier cette scène, bien sûr, ni les dialogues ? « La cour et le souverain, corrompus également »... ? Acte I, scène 1 ? Je vous en supplie, monseigneur, ne me pendez pas. Je suis un grand artiste, victime de mon immense génie.

— Ce vieux savant, demanda Noblegent, à quoi ressemble-t-il ? Où vit-il exactement ?

— Le vieux savant... (Tozer avala une lampée de vin) le vieux savant me rappelle un peu le Ioni de ma Comédie d'Acier, Acte II, scène 6...

— À quoi ressemble-t-il ? répéta Hawkmoon exaspéré.

— Complètement voué à son engin, il consacrait tout son temps à en parfaire les subtils rouages, prenant de l'âge, inattentif au reste du monde, toujours penché sur ses machines.

Il ne vivait que pour sa découverte voyez-vous, et fabriquait ces anneaux...

Tozer appliqua tout à coup une main sur sa bouche.

— Les anneaux ? Quels anneaux ? demanda vivement d'Averc.

— Je vous prie de m'excuser. (Tozer tentait de prendre un air digne pour se lever.) Pardonnez-moi, de grâce... je crois que...

De fait, son teint tournait au verdâtre.

— Très bien, dit Noblegent d'un ton las. Je vais vous conduire...

Venant de la porte, une voix nouvelle s'éleva :

— Ne le laissez pas sortir sans lui avoir demandé d'où il tient l'anneau qui orne le majeur de sa main gauche.

Ces mots furent proférés d'un ton sarcastique, sous lequel chacun pouvait percevoir une nuance de mépris.

Tozer sursauta et referma nerveusement sa main sur l'anneau.

— Qu'en savez-vous ? s'écria-t-il. Qui êtes-vous ?

— Dorian, duc de Köln, ici présent, m'appelle le Guerrier d'Or et de Jais, répondit l'homme en se tournant vers Hawkmoon, qui l'avait reconnu dès son apparition.

De haute stature, entièrement revêtu d'une armure et d'un heaume noir et or, le mystérieux Guerrier les dominait tous ; il éleva le bras, et d'un doigt ganté d'acier, il désigna Tozer.

— Enlève cette bague !

— C'est une bague de verroterie, rien de plus. Elle n'a aucune valeur...

— Il a parlé d'anneaux, en effet, dit d'Averc. Serait-ce donc au moyen de cet anneau qu'il a pu arriver jusqu'ici ?

Tozer, hébété par l'alcool, les traits décomposés par l'angoisse, hésitait encore :

— Mais, je vous dis que ce n'est que verroterie sans la moindre valeur...

— Par le Bâton Runique, je t'ordonne de nous remettre cet anneau ! tonna le chevalier d'une voix terrifiante.

Tremblant, Elvereza Tozer le retira et le jeta sur le dallage. D'Averc se pencha pour le saisir, et l'examina attentivement :

— C'est du cristal, dit-il, pas du verre, une qualité de cristal qui nous est familière, trop...

— La machine grâce à laquelle vous avez été transportés vers ces régions inaccessibles a été sculptée dans la même matière, interrompit le Guerrier d'Or et de Jais.

Il découvrit sa main gantée d'acier, révélant ainsi à leurs yeux son propre majeur orné d'un anneau identique.

— Cette bague permet à un homme de voyager vers des dimensions inconnues.

— C'est bien ce que je soupçonne, s'écria Hawkmoon, cette prétendue force psychique n'était qu'une fable, c'est ce morceau de cristal qui vous a projeté jusqu'à nous. Aucun doute maintenant, il faut vous prendre ! D'où tenez-vous cet anneau ?

— Du vieil homme — Mygan de Llandar. Je le jure, c'est la vérité. Il en a d'autres. Il peut en fabriquer d'autres ! hurla Tozer. Pitié, ne me pendez pas, je vous en supplie. Je vais vous expliquer comment retrouver le savant.

— Nous devons l'atteindre lui et ses secrets avant que les seigneurs du Ténébreux Empire ne parviennent à les lui extorquer. Il en va de notre sûreté, dit Noblegent d'un air soucieux.

— Comment ? Va-t-il falloir aller en Granbretanne ? s'exclama d'Averc, alarmé.

— Cela semble inévitable, lui répondit Hawkmoon.

4

Flana Mikosevaar

Le public du concert sur lequel Flana Mikosevaar, comtesse de Kanbery, promenait un regard distrait tout en ajustant son masque tissé de fils d'or lui apparaissait dans le lointain comme une masse de couleurs chatoyantes. L'orchestre qui se tenait au centre de la salle de bal jouait une étrange mélodie de structure harmonique extrêmement complexe, une composition tardive de Londen Johne, l'illustre musicien granbreton, mort depuis deux siècles déjà.

Le masque richement décoré que portait la comtesse figurait un héron dont les yeux à facettes étincelaient d'une multitude d'éclats de pierres précieuses. À chacun de ses gestes, les tons lumineux de sa robe de lourd brocart variaient en une infinité de nuances subtiles. Elle était la veuve d'Asrovak Mikosevaar, le renégat de Moskovie, celui que Dorian Hawkmoon avait transpercé de son épée lors de la première bataille de Kamarg. Loin d'être inconsolable, Flana de Kanbery ne gardait aucune rancune à celui qui avait tué le fondateur de ces légions redoutées à travers toute l'Europe, l'ordre du Vautour dont le cri de guerre était Mort à la Vie. La violence insensée de cet amant sanguinaire, son douzième mari, avait cessé de l'amuser depuis longtemps déjà lorsqu'il était parti pour la Kamarg. Depuis lors, elle avait eu de nombreuses aventures, et d'Asrovak Mikosevaar, il ne lui restait plus qu'un vague souvenir, tout aussi léger dans sa mémoire que celui des autres hommes qu'elle avait aimés. En fait, l'intérêt que Flana se portait à elle-même était si exclusif que les êtres passaient dans sa vie comme des ombres indistinctes.

Il était remarquable que la plupart des hommes, maris ou amants, trouvent la mort d'une façon ou d'une autre, dès qu'ils avaient cessé de lui plaire. Mais d'instinct, plus que par calcul, elle s'abstenaît de faire disparaître les plus puissants d'entre eux. Ce qui ne signifie pas qu'elle était incapable d'aimer ; lorsqu'elle s'enflammait, sa passion se révélait dévorante et sans partage. Mais ses sentiments étaient toujours de courte durée. Elle connaissait aussi peu la haine que la fidélité. Petit animal indifférent, chatte pour certains – d'autres l'apparentaient à l'araignée –, par sa grâce et sa beauté elle semblait sortir d'une légende. Nombreux étaient ceux qui la haïssaient, élaborant de sombres plans de vengeance pour un mari volé ou un frère empoisonné. Vengeances qui se seraient réalisées, n'eût-elle été comtesse de Kanbery, cousine du roi-empereur Huon, le monarque immortel, qui, dans la salle du trône du palais, baignait pour l'éternité dans cette étrange matrice – le globe impérial. Nombreux également étaient ceux qui lui portaient un intérêt tout particulier. Car, dernière survivante de la famille impériale, il était possible, si le roi-empereur venait à disparaître, qu'elle devînt un jour reine-impératrice. Ils espéraient alors pouvoir s'en servir au bénéfice de leurs propres fins.

Flana de Kanbery restait inconsciente des intrigues dont elle était l'objet. Et si quelqu'un s'était chargé de l'éclairer, elle en aurait accueilli le récit sans la moindre émotion. En effet, entièrement vouée à la satisfaction de ses obscurs désirs, occupée à dissiper cette ombre d'étrange mélancolie qui habitait son âme, elle ne montrait aucune curiosité pour les affaires qui faisaient s'agiter ceux de son rang. Beaucoup s'interrogeaient à son sujet, et cherchaient à attirer son regard à seule fin de déchirer le voile mystérieux qui l'enveloppait. Mais son beau visage, sa peau transparente, ses joues légèrement rosées et ses grands yeux ambrés dissimulaient mieux encore que tous les masques tissés d'or une énigme impénétrable.

La musique cessa, le public s'anima et les couleurs semblèrent s'éveiller sous les vagues des étoffes somptueuses, alors que les masques se tournaient et s'inclinaient les uns vers les autres en d'innombrables saluts. Les femmes, délicatement

masquées, s'empressaient autour des heaumes guerriers qu'arboraient les jeunes capitaines des armées du Ténébreux Empire. La comtesse se leva, mais ne s'approcha pas. Elle reconnaissait vaguement certains heaumes. En particulier, elle identifia celui de Meliadus de l'ordre du Loup qui, cinq ans auparavant, avait été son époux, et qui – ce fut à peine si elle s'en aperçut – s'était séparé d'elle. Nonchalamment étendu sur des coussins moelleux, servi par des esclaves nues originaires du continent, il y avait Shenegar Trott dont le masque caricaturait un visage humain. Elle aperçut également Pra Flenn de Lakasdeh, au masque de dragon souriant, jeune duc d'à peine dix-huit ans et vainqueur déjà d'une bonne dizaine de grandes cités. Elle comprit que les seigneurs de la guerre revenaient, triomphants, fêter leurs victoires, se partager les territoires conquis et recevoir les hommages du roi-empereur. Paradant au milieu des femmes qui minaudaient, tous riaient bruyamment. Tous, sauf Meliadus, son ex-mari, qui, se tenant à l'écart, s'entretenait avec Taragorm, son beau-frère, le maître du Palais du Temps, et avec le baron Kalan de Vitall, grand connétable de l'ordre du Serpent, premier savant du roi-empereur. Sous son masque Flana fronça les sourcils, se rappelant qu'autrefois Meliadus avait coutume d'éviter Taragorm...

5

Taragorm

— Comment allez-vous, frère ? s'enquit Meliadus sur un ton de cordialité affectée.

— Fort bien, répondit sèchement Taragorm.

Il avait su gagner l'affection de la sœur de Meliadus, et venait de l'épouser, ce qui, de notoriété publique, rendait ce dernier profondément jaloux. Aussi Taragorm se demandait-il ce qui lui valait ce subit accès de sympathie. L'homme se redressa. Il portait un masque en forme d'horloge monstrueuse en cuivre jaune étincelant, ornementé de figures en émail, avec des chiffres en nacre incrustée et des aiguilles d'argent finement ciselé ; le boîtier qui contenait le balancier descendait presque au milieu de la large poitrine de Taragorm. Subtilement conçu, le mécanisme complexe accordait ses mouvements à chacun de ses gestes. Elle sonnait les demi-heures et les quarts d'heures ; à midi et minuit, elle carillonnait les huit premières mesures des « Discordances temporelles » de Sheneven.

— Et comment se portent les horloges de votre Palais ? ajouta Meliadus sur le même ton de prévenance contrainte. Les tics vont-ils toujours aussi bon train que les tacs ?

Taragorm se rendit compte que Meliadus essayait de plaisanter et ne répondit pas.

Meliadus s'éclaircit la gorge.

Kalan au masque de serpent rompit le silence :

— Je me suis laissé dire que vous expérimentiez une machine capable de voyager dans le temps, seigneur Taragorm. Savez-vous que, moi-même, je suis en train de travailler sur un engin qui...

— Je voudrais vous demander, frère, coupa Meliadus, ces expériences, où en sont-elles ?

— Je progresse... raisonnablement.

— Vous êtes-vous déjà transporté dans un autre temps ?

— Pas personnellement, non.

— Mon engin, continua le baron Kalan, imperturbable, peut mouvoir des bateaux à des vitesses phénoménales sur de très longues distances. De sorte que nous sommes aujourd’hui en mesure d’envahir tous les pays du globe, aussi lointains soient-ils...

Meliadus se rapprocha de Taragorm :

— Quand sera-t-elle au point ? Quand le passé ou le futur nous deviendront-ils accessibles ?

Le baron Kalan s'éloigna en haussant les épaules :

— Je dois rejoindre mon laboratoire. Le roi-empereur m'a recommandé d'achever mes recherches sans retard. Je vous salue, messeigneurs.

— Au revoir, répondit Meliadus distraitemment. Voyons, frère, je dois savoir. Vous devez me montrer à quel stade en sont vos travaux.

— Je dois ? (Taragorm se fit railleur.) Enfin, frère, mes travaux sont secrets. Il m'est interdit de vous laisser franchir les portes du Palais du Temps, sans la permission du roi-empereur. C'est cette permission que vous devriez tenter d'obtenir, avant tout.

— Vous savez bien que ce genre d'interdictions et de permissions ne me concerne pas, moi.

— Nul n'est si haut qu'il puisse se passer de la bénédiction du roi-empereur.

— Mais cette affaire est d'une extrême importance, frère, dit Meliadus sur un ton enjôleur où perçait de l'exaspération. Nos ennemis ont réussi à s'enfuir, probablement vers une autre dimension de l'univers, je ne sais par quel moyen. Ils représentent un grave péril pour la Granbretanne.

— Vous parlez de ce ramassis de bandits que vous n'avez pu défaire lors de la bataille de Kamarg ?

— Nous les avons presque écrasés. Ce n'est que grâce à je ne sais quelle science ou sorcellerie qu'ils ont échappé à notre vengeance. Nul ne me tient rigueur de cet échec...

— Sauf vous-même. N'êtes-vous pas furieux contre vous-même ?

— Je n'ai pas le moindre reproche à me faire. Je tiens à aller jusqu'au bout, c'est tout. Je nettoierai l'empire de tous ses ennemis. En quoi cela serait-il coupable ?

— On murmure que, dans votre acharnement, vous poursuivez un but d'ordre privé. Engagé dans une vendetta personnelle contre ceux qui résident en Kamarg, vous auriez fait des compromis insensés.

— C'est un point de vue, frère, dit Meliadus, mortifié. (Il avait peine à dissimuler sa contrariété.) Mais je ne me soucie que de la puissance de la Granbretanne.

— Ouvrez-vous donc de vos inquiétudes au roi Huon. Peut-être vous autorisera-t-il alors à entrer dans mon Palais.

Taragorm se détourna, et son masque se mit à carillonner, rendant toute conversation momentanément impossible. Meliadus fit mine de le suivre, puis se ravisa, et, fulminant, quitta la salle.

La comtesse Flana Mikosevaar se trouvait maintenant entourée de jeunes seigneurs qui attendaient en se pavant qu'elle condescendît à poser son regard sur l'un ou l'autre. Elle remarqua le départ du baron. Observant sa démarche saccadée, elle en déduisit qu'il devait être de fort méchante humeur. Puis elle l'oublia, reportant son attention sur les courbettes de ses prétendants. Elle n'écoutait plus leurs flatteries – qui lui étaient trop familières – mais se laissait bercer par le son de leurs voix, vieille mélodie toujours très douce à ses oreilles.

Taragorm s'entretenait avec Shenegar Trott.

— Je dois me présenter devant le roi-empereur dans la matinée, disait Trott au maître du Palais du Temps. Je suppose qu'il va me confier une mission. C'est, pour l'instant, un secret, qu'il garde jalousement. Jamais un moment de répit, n'est-ce pas, seigneur Taragorm ?

— Jamais, en effet, comte Shenegar, sans cela nous risquerions tous de périr d'ennui.

6

L'audience

Le lendemain matin, Meliadus arpentaient impatiemment l'antichambre de la salle du trône impérial. Il avait sollicité la veille une audience et on l'avait invité à se présenter à onze heures. Cela faisait une heure déjà qu'il avait traversé les couloirs étincelants de l'hallucinant palais du roi-empereur. Les immenses portails, incrustés d'une mosaïque de précieuses gemmes représentant des hauts faits du temps jadis, s'élevaient jusqu'à la sombre voûte monumentale. Il était midi, les portes restaient désespérément closes, gardées par cinquante sentinelles de l'ordre de la Mante, armées de lances-feu toujours prêtes à servir.

Le roi-empereur lui avait refusé un entretien immédiat, et il contenait à grand-peine le dépit qu'il sentait monter en lui. Quoi ? N'était-il pas le plus valeureux des seigneurs de la guerre ? N'était-ce pas sous son commandement que les armées de Granbretanne avaient conquis tout un continent ? Sous son commandement encore, que ces mêmes armées avaient étendu la domination de l'empire sur des régions entières du Moyen-Orient ? Pourquoi le roi-empereur l'insultait-il ainsi ? Meliadus, le premier chevalier de Granbretanne, ne méritait-il pas plus d'égards qu'aucun autre mortel ? Il subodorait quelque intrigue dirigée contre lui. D'après leurs paroles, Taragorm et les autres semblaient insinuer qu'il poursuivait des buts personnels. Le roi-empereur n'aurait certainement pas prêté l'oreille à ces ragots. Ils étaient insensés de ne pas se rendre compte du danger que représentaient Hawkmoon, le comte Airain et Huillam d'Averc. Si l'on s'obstinait à tolérer leurs tortueuses machinations, ils allaient susciter de nouvelles rébellions et

ralentir la progression des conquêtes. Non, vraiment, le roi Huon devait le comprendre. Le roi-empereur était sage, le roi-empereur était objectif. Sinon, il n'eût pas mérité le trône.

Meliadus chassa cette idée avec horreur.

Les lourdes portes ornées pivotèrent enfin sur leurs gonds. Dès qu'elles s'écartèrent suffisamment pour laisser le passage, un visage rubicond au regard plein de malice apparut dans l'entrebattement.

— Shenegar Trott ! s'exclama Meliadus, c'est à cause de vous que j'attends depuis si longtemps ?

Sous la lueur du couloir, le masque de Trott scintillait de mille feux.

— Je me confonds en excuses, baron Meliadus, il y avait tant de détails à mettre au point ! Tout est réglé maintenant. Je suis chargé d'une mission, mon cher baron. Et quelle mission ?

Il avait déjà disparu ; Meliadus n'eut pas le temps de s'enquérir plus avant de cette mission.

De la salle lui parvint alors une voix jeune et vibrante, celle du roi-empereur.

— Vous pouvez venir maintenant, baron Meliadus.

Et les gardes s'écartèrent cérémonieusement pour lui laisser le passage.

Dans la salle gigantesque aux couleurs flamboyantes, les bannières des cinq cents premières familles de Granbretagne resplendissaient ; un millier d'hommes, statues figées sous leur heaume à figure de mante, s'alignaient le long des hauts murs, leurs armures chatoyant de noir, vert et or. Le baron Meliadus de Kroiden s'avança et s'inclina avec déférence.

De multiples galeries richement décorées se succédaient interminablement jusqu'à l'immense coupole. Le baron se redressa et, dans le lointain, il aperçut le trône impérial, en forme de sphère, tache livide sur la pourpre et le vert profond de la paroi.

D'un pas lent, Meliadus marcha vingt minutes avant de parvenir enfin au globe devant lequel il se prosterna une seconde fois. La sphère contenait un liquide épais et visqueux, d'une opacité laiteuse traversée de veinules rouges et bleues qui se propageaient en radiances lumineuses. Tel un vieux fœtus

aux chairs fripées, lové au sein de ce fluide étrange, flottait une forme, le roi Huon en personne. Seuls ses yeux semblaient vivre, un regard sombre, malfaisant perçait à travers la matière molle et visqueuse.

— Baron Meliadus.

Malgré son âge immémorial, le roi Huon possédait une voix chaude et musicale, fruit d'une monstrueuse opération, puisqu'elle avait été arrachée à la gorge palpitante d'un être dans toute la fraîcheur de sa jeunesse.

— Noble monarque, murmura Meliadus, daignez recevoir toute ma respectueuse reconnaissance pour avoir accepté cet entretien.

— Dans quel but avez-vous sollicité une audience, baron ? (Le ton devint ironique, légèrement railleur.) Dois-je de nouveau exprimer ma gratitude pour l'énergie que vous avez déployée au service de l'expansion de l'empire en Europe...

— Son accomplissement m'est un réconfort suffisant, noble sire. Je désire vous prévenir contre ce danger qui menace notre domination sur ces régions...

— Pardon ? Le continent tout entier n'est-il pas assujetti ?

— Vous n'ignorez pas que j'y ai veillé, l'Europe est soumise à notre loi d'un bout à l'autre, jusqu'aux confins de la Moskovie. Peu d'êtres y vivent qui ne soient vos esclaves. Mais je veux parler de ceux qui nous ont échappé...

— Vous voulez dire Hawkmoon et ses amis ?

— Ceux-là mêmes, puissant roi-empereur.

— Vous les avez chassés de ce monde. Nous n'avons plus rien à redouter d'eux.

— Ils vivent, nous avons au contraire tout à craindre d'eux, car leur fuite risque de susciter d'autres tentatives, des espoirs au cœur des peuples dominés, espoirs que nous devons étouffer avant qu'ils n'ébranlent à nouveau votre toute-puissance.

— L'écrasement de ces velléités vous est une tâche familière. Votre préoccupation nous semble étonnante. Nous craignons, baron Meliadus, que vous ne soyez tenté de négliger les intérêts de votre roi-empereur au seul profit de vos intérêts propres.

— Mes intérêts sont indissociables des vôtres, sire. Ne suis-je pas le plus loyal de vos serviteurs ?

— Vous en semblez convaincu en tout cas, mais peut-être vous leurrez-vous vous-même...

— Que voulez-vous dire, puissant monarque ?

— Nous voulons dire que votre acharnement à propos de cette poignée de vilains conduits par l'Allemand Hawkmoon ne sert pas forcément nos intérêts. Ils ne reviendront pas. Quand bien même l'oseraient-ils, il serait alors grand temps de s'en préoccuper. Nous craignons qu'un simple désir de revanche ne vous motive. Soif de vengeance que vous tentez de justifier, en votre for intérieur, par cette fable d'une menace planant sur tout le Ténébreux Empire.

— Non, prince souverain, non ! Je jure qu'il n'en est pas ainsi.

— Laissez-les donc croupir dans leur refuge, Meliadus ; qu'ils aient l'audace d'en sortir, alors vous pourrez vous en occuper.

— Grand roi, ils représentent un danger potentiel pour l'empire. Ils ont des complices qui leur offrent un soutien d'une puissance insoupçonnée. S'il en était autrement, où donc auraient-ils obtenu cette machine qui leur a permis de s'évanouir à nos yeux alors que nous étions sur le point de les écraser définitivement ? Accordez-moi le soutien de la science de Taragorm. Et alors je vous apporterai la preuve tangible de ce que j'avance au sujet d'Hawkmoon et de ses semblables. Vous verrez à quel point mes craintes sont fondées ! Vous ne pourrez que me croire.

— Nous demeurons sceptique, Meliadus, tout à fait sceptique. (La voix mélodieuse se fit menaçante.) Mais si vous savez ne pas négliger les tâches que nous entendons vous confier à la cour, nous vous autorisons à pénétrer dans le Palais du seigneur Taragorm, je vous accorde son assistance dans la poursuite de vos ennemis.

— Nos ennemis, prince souverain...

— Nous verrons bien, baron, nous verrons.

— Je vous suis reconnaissant pour la confiance que vous daignez montrer, noble monarque, vous verrez que...

— L'audience n'est pas close, baron Meliadus. N'avons-nous pas mentionné une tâche délicate que nous désirons vous voir accomplir au sein de la cour.

— Je serais honoré de la mener à bien, puissant roi-empereur.

— Vous parliez d'un péril menaçant notre sécurité et venant de Kamarg. Eh bien, nous considérons, nous, que le danger pourrait venir d'autres contrées. Plus précisément, nous craignons l'Orient, un adversaire autrement vigoureux, d'après certaines informations ; tout aussi puissant que le Ténébreux Empire lui-même. Toutefois il est possible que cela ne soit pas sans relations avec vos propres soucis concernant Hawkmoon et ses alliés supposés. Et peut-être, en ce jour, allons-nous recevoir à notre cour quelques-uns de leurs représentants.

— Votre Majesté, s'il en était ainsi...

— Laissez-nous poursuivre, baron Meliadus !

— Pardonnez-moi, noble sire.

— La nuit dernière se sont présentés aux portes de la ville deux étrangers qui se prétendaient émissaires de l'empire d'Asiacommunista. La façon dont ils parvinrent jusqu'ici demeure mystérieuse. Ils affirment avoir quitté leur propre capitale deux heures auparavant ; ils possèdent donc le pouvoir de se déplacer par des moyens inconnus. Nous les soupçonnons de venir à seule fin de nous espionner et d'évaluer notre force ; exactement comme nous-mêmes visitons les capitales des pays sur lesquels nous projetons d'étendre notre domination. Nous allons leur rendre la politesse, c'est-à-dire tenter de mesurer leur propre puissance, qu'un jour ou l'autre, même lointain, nous serons amenés à affronter. Sans aucun doute, le bruit de nos conquêtes au Proche et au Moyen-Orient est venu à leur connaissance, et ils s'en inquiètent. Nous devons réunir le maximum d'informations à leur sujet. Ils doivent repartir convaincus que nous ne leur voulons aucun mal, pour les inciter à accueillir des émissaires de la Granbretanne dans leur pays. Si cela s'avère possible, nous désirons que vous, Meliadus, soyez l'un de ces émissaires. Vous avez une large expérience de ce genre de missions diplomatiques, vous y serez plus habile qu'aucun de mes courtisans.

— Ces nouvelles semblent inquiétantes.

— En effet, mais nous devons profiter de l'avantage que nous offrent les événements. Vous serez leur guide. Veillez à les

traiter avec la plus grande courtoisie. Poussez-les à la confidence. Apprenez tout concernant leur puissance réelle, l'étendue de leurs territoires, les effectifs de leurs armées, la qualité de leurs armements et leurs moyens de transport. Cette visite inattendue, comme vous pouvez le voir, baron Meliadus, présente infiniment plus de motifs de crainte que tous les châteaux du comte Airain s'évanouissant dans les limbes.

— Peut-être, noble sire...

— Non, sûrement, baron Meliadus ! (La langue préhensile frémit un moment hors de la bouche ridée.) Vous devrez prioritairement vous consacrer à cette tâche. Et s'il vous reste quelque loisir, libre à vous de l'occuper à votre vendetta contre Hawkmoon et les autres.

— Mais, puissant roi-empereur...

— Faites bon usage de nos instructions, Meliadus. Ne nous décevez pas.

Ces derniers mots furent proférés sur un ton lourd de menace. La langue jaillit pour atteindre une minuscule gemme qui flottait près de l'énorme tête. Le globe commença alors à s'obscurcir pour se métamorphoser en une lourde sphère noire et luisante.

Les émissaires

Le baron Meliadus restait préoccupé. Le roi-empereur, délibérément sourd à ses arguments concernant les habitants du château du comte Airain, lui avait-il retiré sa confiance ? Certes, le souverain avait évoqué d'excellentes raisons pour le convaincre de s'occuper des étranges émissaires d'Asiacommunista. Il s'était même montré assez flatteur en laissant entendre que seul Meliadus avait les qualités requises pour s'attaquer à ce problème et en lui faisant miroiter la possibilité d'ajouter à ses titres de premier guerrier d'Europe celui de seigneur suprême de la guerre en Asiacommunista.

Mais la question, infiniment plus brûlante à son avis, du château du comte Airain continuait à obséder Meliadus, tandis que, arborant son plus beau masque et ses habits d'apparat, il traversait les couloirs étincelants du palais pour gagner la salle où, la veille, il avait sollicité le concours de son beau-frère Taragorm. Ce jour-là devait s'y dérouler une grande réception en l'honneur des visiteurs orientaux.

Porte-parole impérial, le baron Meliadus se trouvait auréolé d'un prestige que surpassait seul celui du roi-empereur. Toutefois, même cette idée ne parvenait pas à soulager son cœur assoiffé de vengeance.

Dès qu'il eut franchi le seuil, les trompettes éclatèrent depuis les galeries de la salle de réception. Somptueusement parée, toute la haute noblesse de Granbretanne était présente. Les émissaires d'Asiacommunista n'avaient pas encore été annoncés. Le baron Meliadus se dirigea vers l'estrade qui portait trois trônes dorés et prit place dans celui du milieu. L'assistance, qui attendait en silence, s'inclina pour le saluer.

Jusqu'à présent, nul, à part le capitaine Viel Phong de l'ordre de la Mante, leur escorte, n'avait rencontré les émissaires. Meliadus remarqua la présence de Taragorm, de Flana, comtesse de Kanbery, Adaz Promp et Mygel Holst, de Jarak Nankenseen et Brenal Farnu. Soudain, il s'aperçut que parmi les représentants des nobles guerriers manquait le gros Shenegar Trott. Il se souvint de la mission dont lui avait parlé ce dernier. Était-il donc déjà parti ? Pourquoi ne l'avait-on pas informé de cette expédition, lui, Meliadus ? Pourquoi tant de mystères ? Aurait-il réellement perdu la confiance du roi-empereur ? Il agitait ces sombres pensées lorsque les trompettes résonnèrent à nouveau. Les portes s'ouvrirent pour laisser le passage aux deux personnages les plus incroyables qu'il leur ait jamais été donné de voir.

Meliadus avait peine à dissimuler sa stupéfaction. Machinalement, il se dressa pour accueillir ces deux géants de plus de deux mètres, vision grotesque et barbare, sortes d'automates à la démarche raide. Était-ce là quelque monstrueuse création du Tragique Millénaire ? Les habitants d'Asiacommunista étaient-ils vraiment des hommes ?

Voilà une idée qui ne l'avait jamais effleuré. Comme les Granbretons, ils portaient des masques, extraordinaires édifices posés sur leurs épaules, de forme plutôt allongée, moulés dans le cuir, barbouillés de bleus, de verts, de jaunes et de rouges éclatants, figures tourmentées et diaboliques, aux yeux exorbités, aux dents proéminentes ; nul ne pouvait vérifier si les visages ainsi dissimulés étaient humains ou non. De lourds manteaux de fourrure étaient jetés sur leurs épaules et descendaient jusqu'au sol. Leurs vêtements semblaient également taillés dans le cuir. Des membres et des organes humains s'y dessinaient à grands traits de couleurs violentes. Meliadus pensa aux planches illustrées d'un ouvrage médical qu'un jour il avait feuilleté.

Le héraut annonça :

— Seigneur kominsar Kaow Shalong Gatt, ambassadeur héréditaire de l'empereur-président Jong Mang Shen d'Asiacommunista, prince électeur des Hordes du Soleil.

Le premier émissaire s'avança, sa pelisse de fourrure flottant derrière lui, révélant une carrure d'au moins quatre pieds de large et des manches de soie éblouissante et multicolore ; il tenait un bâton d'or serti d'innombrables piergeries, avec une vénération telle qu'ils crurent un instant voir le Bâton Runique lui-même.

— Seigneur kominsar Orkai Heong Phoon, ambassadeur héréditaire de l'empereur-président Jong Mang Shen, prince électeur des Hordes du Soleil.

Le second personnage s'avança, son accoutrement était identique mais il n'arborait aucun bâton.

D'un geste large, Meliadus ouvrit les bras :

— Bienvenue aux nobles émissaires de l'empereur-président Jong Mang Shen ; le peuple de Granbretanne leur souhaite un agréable séjour en son pays.

L'homme qui tenait le bâton s'immobilisa devant le dais. S'exprimant avec un accent étrangement cadencé qui n'avait son pareil nulle part en Granbretanne, ni, du reste, en Europe ou au Proche-Orient, il répondit :

— Nous nous sentons infiniment honorés de l'accueil chaleureux qui nous est fait et nous sommes impatients de connaître le nom du digne seigneur qui s'adresse à nous.

— Je suis le baron Meliadus de Kroiden, grand connétable de l'ordre du loup, premier seigneur de la guerre en Europe, ambassadeur de notre immortel roi-empereur Huon le dix-huitième, souverain de Granbretanne, d'Europe et de tous les royaumes de la mer du Milieu, grand connétable de l'ordre de la Mante, gouverneur des destinées et de l'histoire, redoutable et puissant monarque de l'univers. En son nom je vous salue, en son nom je vous parle, serviteur respectueux de tous ses désirs. Car sachez que notre prince éternel ne quitte jamais la sphère impériale sacrée où il se tient, invulnérable, protégé nuit et jour par un millier de gardes.

Meliadus jugeait nécessaire d'impressionner les visiteurs en insistant, dès à présent, sur l'inaccessibilité de l'empereur et sur la vanité de toute velléité d'attentat contre sa vie. Il leur indiqua les deux trônes d'or :

— Je vous invite à prendre place, et à vous divertir.

Les deux grotesques créatures gravirent laborieusement les quelques marches et s'installèrent de part et d'autre de Meliadus. Il n'y aurait pas de banquet. Car les Granbretons ne s'alimentaient que dans la stricte intimité, ne supportant pas l'idée d'avoir à exhiber en public leurs visages dénudés, acte d'une indécence absolue qu'ils ne s'autorisaient que trois fois l'an. Ayant déposé masques et parures, ils se livraient alors, pendant une semaine entière, dans l'enceinte de la salle du trône, à d'orgiaques cérémonies ; spectacles d'une dépravation inouïe dont se délectait le roi Huon, l'œil avide et pervers. Aucun langage, hormis ceux des différents ordres, ne possédait de mots pour désigner ces rituels infâmes et sanglants, qu'il était interdit de nommer en dehors de ces trois occasions annuelles.

Le baron Meliadus claquait dans ses mains et la foule des courtisans s'écartait, tel un immense rideau, libérant ainsi un large espace au centre de la salle. Alors vinrent les acrobates, les jongleurs, les clowns et, depuis les galeries, une musique sauvage éclata. Des pyramides humaines s'élevaient, oscillaient et se défaisaient, pour se reformer immédiatement en structures de plus en plus complexes ; les clowns gambadaient en de folles cabrioles, jetant d'irrévérencieuses plaisanteries, bouffons rivalisant d'esprit et de faconde ; autour d'eux, les acrobates et les jongleurs bondissaient, se poursuivaient sur des fils tendus entre les hautes galeries, se balançait et accomplissaient mille prouesses sur les trapèzes, loin au-dessus du public.

Flana de Kanbery ne regardait pas les jongleurs et restait absolument insensible à l'humour déployé par les clowns. Son merveilleux masque de héron tourné vers les étrangers, elle les observait avec une curiosité inaccoutumée. De vagues idées traversaient son esprit ; elle songeait au divertissement unique qu'elle trouverait à connaître mieux ces bizarres créatures, surtout si, comme elle le soupçonnait, elles n'étaient pas entièrement humaines.

Meliadus, toujours importuné par la pensée d'une possible disgrâce auprès de son roi et d'un probable complot contre lui parmi les nobles de son rang, s'efforçait péniblement de rester courtois envers ses hôtes. Quand il le désirait, il pouvait

impressionner très favorablement les étrangers – le comte Airain s'y était laissé prendre une fois – par sa civilité, sa dignité et son aisance. Mais ce soir-là, il devait se contraindre, et il redoutait que cet effort ne fût perceptible.

— Le spectacle vous distrait-il, messeigneurs ?

Il ne reçut pour toute réponse qu'une légère inclination des deux énormes têtes.

— Les clowns ne sont-ils pas désopilants ?

Il n'obtint en écho qu'un vague geste de la main de l'homme au bâton.

— Quelle habileté ! poursuivit Meliadus, nous avons ramené ces prestidigitateurs de notre domaine d'Italia. Et ces jongleurs furent un jour la propriété d'un duc de Krahkov...

Orkai Heong Phoon se tortilla sur son siège. Tout cela ne faisait qu'accroître la fébrilité de Meliadus, lui donnait l'impression que, d'une manière ou d'une autre, ces deux créatures se sentaient supérieures à lui et s'impatientaient de ses vains assauts de courtoisie. Ces mondanités lui devinrent de plus en plus insupportables.

N'y tenant plus, il se leva et claqua dans ses mains à nouveau.

— Cela suffit, nous désirons maintenant un spectacle plus original.

Les gymnastes sexuels entrèrent alors en scène pour se livrer à ces acrobaties obscènes dont se délectaient tant les seigneurs dépravés du Ténébreux Empire. Meliadus pouffa en reconnaissant certains des exécutants. Il se pencha vers ses hôtes :

— Voici un prince magyar. Et ces deux-là, les jumelles, sont les sœurs d'un souverain de Turkia. Cette blonde là-bas, je l'ai capturée moi-même. L'étalon vient tout droit d'une écurie bulgare. J'ai instruit la plupart de ces artistes personnellement.

Mais, alors que le baron Meliadus sentait enfin sa tension nerveuse se relâcher un peu, les émissaires du empereur-président Jong Mang Shen restaient de glace, absolument impassibles, et il se demanda à nouveau si ces créatures étaient faites de chair et d'os.

Puis le spectacle s'acheva et les artistes se retirèrent, au grand soulagement des ambassadeurs, sembla-t-il.

Ayant tout à fait repris ses esprits, Meliadus ordonna que le bal commençât.

— À présent, messeigneurs, dit-il en se levant, nous allons rejoindre l'assistance afin que vous rencontriez tous les nobles aujourd'hui réunis en votre honneur.

La démarche raide, les deux hautes silhouettes suivirent Meliadus.

— Désirez-vous danser ? demanda le baron.

— Je regrette, nous ne dansons pas, répondit Kaow Shalong Gatt d'une voix éteinte.

L'étiquette exigeait que les invités ouvrisSENT le bal, donc personne ne dansa. Meliadus était furieux. Quelles prouesses le roi Huon attendait-il de lui face à de tels automates ?

— Vous ne dansez donc pas en Asiacommunista ? dit-il, le timbre de sa voix légèrement altéré par la colère.

— Je ne pense pas que vous puissiez goûter les danses que nous pratiquons, répliqua Orkai Heong Phoon.

Le ton ne laissait rien paraître, mais, de nouveau, Meliadus fut traversé par l'idée que ces dignes seigneurs d'Asiacommunista se sentaient bien au-dessus de ce genre d'activités. Exaspéré, il se dit que bientôt la simple politesse à l'égard de ces fiers étrangers allait devenir une épreuve insurmontable. Il se consola néanmoins à l'idée du traitement qu'il leur réservait, s'il avait un jour le privilège de commander une armée de conquête en Extrême-Orient.

Le baron s'arrêta devant Adaz Promp, qui salua les deux ambassadeurs :

— Permettez-moi de vous présenter l'un de nos plus valeureux seigneurs de la guerre, le comte Adaz Promp, grand connétable de l'ordre du chien, prince de Parye et gouverneur de Munchein, commandeur des Dix Mille.

Le masque de chien s'inclina de nouveau.

— Le comte Adaz fut à la tête des forces qui facilitèrent grandement nos conquêtes en Europe. Grâce à lui, tous les territoires furent soumis en deux ans, alors que nous avions prévu d'y consacrer vingt ans. Ses meutes sont invincibles.

— Le baron me flatte, dit Adaz Promp, je suis sûr que les légions d'Asiacommunista sont encore plus puissantes.

— C'est possible, je ne sais pas. Votre armée semble aussi redoutable que nos meutes de dragons, répliqua Kaow Shalong Gatt.

— Des dragons de meute ? Vraiment ? interrogea Meliadus, se rappelant soudain la mission que lui avait confiée son roi.

— Vous n'en avez donc pas en Granbretanne ?

— Peut-être les désignons-nous autrement ? Pouvez-vous nous les décrire ?

— De taille deux fois plus élevée que les hommes – les hommes de chez nous –, ils ont soixante-dix dents tranchantes comme des rasoirs, et des griffes qui ressemblent à celles des chats. Ils sont très velus. Nous nous en servons pour capturer les reptiles sauvages non encore dressés pour le combat guerrier.

— Je vois, murmura Meliadus, songeant que pour défaire de tels monstres de nouvelles tactiques seraient nécessaires.

— Et combien en avez-vous déjà entraîné ?

— Un bon nombre.

Ils continuèrent leur chemin parmi les nobles et leurs épouses. Chacun se tenait prêt à poser une question qui donnât à Meliadus l'occasion de soutirer des informations précises. Mais il paraissait clair que les émissaires, s'ils donnaient volontiers une image puissante de leur force et de leurs armements, se gardaient bien, par contre, de divulguer le moindre détail, tel que chiffre ou capacité. Meliadus se rendit vite compte qu'il lui faudrait plus d'une soirée pour collecter ce type de renseignements, et que, de toute façon, la tâche ne serait pas aisée.

— Vos sciences doivent être très évoluées, dit-il en leur frayant un passage dans la foule. Beaucoup plus que les nôtres peut-être.

— C'est possible, répondit Orkai Heong Phoon. Mais je connais si peu de choses concernant vos techniques. Il serait particulièrement intéressant de les comparer.

— Assurément, accorda Meliadus, j'ai entendu dire, par exemple, qu'avec vos machines volantes vous avez parcouru plusieurs milliers de lieues en très peu de temps.

— Ce n'étaient pas des machines volantes, dit Orkai Heong Phoon.

— Non ? Mais alors comment... ?

— Nous les appelons chariots souterrains, ils se déplacent à l'intérieur du globe terrestre...

— Par quel moyen de propulsion ? Qu'est-ce qui fend la terre pour permettre le passage ?

— Nous ne sommes pas des scientifiques, répliqua sèchement Kaow Shalong Gatt, nous ne prétendons pas comprendre le fonctionnement de nos machines. Nous abandonnons ces basses besognes aux castes inférieures.

Une fois de plus, le baron se sentit humilié. Il s'approcha de la comtesse Flana Mikosevaar, qui fit une révérence.

— Vous êtes vraiment très grands, murmura-t-elle de sa voix douce et profonde.

Le baron Meliadus s'était vaguement douté que la rencontre ne ferait qu'accroître sa gêne. Il ne l'avait présentée que pour combler le silence qui avait suivi les derniers mots du visiteur. Aussi s'apprêtait-il à s'éloigner quand Flana tendit la main pour toucher l'épaule d'Orkai Heong Phoon :

— Et vous avez de très larges épaules.

L'émissaire garda le silence et resta là, sans bouger d'un pas. L'avait-elle offensé ? Meliadus se le demandait et n'en aurait d'ailleurs pas été fâché outre mesure. De toute façon, ils ne se plaindraient pas. À ce stade de la négociation, l'intérêt bien compris des deux parties n'était-il pas de rester en bons termes ?

— Comment pourrais-je me rendre agréable, messire ? demanda Flana d'un ton alanguie.

— Je vous remercie infiniment, mais, pour l'instant, je n'en ai pas la moindre idée, répondit l'homme.

Surprise, Flana les regarda s'éloigner. Aucun homme n'avait jamais accueilli ses avances avec une telle froideur. Elle se promit de tenter sa chance à la première occasion afin de voir de quoi il en retournait réellement. Quels êtres singuliers et

taciturnes, avec leurs mouvements empesés ! Ils semblaient faits de métal. Étaient-ils capables de la moindre émotion humaine ?

Leurs hauts masques de cuir bariolé dominaient l'assistance, alors que Meliadus les présentait à Jarak Nankenseen et à son épouse, la duchesse Falmoliva Nankenseen qui, dans sa jeunesse, chevauchait auprès de son mari sur tous les champs de bataille.

Enfin, le supplice s'acheva. Meliadus regagna son trône doré, l'esprit encore troublé par le départ précipité de son rival, Shenegar Trott, et surtout par la discrétion du roi Huon à ce sujet. Il lui tardait de se libérer de ses obligations pour se hâter vers les laboratoires de Taragorm et voir si le maître du Palais du Temps pouvait l'aider à percer le mystère de la disparition du château Airain.

8

Le Palais du Temps

Après une nuit agitée, interminable, au cours de laquelle son esprit tourmenté ne trouva pas une seconde de repos, Meliadus s’apprêta à rendre visite à Taragorm.

À Londra, il y avait très peu d’avenues et de rues larges. Les maisons, les palais, les boutiques et les entrepôts ouvraient sur un fouillis inextricable d’étroits passages. Dans les quartiers riches, les murs, polis comme le verre, miroitaient d’innombrables couleurs alors que les quartiers pauvres étaient édifiés en pierres noires et luisantes.

Le jour se levait à peine quand Meliadus, dissimulé par les rideaux de velours de sa litière portée par une douzaine de jeunes captives aux corps nus et fardés, traversa les ruelles de la ville. Il tenait à rencontrer le maître du Palais du Temps avant le réveil des fâcheux. Il était possible que leur pays fût allié à la Kamarg mais il n’en avait aucune preuve tangible. Si ses espoirs en Taragorm s’avéraient fondés, il présenterait au roi Huon un argument de poids, irréfutable, et l’empereur le libérerait peut-être de la tâche assommante qu’il lui avait infligée.

Enfin les passages commencèrent à s’élargir et Meliadus perçut un bourdonnement sourd et des battements réguliers et mécaniques.

À mesure qu’il approchait du Palais du Temps, ce bruit étrange devenait assourdissant : un millier de pendules gigantesques balayaient l'espace sur un millier de rythmes différents ; une multitude de rouages tournaient en ronronnant, les jaquemarts s’acharnaient sur les cloches, les gongs et les cymbales ; les oiseaux automates chantaient à tue-tête, tandis que des voix saccadées discouraient interminablement. Le

Palais qui contenait ces innombrables horloges de différentes tailles était lui-même une gigantesque horloge. Et, dominant ce vacarme indescriptible, retentissaient le claquement balancé, imperturbable, du lourd levier qui, près du toit, surplombait le tout, et le sifflement du monstrueux balancier qui déchirait la largeur de la grande salle du pendule où Taragorm menait la plupart de ses expériences.

La litière de Meliadus s'immobilisa devant les portes de bronze et plusieurs automates se précipitèrent pour barrer le passage. Une voix mécanique traversa le fracas :

— Qui désire rendre visite au seigneur Taragorm du Palais du Temps ?

— Le baron Meliadus, son beau-frère, avec la permission du roi-empereur, répondit le baron en criant pour couvrir le tumulte.

Meliadus commençait à s'impatienter lorsqu'enfin les battants s'ouvrirent lentement.

Ils traversèrent une pièce dont les parois métalliques s'incurvaient comme la base d'une horloge, et le vacarme s'accrut encore. Les tics et les tacs, les clics et les clacs, les vrombissements, les bourdonnements, les cognements et les sifflements eussent obligé Meliadus à appuyer les mains sur ses oreilles, s'ils n'avaient été un peu atténués par le masque de loup qui protégeait sa tête. Meliadus crut cependant un instant qu'il allait devenir sourd.

Les jeunes captives déposèrent enfin la litière dans la salle suivante. De lourdes tentures, couvertes de motifs stylisés qui représentaient une centaine de ces inévitables instruments à mesurer le temps, la tapissaient entièrement et y étouffaient la majeure partie des sons.

De sa main gantée, Meliadus écarta les rideaux de velours. Il sortit de la litière et attendit là que son beau-frère vînt l'accueillir.

Après un moment, qu'il jugea à nouveau interminable, l'homme apparut sur le seuil d'une porte au fond de la pièce. Il s'avança d'un pas lent et salua en inclinant son énorme masque d'horloge.

— Il est très tôt, frère, je regrette de vous avoir fait attendre mais je n'avais pas encore déjeuné.

Meliadus se souvint que Taragorm n'avait jamais vraiment réussi à se plier à l'étiquette. Il s'exclama :

— Pardonnez-moi, frère, mais j'étais si impatient de voir votre travail.

— Vous me flattez, frère, suivez-moi, je vous prie. Taragorm le précéda vers la porte du fond.

Ils parcoururent nombre de couloirs également tapissés pour enfin parvenir devant une immense porte. Taragorm dut peser de tout son poids pour dégager la lourde barre qui la maintenait hermétiquement close. Les battants s'écartèrent et l'air s'emplit soudain d'un bruit accompagné d'un souffle violent qui semblait provenir d'un gigantesque tambour aux battements lents et sinistres.

Machinalement Meliadus leva la tête. Au-dessus de lui les cinquante tonnes d'acier de l'énorme balancier en forme de soleil rayonnant de mille feux fendaient l'espace. Toutes les tentures frémissaient sous les bouffées d'air ainsi déplacées et le manteau de Meliadus se déploya telle une paire de larges ailes soyeuses. Il comprit alors que la pulsation lugubre et oppressante venait du levier d'échappement qui assurait le mouvement régulier de la monstrueuse machine.

D'un bout à l'autre de la grande salle du pendule s'alignaient quantité d'engins à différents stades de construction, d'établis encombrés de matériel de laboratoire, d'instruments en acier, en bronze et en argent, de nuages de fils de fer fins et dorés, de toiles légères ornées de joyaux, sans compter les horloges à eau, à échappement ou à boules, les montres, les chronomètres, les planétaires, les astrolabes, les cadrans solaires. Penchés sur ces établis, s'affairaient sans relâche les esclaves de Taragorm. Ces hommes capturés lors des conquêtes avaient été pour la plupart des savants et des chercheurs éminents dans leurs pays d'origine.

Tandis que Meliadus contemplait ce décor étonnant, jaillit, à un endroit du laboratoire, une lueur violette ailleurs éclata une pluie d'étincelles vertes, ailleurs encore s'éleva une masse de fumée écarlate. Il vit un engin se réduire en miettes et l'assistant

qui y travaillait culbuter en toussant dans le nuage de poussière et se volatiliser.

— Et là que s'est-il passé ? demanda une voix laconique.

Meliadus se retourna et s'aperçut que le premier savant du roi-empereur, Kalan de Vitall, visitait également le Palais du Temps.

— Une expérience sur l'accélération du temps. Nous savons créer le processus, mais nous ne le contrôlons pas. Jusqu'à présent toutes nos tentatives ont échoué. Voyez cela... (Il indiqua une machine ovale, jaune et transparente.) Celle-ci produit l'effet opposé, et là non plus, malheureusement, nous ne parvenons pas à contrôler le processus. L'homme que vous apercevez à l'intérieur — Meliadus l'avait pris pour un mannequin parfaitement imité — est figé dans la glace depuis des semaines !

— Et en ce qui concerne les voyages dans le temps ? demanda Meliadus.

— Par ici. Vous voyez tous ces coffres argentés ? Chacun contient un instrument de notre fabrication capable de projeter un objet dans un autre temps, aller et retour. Nous ne sommes pas encore sûrs des distances ainsi parcourues ; et parmi les esclaves ou les animaux que nous avons utilisés peu ont survécu au voyage, tous ont enduré d'effroyables souffrances, sans compter des difformités monstrueuses.

— Si seulement nous avions cru Tozer, dit Kalan, probablement aujourd'hui aurions-nous découvert le secret du voyage dans le temps. Nous n'aurions jamais dû le railler ainsi. Mais franchement, j'étais à mille lieues de croire que ce bouffon possédait réellement le secret.

— Que dites-vous ? dit Meliadus qui n'avait jamais entendu parler de l'affaire, Tozer, le dramaturge ? Il n'est pas mort ? Que connaît-il des voyages dans le temps ?

— Il est revenu après une longue absence. Il espérait regagner les faveurs du roi en racontant qu'un vieil homme vivant à l'Ouest lui avait enseigné le moyen de voyager dans le temps, une discipline de l'esprit, prétendait-il. Nous l'avons conduit ici, et, en riant, nous lui avons ordonné de voyager dans

le temps pour nous prouver la véracité de ses déclarations. Et alors, baron Meliadus, il disparut à nos yeux.

— Et vous n'aviez rien fait pour vous assurer de sa loyauté ?

— Mais cet homme n'était pas crédible, s'écria Taragorm, vous-même ne l'auriez pas cru une seule seconde.

— Il eût été néanmoins plus prudent de le mettre à l'épreuve.

— Par ailleurs, frère, nous n'en étions pas, nous, à nous raccrocher à n'importe quelle chimère, dit Taragorm d'un ton sarcastique.

— Que signifie cela, frère, je vous prie ?

— Je veux dire que nos aspirations, nos recherches sont d'ordre purement scientifique, tandis que vous exigez fiévreusement des résultats immédiats, dans le seul but de poursuivre votre vendetta contre le comte Airain.

— Je suis, frère, quant à moi, un guerrier, un homme d'action. Rester assis à m'amuser avec des jouets ou à pâlir sur des livres ne m'intéresse nullement.

Ayant ainsi rendu son offense à Taragorm, le baron Meliadus reporta toute son attention sur les questions qu'il se posait au sujet de Tozer.

— Le dramaturge a séjourné à l'Ouest où il fut instruit par un vieil homme ?

— C'est ce qu'il prétendait répondit Kalan. Mais il mentait, cela semble évident. Je ne crois pas un mot de cette histoire de force psychique. Il est sans aucun doute incapable de la moindre discipline de ce genre. Néanmoins, le fait est que sous nos yeux il se transforma soudain en une silhouette évanescante et il disparut.

— Mais pourquoi n'en ai-je jamais rien su ?

Meliadus enrageait.

— Vous étiez encore sur le continent lorsque cela se produisit, fit remarquer Taragorm. Du reste nous ne pensions pas que de tels amusements pussent intéresser un homme d'action comme vous.

— Mais son savoir pouvait éclairer vos propres recherches. Quelle occasion perdue ! Votre indifférence paraît fort surprenante.

Taragorm haussa les épaules :

— Que peut-on y faire maintenant ? Nous progressons peu à peu...

Quelque part un bang retentit, un homme hurla et une lueur mauve et orange envahit la pièce...

— Et bientôt nous maîtriserons le temps aussi sûrement que nous maîtrisons aujourd’hui l'espace, poursuivit Taragorm.

— Dans mille ans, peut-être, grinça Meliadus. Un vieil homme... À l'Ouest... Nous devons le localiser. Comment s'appelle-t-il ?

— Mygan, selon Tozer, c'est tout ce qu'il nous a dit, un sorcier d'une très grande sagesse, paraît-il. Mais il mentait évidemment. Qu'est-ce que l'Ouest sinon un désert ? Rien n'y a survécu après le Tragique Millénaire hormis quelques créatures difformes.

— Nous devons y aller, insista Meliadus, y retourner jusqu'à la dernière pierre, il est exclu de négliger la moindre chance...

— En ce qui me concerne je n'ai nulle envie d'errer dans ces montagnes sinistres, la chasse aux canards ne m'intéresse guère, dit Kalan faisant mine de frissonner d'horreur à cette seule idée. J'ai du travail ici, je dois terminer mes nouveaux engins pour bateaux. Des bateaux grâce auxquels nous allons pouvoir partir à la conquête des régions les plus lointaines aussi aisément que nous avons atteint et écrasé l'Europe. Du reste, je pensais que, vous aussi, vous aviez à faire en ville, baron Meliadus. Nos hôtes...

— Que le diable emporte ces damnés visiteurs. Ils me coûtent un temps précieux.

— Bientôt je serai en mesure de vous offrir tout le temps que vous désirez, frère, lui lança Taragorm, si toutefois, vous nous en laissez le temps.

— Bah ! Il n'y a rien à tirer de vous. Vos boîtes qui se transforment en poussière et vos machines qui ne cessent d'exploser sont tout à fait divertissantes mais non moins inutiles. Amusez-vous, frère. Je vous souhaite une excellente journée... Adieu... !

Il ne se sentait plus obligé de montrer la moindre courtoisie à l'égard de ce beau-frère que de toute façon il haïssait. De sorte que Meliadus tourna les talons, s'élança hors de la grande salle

du pendule et retraversa les couloirs et les pièces tapissés pour rejoindre sa litière.

9

Intermède au château du comte Airain

Dans la cour du château, le comte Airain et Oladahn, l'homme des Montagnes Bulgares, enfourchèrent leurs chevaux cornus. Ils traversèrent la ville aux toits de tuiles rouges et, comme chaque jour, s'éloignèrent vers les marais pour leur promenade matinale.

Depuis la visite du Guerrier d'Or et de Jais, le comte Airain paraissait d'humeur moins taciturne et recommençait à goûter la compagnie de ses amis.

Maintenu captif dans une des tours où il disposait d'un appartement, Elvereza Tozer semblait apprécier que Noblegent lui eût apporté du papier, des plumes et de l'encre en le priant d'occuper son temps à écrire une pièce de théâtre, lui promettant un public, restreint certes, mais attentif et sensible à son talent.

— Je me demande où en est Hawkmoon, dit le comte à son compagnon.

Tous deux trouvaient un immense plaisir à chevaucher ensemble.

— Je regrette vraiment que le sort ne m'ait pas désigné pour l'accompagner. Si seulement j'avais tiré la bonne paille !

— Moi de même, dit Oladahn, quelle chance a eue d'Averc ! Et quel dommage qu'il n'y eût que deux anneaux, ceux de Tozer et du Guerrier. S'ils reviennent avec les autres nous pourrons alors tous repartir combattre le Ténébreux Empire...

— La proposition du chevalier les a jetés dans une aventure très dangereuse, Oladahn mon ami ; tenter de retrouver Mygan de Llandar dans le Yel en Granbretanne même n'est pas un voyage d'agrément.

— Ne dit-on pas la compagnie du lion moins redoutable à l'intérieur qu'à l'extérieur de sa propre cage ?

— Certes, mais il est plus sûr encore de vivre en un lieu où les lions n'existent pas, rétorqua le comte Airain.

— J'espère seulement que le lion ne les dévorera pas, dit Oladahn soudain renfrogné. Vous me trouverez obstiné mais je n'en envie pas moins leur sort.

— J'ai l'intuition que nous n'aurons plus à supporter longtemps ce désœuvrement, répondit le comte en guidant son cheval sur les étroits sentiers parmi les roseaux ; je crains fort que bientôt nous ne soyons attaqués de toutes parts.

— Voilà qui ne m'effraye pas outre mesure, mais je suis anxieux pour Yisselda, Noblegent et pour le petit peuple de notre ville, car les activités que nous préférons n'ont aucun attrait pour eux.

Les deux hommes atteignirent enfin le bord de mer. Ils jouissaient de la solitude mais se languissaient du vacarme et du tumulte des champs de bataille.

Le comte Airain se demanda soudain s'il ne valait pas mieux briser l'objet de cristal qui les maintenait en sûreté, rejeter le château dans le monde qu'ils avaient quitté, pour l'affronter à nouveau, même si une victoire sur les hordes du Ténébreux Empire pouvait sembler chimérique.

10

Vues de Londra

L'ornithoptère survolait les toits de la ville en battant l'air de ses larges ailes.

C'était une machine volante spacieuse, conçue pour transporter quatre ou cinq personnes. Sur son corps métallique des volutes et des figures baroquesjetaient des lueurs argentées.

Meliadus sortit la tête et indiqua un édifice en dessous d'eux. Par simple politesse, ses invités se penchèrent également, au risque de voir culbuter dans le vide leurs masques hauts et lourds.

— Voici le palais du roi Huon où vous logez en ce moment, dit Meliadus.

Il leur fit remarquer la folle magnificence de la demeure impériale. En plein centre de la ville, elle dominait toutes les autres habitations et s'en détachait nettement. Contrairement aux autres demeures aucun réseau de passages ne la rendait accessible. Ses quatre tours rougeoyaient d'une lueur d'or profond. Ils durent lever la tête pour en apercevoir les cimes alors qu'ils surplombaient tous les toits de la ville. Elles comportaient un nombre incalculable d'étages, tous ornés de bas-reliefs représentant les sinistres activités auxquelles les habitants de l'empire aimait à se consacrer. Au coin de chaque parapet s'élevaient des statues gigantesques à figures cauchemardesques qui paraissaient toutes sur le point de basculer dans le vide pour aller s'écraser dans les cours loin en dessous. Le palais était couvert de marbrures d'une variété infinie de couleurs discordantes, insoutenables au regard plus de quelques secondes.

— Le Palais du Temps !

Meliadus leur indiqua le Palais en forme d'horloge richement ornementée.

— Et voici mon palais.

C'était un lourd édifice noir et lugubre, à la façade argentée.

— Ce fleuve en bas, c'est la Tames.

La circulation y était intense. Les eaux d'un rouge sang portaient une multitude de péniches de bronze, d'ébène ou de teck aux blasons d'or et d'argent sertis de gemmes semi-précieuses, aux voiles immenses décorées de motifs cousus ou imprimés.

— Plus loin sur votre gauche, dit Meliadus de plus en plus irrité par l'absurdité de cette tâche, vous voyez notre Tour Pendue, qui se tient entre ciel et terre sans aucun appui. C'est le résultat d'une expérience menée par un de nos sorciers. Celui-ci désirait suspendre la tour en l'air à plusieurs mètres du sol, mais il ne réussit pas à l'enlever aussi haut qu'il l'avait projeté. Et il ne parvint pas non plus à la reposer à terre. Alors elle resta là où vous la voyez aujourd'hui.

Il leur montra les quais où les énormes paquebots granbretons, laqués de rouge profond, déchargeaient toutes les richesses pillées de par le monde entier ; le quartier des Sans-Masques, bas-fonds où s'entassait toute la lie de la cité ; la coupole du théâtre monumental qui, autrefois, présentait les pièces écrites par Frafozer ; le temple du Loup, quartier général de l'ordre dont Meliadus était grand connétable et dont la courbe du toit était surmontée d'une tête de loup taillée dans la pierre ; et les différents autres temples qui, de même, portaient des monolithes de plusieurs tonnes, sculptés en forme de têtes d'animaux grotesques.

Pendant une journée entière d'un ennui mortel, ils survolèrent la ville, ne s'accordant que de rares arrêts pour recharger l'ornithoptère en carburant et pour changer de pilote. L'exaspération de Meliadus croissait d'heure en heure. Il dut leur faire découvrir toutes les merveilles insensées dont s'enorgueillissait cette cité séculaire et oppressante, essayant ainsi, pour complaire au roi Huon, de donner aux visiteurs une image grandiose de la puissance du Ténébreux Empire.

Puis vint le soir ; des ombres crépusculaires et inquiétantes envahirent la ville.

Le baron Meliadus poussa un soupir de soulagement lorsqu'il ordonna au pilote de ramener l'ornithoptère à l'aire d'atterrissement sur le toit du palais. Enfin, l'appareil agita ses ailes dans un fracas de métal entrechoqué, émit un sifflement asthmatique et se posa. Les deux émissaires sortirent. Avec leurs gestes embarrassés et mécaniques ils ressemblaient aussi peu à des hommes que l'engin à un oiseau.

Ils passèrent sous la petite coupole qui protégeait l'entrée du palais et descendirent la passerelle tournante. Ils parvinrent aux couloirs où ils furent accueillis par leur garde d'honneur, des guerriers de haut grade de l'ordre de la Mante, dont les masques d'insectes reflétaient vivement les innombrables lueurs qui scintillaient aux murs. Ils furent ainsi escortés jusqu'aux portes de leurs appartements où ils pourraient dîner et se reposer. Meliadus les quitta là, les salua et s'éloigna rapidement, non sans leur avoir promis pour le lendemain une longue discussion au cours de laquelle ils pourraient comparer les stades d'évolution des différentes sciences de leurs pays respectifs.

Il courait presque le long des passages aux décors hallucinants et il faillit renverser Flana, la comtesse de Kanbery, parente du roi-empereur.

— Messire !

Il fit une pause, il allait reprendre sa course mais il s'immobilisa :

- Veuillez m'excuser, madame.
- Vous semblez pressé, messire.
- En effet, Flana, je le suis.
- Et vous paraissiez contrarié.
- Je suis d'humeur chagrine.
- Vous avez besoin de réconfort.
- J'ai des affaires à régler qui ne souffrent...
- Il importe de mener ses affaires la tête froide, messire.
- Assurément.
- Si vous consentiez à vous détendre...

Il fit quelques pas s'apprêtant à repartir, mais de nouveau il s'immobilisa. Flana était experte en matière de réconfort, il en

avait déjà profité. Il était possible qu'elle eût raison. D'un autre côté, il devait préparer son expédition pour l'Ouest où il comptait se rendre dès le départ des émissaires. Mais, de toute façon, ils ne partiraient pas avant au moins plusieurs jours. Et puis, la nuit précédente ne lui avait apporté aucun repos, il se sentait déprimé. Peut-être une nuit d'amour panserait-elle ses blessures.

— Assurément... répéta-t-il, cette fois plus convaincu.

— Alors hâtons-nous, je vous invite chez moi, messire, dit-elle d'une voix un peu rauque.

De plus en plus empressé, Meliadus lui prit la main.

— Flana, murmura-t-il, ma chère Flana.

11

Les états d'âme de la comtesse Flana

En fait Flana ne s'intéressait pas tant à la personne de Meliadus qu'à sa fonction de guide. Par son intermédiaire elle espérait en apprendre davantage sur les deux géants à la démarche d'automate.

Elle interrogea Meliadus à leur sujet, alors que tous deux, encore moites de leurs ébats, reposaient dans le lit immense. Il lui confia tous ses déboires : cette vaine mission diplomatique contrariait tous ses projets ; il haïssait ces fâcheux émissaires ; à cet instant, il n'aspirait qu'à tirer vengeance de ses ennemis et à écraser ceux qui avaient assassiné Asrovak Mikosevaar. Il lui fallait retrouver ce vieil homme que Tozer avait rencontré à l'Ouest, dans la province désolée de Yel, et lui arracher le secret qui lui permettrait peut-être d'atteindre le château Airain.

Bien qu'il sût que Flana était la dernière femme à qui il dût dévoiler ce genre de pensées intimes, il lui parla également de son pouvoir et de son prestige menacés par d'autres et en particulier par Shenegar Trott, qui ayant gagné les faveurs du roi-empereur avait usurpé la position enviée qui autrefois était la sienne.

— Ah, Flana, dit-il avant de tomber dans un sommeil agité, si vous étiez reine, que ne ferions-nous pas ensemble pour le grand bien et la puissance indestructible de notre empire.

Mais déjà Flana ne l'écoutait plus. Meliadus avait bien mal apaisé ses sens enflammés et pendant que son esprit vagabondait deux étages au-dessus, là où dormaient les mystérieux ambassadeurs, son ventre continuait à bouger régulièrement. Finalement elle se leva, laissant Meliadus qui ronflait et gémissait dans son sommeil. Elle se rhabilla, remit

son masque et se glissa hors de la chambre. À pas feutrés, elle traversa les couloirs, franchit les passerelles et atteignit les portes gardées par les guerriers de l'ordre de la Mante. Surpris et interrogateurs, ces derniers tournèrent leurs masques vers elle.

— Vous savez qui je suis, dit-elle.

Ils la reconnaissent, en effet, et s'écartèrent pour lui laisser le passage. Au hasard elle ouvrit une des portes et s'introduisit dans les appartements des émissaires, dont l'obscurité ne faisait qu'accroître son excitation.

12

Découverts

Un rayon de lune blafard lui permit d'apercevoir dans le lit une forme qui bougea un peu. Les vêtements, l'armure et le masque gisaient à terre.

Elle s'approcha.

— Messire, murmura-t-elle.

L'homme s'éveilla en sursaut ; il se redressa et tira vivement le drap de soie à lui pour tenter de dissimuler ses traits. Mais déjà elle avait vu son visage au regard effaré.

— Mais je vous connais ! s'exclama-t-elle.

— Qui êtes-vous ? (Nu dans le clair de lune il bondit hors du lit et se précipita sur elle.) Une femme !

— Aïe... gémit-elle, et vous, vous êtes un homme. (Elle étouffa un rire.) Vous n'êtes pas un géant bien que de stature fort appréciable. Vous paraissiez beaucoup plus grand avec votre masque et votre armure.

— Que me voulez-vous ?

— Je désirais vous divertir, messire, et y trouver moi-même quelque plaisir. Je suis un peu déçue, j'espérais rencontrer quelque étrange créature et vous n'êtes qu'un être humain. À présent, je me souviens, je vous ai vu dans la salle du trône, vous êtes l'homme que Meliadus amena devant le roi-empereur, il y a deux ans de cela.

— Ainsi vous y étiez !

Il resserra son étreinte, lui arracha son masque et, pour l'empêcher de crier, lui appliqua la main sur la bouche. Elle se mit alors à lui mordiller les doigts tout en caressant le bras qui la maintenait fermement. La pression sur sa bouche se relâcha.

— Qui êtes-vous ? chuchota-t-il. Quelqu'un est-il au courant de votre présence ici ?

— Je suis Flana Mikosevaar, comtesse de Kanbery. Personne ne se doute de rien, homme téméraire. Je n'ai pas l'intention d'alerter les gardes, si c'est ce que vous craignez. Je me moque de la politique et ne suis pas envoyée par Meliadus. En vérité, je vous dois une reconnaissance éternelle car vous m'avez débarrassée d'un mari gênant.

— Vous êtes la veuve de Mikosevaar ?

— En effet. Et je vous ai tout de suite reconnu grâce au Joyau Noir qui orne votre front et que vous tentiez de dissimuler. Vous êtes le duc Dorian Hawkmoon von Köln, venu à Londra, dans l'antre même de vos pires ennemis, pour y découvrir quelque secret sans doute.

— Je vais devoir vous tuer, madame.

— Je ne vous trahirai point, duc Dorian, du moins pas pour l'instant. Je suis venue m'offrir à vous, espérant ainsi vous être agréable. Je n'ai pas d'autre intention. Vous m'avez arraché mon masque. (Elle leva les yeux et son regard aux reflets d'or s'attarda sur les traits virils de Dorian.) Vous devriez à présent, selon l'usage, m'arracher mes vêtements...

— Mais madame, dit-il d'une voix étranglée, je ne peux pas, je suis marié.

Elle éclata de rire :

— Et moi, ne le suis-je pas ? J'ai même été mariée un nombre incalculable de fois.

Dorian parvint à soutenir son regard mais il sentit la sueur inonder son front et ses muscles se raidir.

— Vraiment, madame, c'est impossible, je ne peux...

Un bruit les fit soudain se retourner l'un et l'autre.

La porte séparant les deux appartements s'ouvrit et ils virent apparaître sur le seuil un homme, nu lui aussi, de belle stature quoique assez maigre. Il toussa ostensiblement et s'inclina.

— Mon ami, madame, dit Huillam d'Averc, n'a jamais su se départir de principes moraux excessivement rigides. Mais, si je puis vous être, quant à moi, d'une quelconque utilité...

Elle s'approcha de lui en le regardant de haut en bas.

— Vous semblez dans la force de l'âge, dit-elle.

Il prit un air modeste et détourna les yeux.

— Vous êtes fort aimable, madame. Mais ma santé n'a rien de florissant, toutefois, poursuivit-il en se penchant, lui entourant les épaules et la conduisant vers sa chambre, avant de rendre le dernier soupir, je ferai tout mon possible pour vous satisfaire.

La porte se referma sur eux et Hawkmoon, tremblant d'émotion, se retrouva seul.

Il s'assit sur le bord du lit. Il se maudissait d'avoir renoncé à dormir avec son déguisement. Mais celui-ci était si encombrant et lui-même si épuisé après cette visite interminable qu'il avait négligé cette précaution. Lorsque le Guerrier d'Or et de Jais avait soumis son plan, l'aventure leur avait semblé de prime abord téméraire et un peu inutile. Mais après avoir considéré la question sous tous ses aspects, il leur apparut évident qu'ils ne devaient entreprendre aucune expédition à l'ouest de la Granbretanne sans savoir si leurs ennemis avaient ou non déjà découvert le vieil homme et ses secrets. À présent toutes les chances d'obtenir de telles informations se trouvaient définitivement compromises. Les gardes avaient probablement vu la comtesse s'introduire chez eux, ils risquaient donc de soupçonner quelque chose s'ils la tuaient ou la gardaient prisonnière. Ils étaient pris au piège, dans une ville dont tous les habitants, du premier jusqu'au dernier, leur vouaient une haine éternelle. Ils n'auraient pas un seul allié, ni le moindre espoir d'évasion, sitôt dévoilée leur véritable identité.

Hawkmoon tentait désespérément de trouver un moyen qui du moins leur permettrait de fuir ce lieu avant que l'alerte ne fût donnée.

Il revêtit une à une ses lourdes parures et son armure. Le bâton doré que le chevalier lui avait remis pour parfaire son apparence de noble dignitaire oriental était la seule arme qu'il possédât. Il le soupesa, rêvant d'une épée bien tranchante.

Il se mit à arpenter la pièce, l'esprit toujours vainement tendu à la recherche d'un plan d'évasion réalisable.

Il marchait encore de long en large lorsque le jour se leva. Souriant, Huillam d'Averc passa la tête dans l'entrebattement de la porte.

— Bonjour, Hawkmoon. Je parie que vous n'avez pas trouvé une seconde de repos ! Je compatis, en toute connaissance de cause, car je n'ai guère dormi moi non plus. La comtesse est une personne fort exigeante. Je suis heureux de vous voir prêt à partir, nous devons nous mettre en route sans tarder.

— Que voulez-vous dire d'Averc ? J'ai passé la nuit à élaborer mille plans, mais en vain, je n'ai toujours pas la moindre idée de la façon dont nous pourrions nous sortir de cette situation...

— J'en ai parlé avec Flana et elle m'a révélé tout ce que nous désirions savoir. Apparemment Meliadus lui a fait des confidences. Par ailleurs, elle est d'accord pour nous aider.

— Mais comment ?

— Elle nous prête son ornithoptère privé.

— Mais peut-on lui faire confiance ?

— Nous sommes bien obligés. Meliadus n'a pas encore eu le temps de partir à la recherche de Mygan de Llandar. Par chance, c'est notre arrivée qui l'a retenu à Londra. Mais il connaît son existence. En tout cas, il sait que Tozer tient son secret d'un vieil homme habitant à l'Ouest et il projette de retrouver sa trace. Mais nous pouvons encore y arriver avant lui. Nous ferons une partie du chemin en ornithoptère. Je conduirai. Puis nous devrons terminer le voyage à pied.

— Mais nous n'avons pas d'armes, ni même de vêtements convenables.

— Les armes et les vêtements ne posent aucun problème, les masques non plus. Nous aurons le choix, Flana garde au moins mille trophées de ce genre chez elle, des souvenirs qui lui restent de ses anciennes conquêtes.

— Il faut y aller tout de suite !

— Non. Nous devons attendre son retour.

— Pourquoi ?

— Parce que, cher ami, Meliadus dort probablement encore chez elle. Soyons patient. Pour l'instant, le ciel est avec nous. Espérons que cela durera !

Flana revint peu de temps après. Elle ôta son masque et embrassa d'Averc, presque timidement, comme une toute jeune fille amoureuse. Ses traits étaient empreints d'une douceur nouvelle et son regard semblait plus vivant, moins halluciné.

Manifestement cette nuit d'amour avec d'Averc était pour elle une expérience sans précédent... Elle n'avait jamais côtoyé que des Granbretons guerriers et brutaux et, pour la première fois de sa vie, elle venait de rencontrer un homme délicat et prévenant.

— Il est parti, dit-elle. Mon désir de vous aider à fuir est mitigé, Huillam, je préférerais vous garder près de moi. Mon cœur souffrait d'un vide impossible à combler. Quelque chose d'indéfinissable me manquait. Vous m'avez apporté cette plénitude que je cherchais en vain depuis des années.

Il se pencha vers elle et déposa un léger baiser sur ses lèvres. Il semblait sincère en lui disant :

— Vous aussi, Flana, vous m'avez offert quelque chose d'exceptionnel...

Puis, embarrassé par ses vêtements lourds et raides, il se redressa et posa le haut masque sur ses épaules.

— Allons, il faut se hâter, tout le palais va bientôt s'éveiller.

Hawkmooon revêtit également son heaume. Devant elle, se tenaient à nouveau les silhouettes rigides des deux émissaires d'Asiacommunista.

Ils sortirent, précédés de Flana, et les gardes de l'ordre de la Mante leur emboîtèrent le pas. Elle les conduisit à travers le dédale des corridors dont les murs scintillaient de mille lueurs. Ils atteignirent enfin les portes de ses appartements et ordonnèrent aux gardes de les attendre dehors.

— Ils vont raconter qu'ils nous ont suivis jusque chez vous, dit d'Averc alarmé, vous serez suspectée, Flana !

En souriant, elle ôta son masque de héron :

— Mais non, dit-elle.

Elle traversa la pièce ; un épais tapis amortissait ses pas. Elle ouvrit un coffre en bois vernis incrusté de diamants et en sortit une longue pipe terminée par un léger renflement.

— Cette cavité contient un poison à vaporiser ! La victime qui en respire perd la tête, elle court en tous sens et meurt finalement dans un furieux accès de démence. Les gardes vont errer longtemps dans les corridors avant de succomber. Je m'en suis souvent servie et j'ai toujours été satisfaite du résultat.

Sa voix était si douce et tranquille en prononçant ces paroles qu'Hawkmoon ne put s'empêcher de frémir. Elle poursuivit :

— C'est très simple, voyez, il suffit d'introduire l'extrémité effilée dans le trou de la serrure et de presser la petite poire.

Elle déposa l'appareil sur le couvercle du coffre et les invita à la suivre. Ils traversèrent plusieurs pièces luxueuses, ornées de meubles extravagants. Ils parvinrent enfin dans une chambre avec une baie vitrée qui ouvrait sur une vaste terrasse. Là, écarlate et argenté, ses ailes sagement repliées, se trouvait l'ornithoptère de Flana, conçu à l'image d'un magnifique héron.

Elle se hâta vers le fond de la pièce, écarta un rideau et leur montra son butin : les vêtements, les masques et les armes de tous ses époux et amants défunts.

— Servez-vous, dit-elle à voix basse, dépêchez-vous.

Hawkmoon choisit un pourpoint en velours bleu, une paire de chausses noires en peau de biche, une ceinture en cuir broché qui portait une longue épée à la courbe harmonieuse et un poignard. Il prit un masque de vautour de couleur fauve ayant appartenu à Asrovak Mikosevaar, sa victime.

D'Averc revêtit une tenue jaune d'or profond avec un manteau d'un bleu éclatant, des bottes de daim et s'arma d'une épée identique à celle d'Hawkmoon. Il prit aussi un masque de vautour, par souci de vraisemblance, car un Granbreton eût répugné à voyager en compagnie d'un guerrier n'appartenant pas au même ordre que le sien. À présent, ils ressemblaient à s'y méprendre à deux grands nobles impériaux.

Flana ouvrit la fenêtre et ils sortirent dans le matin froid et brumeux.

— Adieu, murmura-t-elle, maintenant je dois m'occuper des gardes. Adieu, Huillam d'Averc. J'espère que nous nous reverrons.

— Moi aussi, Flana, je le souhaite, répondit d'Averc, d'une voix où perçait une nuance de tendresse assez inhabituelle. Adieu.

Il se hissa dans l'ornithoptère et mit le moteur en marche. Hawkmoon se hâta de le suivre et s'installa à côté de lui.

La machine se mit à battre l'air de ses larges ailes déployées, et avec un grand bruit métallique s'éleva dans le ciel gris et lourd de Londra, prit de l'altitude et vira vers l'ouest.

13

Le roi courroucé

Bouleversé, le baron Meliadus franchit le seuil de la salle du trône, se prosterna et entreprit de parcourir la longue distance qui le séparait de la sphère impériale.

Dans le globe, le fluide laiteux était agité de secousses inhabituelles qui lui semblaient de mauvais augure. Il se sentait tout à la fois furieux de la disparition des émissaires, tourmenté à l'idée de la colère du monarque et impatient de partir à la recherche du vieil homme qui connaissait le moyen d'atteindre le château Airain. Il redoutait non seulement de perdre son pouvoir et son honneur, mais encore de se voir banni et rejeté dans le quartier des Sans-Masques. Nul n'ignorait que le roi Huon infligeait parfois un tel châtiment. Les mains tremblantes, il ôta son masque de loup et se sentit défaillir en approchant du globe impérial. Il leva un regard anxieux vers la forme de fœtus, son monarque, qui baignait dans le liquide mouvant.

— Grand roi-empereur, Meliadus, votre serviteur.

Il tomba à genoux et toucha le sol de son front.

— Mon serviteur ? Je ne suis guère satisfait de vos services, Meliadus !

— Pardonnez-moi, noble sire, mais...

— Mais ?

— Je ne pouvais pas savoir qu'ils avaient prévu de partir la nuit dernière, ils ont usé du même moyen que pour venir et...

— Il était de votre devoir de deviner leur projet, Meliadus.

— Deviner leur projet, puissant monarque... ?

— Votre intuition vous a quitté, Meliadus. Celle-ci était autrefois infaillible. Vous agissiez comme elle vous le dictait et ne faisiez jamais d'erreur. Maintenant votre tête est pleine de

ces stupides plans de vengeance et vous êtes devenu sourd et aveugle à tout le reste. Meliadus, ces émissaires ont assassiné six de nos meilleurs gardes. Comment les tuèrent-ils, nous l'ignorons, probablement au moyen de quelque sortilège. En tout cas, nos gardes sont morts, et d'une façon ou d'une autre leurs meurtriers ont quitté le palais pour retrouver leur engin, quel qu'il soit. Aujourd'hui ils en savent trop sur nous, tandis que nous, Meliadus, nous ignorons pratiquement tout à leur sujet.

— Nous avons une petite idée de leur équipement militaire...

— Vraiment ? Seriez-vous naïf, Meliadus ? Faut-il vous apprendre qu'un homme peut mentir ? Nous sommes **mécontentmécontents** de vous. Nous vous avions chargé de mener une tâche à bien, vous avez été négligent, vous n'y avez pas consacré toute votre attention, avez perdu du temps chez Taragorm et laissé les émissaires livrés à eux-mêmes, alors que vous étiez leur guide. Vous n'êtes qu'un incapable, Meliadus !

— Sire !

— Ce manque de vigilance est le résultat de votre hantise au sujet de cette poignée de brigands du château Airain. Est-ce la fille que vous convoitez ? Est-ce pour cela que vous les poursuivez avec un tel acharnement ?

— Noble sire, ils menacent l'empire, c'est pourquoi...

— Baron Meliadus, l'Asiacommunista aussi menace notre empire, mais avec de vraies épées, de vraies armées, et des vaisseaux bien réels qui peuvent traverser le globe terrestre de part en part. Baron, il faut abandonner votre vendetta contre le château Airain, ou alors, je vous avertis, prenez garde à mon courroux...

— Mais, sire...

— Vous êtes prévenu, baron Meliadus. Quittez cette idée fixe. Essayez plutôt d'apprendre tout ce que vous pourrez à propos des émissaires, tâchez de découvrir où ils ont rejoint leur engin, et comment ils ont réussi à quitter la ville. Rachetez-vous à nos yeux, baron Meliadus. Retrouvez les qualités qui furent si longtemps les vôtres.

— Bien, sire, parvint à articuler Meliadus, les dents serrées, ravalant sa colère et son dépit.

— L'audience est terminée, Meliadus.

— Soyez loué, puissant monarque.

Le sang lui battait les tempes.

À reculons, il s'éloigna du globe impérial.

Puis il pivota sur ses talons et retraversa la salle immense.

Il atteignit les portes incrustées de gemmes, écarta les gardes d'une poussée et s'engagea à grandes enjambées dans les corridors aux mille lueurs clignotantes.

Il marchait, le pas rapide, les gestes nerveux, la main crispée sur le pommeau de son épée.

Il parvint ainsi jusqu'à la vaste salle de réception du palais où attendaient les nobles qui sollicitaient une audience du roi-empereur. Il descendit l'escalier menant aux grilles qui ouvraient sur l'extérieur ; d'un geste il ordonna à ses captives d'approcher la litière, se hissa à l'intérieur et se laissa tomber lourdement sur les coussins où il s'abandonna un moment, le temps de se faire transporter vers son palais noir et argent.

À présent, il haïssait son roi-empereur, détestait l'être qui l'avait tant humilié, blessé et insulté. Le roi Huon était insensé s'il refusait de voir le danger potentiel que présentait le château Airain. Il n'était donc pas digne de régner, ni de commander aux esclaves, et encore moins au baron Meliadus, grand connétable de l'ordre du Loup.

Meliadus n'exécuterait pas les ordres stupides du roi Huon, il ferait comme bon lui semblerait et si l'empereur y voyait quelque objection, il le défierait.

Un peu plus tard, Meliadus quittait son palais à la tête de vingt cavaliers, vingt guerriers triés sur le volet, dont il était sûr qu'ils le suivraient n'importe où, même jusque dans le Yel.

14

Les ruines de Yel

L'ornithoptère de la comtesse Flana se rapprochait du sol, son ventre frôlait la cime des grands pins et pour un peu, ses ailes auraient fauché les branches des bouleaux. Il réussit enfin à se poser dans la lande couverte de bruyère qui s'étendait derrière la forêt.

Il faisait froid et le vent glacé qui mugissait les faisait frissonner dans leurs vêtements trop légers. Ils sautèrent à bas de leur machine volante et regardèrent autour d'eux avec circonspection. Personne.

D'Averc fouilla dans la poche de son pourpoint et en sortit un petit morceau de cuir souple sur lequel une carte était grossièrement dessinée.

— Voilà notre direction. Maintenant il faut mettre l'ornithoptère à couvert et le dissimuler.

— Pourquoi ne pas l'abandonner ici ? demanda Hawkmoon. Il y a peu de chance qu'on le découvre jamais.

D'Averc se rembrunit.

— Je ne veux pas risquer de causer du tort à la comtesse Flana, Hawkmoon. Si on découvrait la machine ce pourrait être très grave pour elle. Venez, aidez-moi !

Pendant quatre jours, ils marchèrent à travers bois et landes ; autour d'eux, la terre devenait de plus en plus aride à mesure qu'ils approchaient des confins du Yel.

Un jour, Hawkmoon s'arrêta et pointa un doigt en direction de l'horizon :

— Regardez d'Averc, les montagnes du Yel.

Au loin, les cimes escarpées se noyaient dans la pourpre des nuages, enserrées dans la masse rocheuse des contreforts. Entre

eux et la chaîne de montagnes s'étendait une large plaine aux reflets fauves et ocre.

Le paysage était superbe et sauvage, Hawkmoon n'avait jamais rien vu de tel.

— Il n'y a pas que des spectacles offensants pour l'œil en Granbretanne ! s'exclama-t-il.

— La vue est belle, concéda d'Averc, mais quelque peu décourageante. Songez qu'il va nous falloir trouver Mygan dans ces étendues immenses. D'après la carte, Llandar se trouve encore à plusieurs lieues au-delà de ces montagnes.

— Dans ce cas, en avant ! répondit Hawkmoon en rajustant son épée à son côté. Nous avons devancé Meliadus, mais il est fort possible qu'en ce moment même il soit en route pour le Yel.

D'Averc, se tenant sur une jambe, se massait le pied d'un air piteux.

— Vous avez raison, mais je crains que ces bottes ne partent bientôt en lambeaux. Elles sont fort élégantes et je les ai emportées par coquetterie mais elles sont peu solides et maintenant je m'en repens cruellement.

Hawkmoon lui donna une grande claque sur l'épaule.

— J'ai entendu dire que des bandes de poneys sauvages erraient par ici. Priez le ciel qu'on en abatte un ou deux, nous pourrions utiliser leur cuir.

Mais ils ne rencontrèrent aucun poney sauvage ; le sol jaune était sec et caillouteux et le ciel se striait de traînées blanchâtres. Hawkmoon et d'Averc commençaient à comprendre pourquoi tant de légendes couraient sur cette région : le ciel et la terre semblaient charrier avec eux quelque chose de surnaturel.

Ils atteignirent enfin les montagnes.

Vues de près elles apparaissaient jaunes également, quoique veinées de rouge et de vert sombres. Leur aspect vitreux était particulièrement sinistre. Tandis qu'ils escaladaient les roches déchiquetées, des animaux étranges s'envolèrent à leur approche. Ils étaient montés par des créatures assez semblables à des hommes, au corps poilu surmonté d'une tête complètement chauve, d'à peine trente centimètres de haut, qui les observaient.

— Autrefois, ces créatures étaient des hommes, dit d'Averc, et leurs ancêtres habitaient ces contrées. Mais le Tragique Millénaire est passé par là.

— Comment connaissez-vous tout cela ? demanda Hawkmoon.

— Je l'ai lu dans des livres. C'est le Yel, qui de toutes les régions de Granbretanne a le plus souffert du Tragique Millénaire. Les hommes depuis ont cessé de l'habiter, voilà pourquoi la région est si désolée.

— Elle n'est pas tout à fait inhabitée, il y a Tozer, et le vieil homme, Mygan de Llandar.

— Hum, si Tozer a dit la vérité. Nous pourrions aussi bien être en train de pourchasser une ombre.

— Il a pourtant raconté la même histoire à Meliadus.

— Et si Tozer n'était qu'un menteur de génie ?

Peu avant la tombée de la nuit, les créatures des montagnes dévalèrent de leurs cavernes et attaquèrent Hawkmoon et d'Averc.

Elles avaient le corps recouvert d'une fourrure graisseuse, des becs d'oiseau, des griffes de chat et des yeux étincelants. Elles poussaient d'épouvantables cris suraigus et leurs becs en s'ouvrant révélaient une rangée de dents pointues. Il devait y avoir trois femelles et six mâles pour autant qu'ils pussent en juger dans la pénombre.

Hawkmoon tira son épée, ajusta son masque de vautour comme s'il se fût agi d'un simple heaume et s'adossa à un rocher.

D'Averc se plaça à ses côtés et les bêtes fondirent sur eux.

L'épée d'Hawkmoon traça un large sillon sanglant dans la poitrine du premier assaillant qui recula en hurlant.

D'Averc plongea son arme dans le cœur du second. Hawkmoon trancha alors fort proprement la gorge du troisième, mais il sentit les griffes d'un nouvel assaillant plantées dans son bras gauche. Il se débattit violemment en s'efforçant de tourner la pointe de son épée contre ce dernier ; il éleva le corps difforme à bout de bras dans l'intention de lui trancher le poignet mais dans le même temps il dut pourfendre une autre créature qui l'attaquait.

Hawkmoon suffoquait et sentait la nausée l'envahir car les bêtes dégageaient une odeur pestilentielle. Il réussit enfin à éloigner suffisamment son bras droit et enfonça violemment son épée dans l'épaule de la bête qui poussa un hurlement et lâcha prise.

Aussitôt Hawkmoon plongea son épée dans l'œil brillant et l'y abandonna pour parer l'attaque de l'autre créature.

Il faisait sombre maintenant et il devenait difficile de se rendre compte exactement des pertes subies par les bêtes. D'Averc continuait à se battre en proférant des insultes ordurières et son épée décrivait de terribles moulinets.

Hawkmoon glissa dans une mare de sang, mais un éperon rocheux le retint dans sa chute. Brusquement, une autre bête se jeta sur lui avec un sifflement haineux ; elle l'attaqua de front, comme un ours, en l'enserrant de ses bras, tandis que le bec claquait à deux doigts de son visage en se refermant sur le masque de vautour.

Hawkmoon chercha à desserrer l'étreinte, puis, il rejeta brusquement la tête en arrière, le masque resta dans le bec de l'animal ; d'un geste subit, il écarta les deux bras qui l'enfermaient et repoussa la créature d'un coup de poing dans la poitrine. La bête chancela, stupéfaite en se rendant compte que le masque pouvait se séparer du visage.

Vif comme l'éclair, Hawkmoon lui plongea son épée dans le cœur et se précipita aux côtés de d'Averc qui faisait face à deux autres créatures. Il trancha net le cou de la première et s'apprêtait à en finir avec l'autre mais elle ne lui en laissa pas le loisir. Avec un hurlement sauvage, elle disparut dans la nuit après avoir arraché un morceau du pourpoint de d'Averc.

Ils étaient finalement venus à bout de tous leurs adversaires, sauf un, qui venait de leur échapper.

D'Averc haletait comme un soufflet de forge. Il porta la main à sa poitrine à l'endroit où les griffes de la bête s'étaient enfoncées. La blessure était superficielle mais Hawkmoon déchira néanmoins une petite bande d'étoffe dans sa cape pour panser la plaie.

— Il n'y a pas grand mal, dit d'Averc. (Il ôta son heaume tout bosselé et le jeta à ses pieds.) Ces masques nous ont été fort

utiles jusqu'à présent mais je ne vois plus guère de raison de m'en encombrer, maintenant que vous vous êtes débarrassé du vôtre. Ce joyau serti dans votre front est tellement reconnaissable que moi-même je n'ai plus besoin de me déguiser ! (Il sourit :) Ne vous avais-je pas dit que le Tragique Millénaire avait produit de bien étranges créatures ?

Hawkmooon sourit à son tour :

— Bien étranges en vérité ! Et maintenant si vous m'en croyez trouvons un endroit où passer la nuit. Tozer a indiqué sur la carte un lieu sûr, sortez-la donc, la clarté des étoiles est suffisante ce soir pour que nous puissions nous passer de torche.

D'Averc plongea la main dans la poche de son pourpoint et une grimace d'horreur se peignit sur ses traits :

— Mon Dieu, Hawkmooon, quelle malchance !

— Qu'y a-t-il donc ?

— Cette créature m'a arraché un morceau de pourpoint avec la pochette qui contenait la carte de Tozer. Nous sommes perdus !

Hawkmooon blêmit ; il rengaina son épée en étouffant un juron.

— Il n'y a qu'une chose à faire : essayer de la rattraper. Elle était légèrement blessée, elle a dû laisser des traces de sang derrière elle. Peut-être même aura-t-elle jeté la carte avant d'arriver à sa tanière. Sinon, il nous faudra la suivre jusqu'à son repaire et trouver le moyen de récupérer cette carte !

D'Averc se renfrogna.

— Est-ce vraiment nécessaire ? Nous pouvons tenter de déterminer l'endroit où nous nous trouvons.

— Pas avec assez de précision ! Venez, d'Averc.

Suivi de d'Averc qui avançait en maugréant, Hawkmooon se mit à escalader les rochers dans la direction où ils avaient vu disparaître la bête. Par chance, le ciel était sans nuages et la lune baignait le paysage de sa clarté, en sorte que peu de temps après, Hawkmooon aperçut sur un rocher des taches brillantes qui auraient pu être du sang. Plus loin d'autres taches apparaissaient.

— Par ici, d'Averc ! cria-t-il.

Le Français soupira, hésita une seconde et se remit en marche.

Ils suivirent la piste toute la nuit, mais à l'aube Hawkmoon dut avouer qu'il l'avait bel et bien perdue. Ils se trouvaient très haut, à flanc de montagne, et deux larges vallées s'étendaient à leurs pieds. Hawkmoon passa la main dans ses cheveux blonds.

— La trace a disparu, et pourtant j'étais sûr...

— Pour le coup, nous voilà dans de beaux draps, grommela d'Averc en frottant ses yeux rougis de sommeil. Non seulement nous n'avons plus de carte, mais en plus nous avons perdu notre route initiale...

— Je suis désolé, d'Averc, dit Hawkmoon d'un air las, je pensais que c'était le meilleur parti à prendre.

Soudain son visage s'éclaira.

— Là-bas, j'ai vu quelque chose bouger. Venez !

Il se mit à courir et un pan de rocher le déroba bientôt à la vue de d'Averc.

Le Français entendit un cri de surprise, puis plus rien.

Il tira son épée et se précipita à la suite de son ami, se demandant ce qu'il avait bien pu rencontrer.

Puis, il vit. Au loin dans la vallée, une ville toute de métal brillait dans le soleil, renvoyant des reflets rouges, mordorés, bleus et verts. On distinguait parfaitement des routes métalliques et sinuées et les tours pointues qui la hérissaient. Même de l'endroit où ils se trouvaient il était facile de voir que la ville tombait en ruine avec ses murs et ses monuments rongés par la rouille.

Hawkmoon ne pouvait détacher son regard de ce spectacle fascinant. Tout à coup, il poussa un cri et tendit le doigt en direction d'une forme qui se coulait avec agilité entre les rochers. C'était leur assaillant de la veille qui se faufilait vers la cité.

— C'est là qu'il vit, sans doute, dit Hawkmoon.

— Je n'ai pas du tout envie de le suivre, murmura d'Averc. L'air doit être empoisonné. Les chairs se décomposent sur le visage, on est pris de vomissements et la mort ne tarde pas à vous emporter.

— Que me chantez-vous là, d'Averc ? L'air n'est pas empoisonné et vous le savez aussi bien que moi. Le poison stagne quelque temps avant de disparaître, il y a certainement plusieurs siècles qu'il s'est dissipé.

Il se lança à la poursuite de leur adversaire, en dévalant le long des lourds blocs de pierre.

— D'accord, soupira d'Averc, du moins connaîtrons-nous la mort ensemble !

Et une nouvelle fois, il emboîta le pas à son ami.

— Vous êtes un parfait gentilhomme, mais une tête brûlée, duc von Köln ! lança d'Averc.

Des pierres roulèrent sous leurs pas et la créature, se voyant poursuivie, pressa l'allure en direction de la ville. Leur méconnaissance de la montagne ralentissait considérablement la progression des deux hommes, d'autant plus que les bottes de d'Averc étaient maintenant presque en lambeaux.

La bête disparut dans les entrailles de la cité de métal.

Quelques minutes plus tard, ils atteignaient eux aussi la ville et jetaient un regard effrayé sur les gigantesques structures métalliques qui se dressaient vers le ciel, projetant loin sur la plaine leurs ombres menaçantes.

Hawkmoon aperçut de nouvelles traces de sang et il se glissa entre les étai et les pylônes métalliques de la cité qui en interceptant la lumière du soleil rendaient sa marche doublement pénible.

Soudain, il entendit une sorte de siflement ou un grognement étouffé.

Puis quelque chose s'abattit lourdement sur ses épaules et des griffes labourèrent furieusement sa gorge. Il sentit alors que, l'une après l'autre, elles s'enfonçaient dans sa chair. Il chercha à desserrer l'étreinte des doigts griffus, tandis qu'il entendait les claquements du bec contre sa nuque.

Un hurlement horrible déchira l'air et la bête lâcha prise.

En titubant, Hawkmoon jeta un regard sur d'Averc qui, l'épée à la main, contemplait la créature au grand bec étendue morte à ses pieds.

— Apparemment, dit d'Averc d'un ton badin, cette bestiole monstrueuse n'a pas de cervelle. Quelle folie de vous attaquer ainsi en me laissant tout le loisir de la trucider par-derrière !

De la pointe de son épée, il récupéra délicatement le petit morceau d'étoffe que la bête avait perdu dans la bataille.

— Voici enfin notre carte, intacte semble-t-il !

Hawkmooon essuya le filet de sang qui coulait de sa gorge.

Les griffes n'avaient pas pénétré profondément.

— Pauvre chose, dit-il en hochant la tête.

— Pas de sensiblerie, Hawkmooon ! Dieu que vous m'inquiétez chaque fois que je vous trouve dans une telle disposition d'esprit ! N'oubliez pas que ces créatures nous ont attaqués.

— Je me demande bien pourquoi. Elles ne manquaient certainement pas de gibier comestible, la montagne en est pleine.

— Peut-être étions-nous le gibier le plus accessible, suggéra d'Averc en jetant un regard à l'enchevêtrement de poutrelles métalliques qui les entourait. Peut-être aussi ont-elles appris à haïr l'homme.

D'un geste ample, d'Averc rencontra son épée et il s'engagea dans la forêt de piliers métalliques qui soutenaient les rues et les tours de la cité au-dessus de leurs têtes. Des détritus jonchaient le sol et ça et là des carcasses d'animaux gisaient dans un état avancé de décomposition.

— Profitons-en pour explorer la ville, proposa d'Averc en sautant sur une poutrelle d'acier. Nous pourrions peut-être passer la nuit ici ?

Hawkmooon consulta la carte :

— La ville est indiquée. Elle s'appelle Halapandur et n'est pas très loin à l'est de la grotte où se trouve notre mystérieux philosophe.

— À quelle distance à peu près ?

— Environ une journée de marche à travers les montagnes.

— Dans ce cas, trouvons un endroit où dormir, et mettons-nous en route demain matin, qu'en pensez-vous ?

Hawkmooon fronça les sourcils, resta un moment silencieux puis haussa les épaules :

— Eh bien, soit !

Il rejoignit d'Averc sur la poutrelle et les deux hommes s'engagèrent dans une des étranges rues de métal.

— Et si nous nous dirigions vers cette tour là-bas ? suggéra d'Averc.

Ils suivirent donc la pente douce menant à la tour qui jetait dans le soleil l'éclat de ses reflets pourpres et turquoise.

15

La caverne désertée

À la base de la tour, ils trouvèrent une petite porte, une sorte de trouée qui semblait l'œuvre d'un coup de poing de géant. Hawkmoon et d'Averc se hissèrent dans la brèche, scrutant la pénombre, anxieux de découvrir ce que la tour recelait.

— Je vois là-bas quelque chose qui ressemble fort à un escalier, dit Hawkmoon.

Ils durent trébucher sur des monceaux de gravats avant d'y accéder. Ils s'aperçurent alors que l'escalier ne menait pas vers les étages supérieurs de l'édifice. C'était plutôt une passerelle, guère différente de celles qu'ils avaient vues dans la ville même et qui réunissaient les bâtiments les uns aux autres.

— Où donc ai-je lu que cette cité fut construite peu de temps avant le Tragique Millénaire ? dit d'Averc, tandis que tous deux peinaient sur la passerelle. C'était une ville entièrement peuplée de savants, je crois même me souvenir qu'on l'appelait « Cité de la Science ». Toutes sortes de chercheurs venaient ici du monde entier pour y travailler. Ils espéraient que ces échanges seraient fertiles en découvertes extraordinaires. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, les légendes racontent que ce lieu fut le théâtre de nombre d'inventions très étranges. Mais aujourd'hui tous ces secrets se sont perdus.

Ils escaladèrent ainsi la passerelle un moment avant de parvenir à une vaste terrasse cloisonnée de fenêtres vitrées. La plupart des carreaux étaient brisés ou même complètement soufflés. De cette plate-forme on pouvait embrasser toute la ville du regard.

— Visiblement, cet endroit a été conçu pour surveiller les allées et venues dans Halapandur, dit Hawkmoon.

Autour de lui le sol était jonché de vestiges d'instruments inconnus qui de toute évidence dataient de la préhistoire. Tous ces objets provenaient de coffres aux formes pures et élégantes, gravés de caractères simples, tout différents des ornementsations baroques, des chiffres et lettres en volutes, chers à l'époque moderne.

— Cette pièce était une sorte de poste de guet d'où ils contrôlaient tous les mouvements des habitants de la ville, et même au-delà.

D'Averc fit une grimace.

— Oui, et son usage se vérifie à l'instant même, regardez là-bas, Hawkmoon.

Au loin, du côté opposé à celui par où eux-mêmes étaient entrés dans la cité, avançait une file de cavaliers qui arboraient les heaumes et armures du Ténébreux Empire.

Ils identifièrent les guerriers granbretons, mais de cette distance ils ne pouvaient distinguer aucun détail.

— Je suppose que Meliadus est à leur tête, dit Hawkmoon en étreignant la poignée de son épée. Il ne sait pas exactement où se trouve Mygan, mais il a dû découvrir que Tozer est passé dans cette ville lors de son voyage vers le Yel. Ses spadassins vont finir par trouver l'antre où se cache Mygan. Nous n'avons plus le loisir de nous reposer ici. Hâtons-nous, il n'y a pas une seconde à perdre.

D'Averc acquiesça :

— Quel dommage !

Il se pencha pour ramasser un petit objet par terre et le rangea soigneusement dans son pourpoint tout en loques.

— Je crois que cet objet ne m'est pas inconnu.

— Qu'est-ce donc ?

— Cela servait certainement à charger les anciens fusils, répondit d'Averc, si c'est le cas, cela peut toujours être utile.

— Mais vous n'avez pas de fusil !

— Le fusil n'est pas forcément nécessaire, répondit d'Averc d'un air mystérieux.

Ils dévalèrent la passerelle pour retrouver la petite porte au bas de la tour. Prenant le risque de se faire repérer, ils s'élancèrent à toute allure le long des grandes passerelles

extérieures et se jetèrent enfin aux pieds des poutrelles de soutien, se retrouvant ainsi hors de vue.

— Je crois qu'ils ne nous ont pas vus, dit d'Averc hors d'haleine, et maintenant, ~~par là par-là~~, il faut arriver à la caverne de Mygan avant eux.

Ils se mirent à escalader la montagne. Dans leur hâte de devancer Meliadus, ils dérapaient et trébuchaien à chaque pas.

La nuit tomba, mais ils poursuivirent leur quête.

Ils n'avaient pratiquement rien mangé depuis leur départ de Londra, ils étaient affamés et commençaient à se sentir faibles.

Mais ils ne s'accordèrent aucun répit et enfin, peu avant l'aube, ils parvinrent à la vallée où, leur avait-on dit, vivait Mygan.

Hawkmooon sourit :

— Ces voyageurs granbretons auront sans doute campé pour la nuit. Nous avons une chance de voir Mygan, d'obtenir qu'il nous confie ses anneaux et de repartir avant leur arrivée.

— Espérons-le, dit d'Averc, pensant qu'Hawkmooon, dont le regard lui semblait fiévreux, avait grand besoin de repos.

Il se précipita à sa suite en direction de la vallée.

— La caverne de Mygan devrait se trouver là-haut, dit d'Averc après avoir consulté la carte. Mais je n'aperçois rien.

— D'après le plan, c'est à mi-pente, répondit Hawkmooon. Grimpons, nous verrons bien.

Ils traversèrent la combe et franchirent d'un bond le ruisseau étroit et limpide qui jaillissait d'une fissure dans la roche et courait au fond de la vallée. Des hommes vivaient là, indubitablement, car un sentier descendait vers le ruisseau et un outil en bois qui devait servir à tirer de l'eau reposait près d'un buisson.

Ils suivirent le sentier jusqu'au pied de l'escarpement. À présent, dans la roche, ils rencontraient des prises de main très anciennes et usées qui semblaient dater de plusieurs siècles, bien avant en tout cas la naissance de Mygan.

Ils s'engagèrent sur la pente.

Leur progression s'avéra malaisée et pénible, mais ils accédèrent finalement à une saillie, une sorte de rebord qui

portait un énorme bloc de pierre dissimulant l'entrée de la caverne.

Impatient, Hawkmoon se précipita, plus prudent d'Averc le retint par le bras.

— Mieux vaut prendre garde, dit-il en tirant son épée.

— Quel mal un vieil homme pourrait-il nous faire ?

— Vous êtes épuisé, ami, exténué. D'autre part, nous pourrions bien être surpris par les armes de ce vieil homme, s'il se révèle aussi savant que le prétendait Tozer. Il a coutume de fuir la compagnie des hommes et il n'a aucune raison de ne pas nous prendre pour des ennemis.

Hawkmoon en ayant convenu tira son épée et s'enfonça dans la pénombre.

L'endroit était sombre et apparemment vide, mais après un moment ils réussirent à percevoir une faible lueur qui tremblotait tout au fond. La caverne débouchait sur une seconde salle beaucoup plus vaste encombrée de toutes sortes d'instruments ressemblant à ceux qu'ils avaient pu voir à Halapandur ; il y avait aussi deux lits étroits, divers ustensiles de cuisine, un équipement de chimiste et bien d'autres choses encore. La lueur clignotante venait d'un globe au milieu de la salle.

— Mygan ! appela d'Averc, mais il n'obtint pas de réponse.

Ils fouillèrent la caverne à la recherche d'une autre ouverture, en vain.

— Il est parti ! (Désespéré, Hawkmoon caressait le Joyau Noir enchâssé dans son front.) Il est parti, d'Averc, et comment savoir où ! Peut-être après le départ de Tozer a-t-il jugé plus prudent de s'éloigner de ce lieu devenu peu sûr.

— Je ne crois pas, répondit d'Averc, il n'aurait pas quitté sa demeure définitivement sans se munir de certains de ces objets, c'est évident. (Il jeta un regard circulaire.) Et puis quelqu'un a dormi dans ce lit récemment. Il n'y a de poussière nulle part. Mygan est sûrement allé faire un tour dans les environs, il ne tardera pas à rentrer, attendons-le.

— Et Meliadus, si c'est bien lui que nous avons vu ?

— Souhaitons-lui une route ardue qui retarderait sa progression sur la trace de Mygan !

— S'il s'avère aussi avide de vengeance que Flana vous l'a rapporté, il ne tardera certes pas à nous rejoindre.

Hawkmooon et d'Averc aperçurent alors des plats chargés de viandes, des corbeilles de fruits et de légumes, et tous deux se mirent à dévorer à belles dents.

— Reposons-nous et attendons, nous ne pouvons rien faire de plus pour l'instant, dit d'Averc.

Une journée entière puis une nuit s'écoulèrent. Ne voyant pas revenir le vieil homme, l'anxiété d'Hawkmooon augmentait d'heure en heure.

— Et s'ils l'avaient capturé ? suggéra-t-il. Meliadus l'a peut-être rencontré dans les montagnes.

— S'il en est ainsi, le baron ne manquera pas de le ramener ici, il ne nous resterait plus alors qu'à arracher le vieil homme à ses griffes, ce qui sera une excellente occasion de gagner sa gratitude, répliqua d'Averc qui s'efforçait de paraître enjoué.

— Si je ne m'abuse, ils étaient bien une vingtaine, armés de lances-feu. Nous n'avons aucune chance de les défaire.

— Quel pessimiste vous faites, Hawkmooon, ne sommes-nous pas déjà sortis vainqueurs de plus rudes batailles, contre un bien plus grand nombre d'assaillants ?

— Oui, accorda Hawkmooon, mais il était clair que le voyage l'avait exténué.

Peut-être aussi l'échec de leur mission à la cour du roi Huon l'avait-il affecté plus encore que d'Averc qui semblait surmonter plus aisément ce genre de déception.

Finalement, Hawkmooon passa dans la première caverne et sortit sur le rebord où reposait le bloc de pierre. Une sorte d'intuition semblait l'avoir attiré là ; il jeta un regard vers le fond de la vallée et les aperçut.

De cette distance, aucun doute n'était possible.

L'homme qui menait la petite troupe était bien Meliadus.

Sombre et luisant, son masque de loup parut le narguer férolement lorsqu'il se tourna vers lui, au moment même où Hawkmooon posait les yeux sur le groupe.

Une voix puissante et rauque, démultipliée par l'écho, éclata dans les montagnes. Une voix où se mêlaient la rage et le triomphe, le hurlement du loup qui vient de flairer sa proie.

— Hawkmoon !

Meliadus bondit à terre et entreprit d'escalader la falaise.

— Hawkmoon !

Armés jusqu'aux dents, ses hommes s'empressèrent de le suivre et Hawkmoon se rendit compte qu'il avait peu de chance de sortir victorieux. Il appela d'Averc resté dans la caverne.

— Meliadus est là. Sortons ou nous serons pris au piège. Il faut atteindre le haut de la falaise.

Ceignant son épée, d'Averc surgit hors de la brèche, jeta un regard vers la combe, demeura un instant pensif, puis hocha la tête. Hawkmoon s'engagea en hâte sur la pente escarpée, cherchant fébrilement les prises de main sur la paroi rugueuse et accidentée.

Un jet fulgurant vint se briser en milliers d'étincelles non loin de sa main et la chaleur fit roussir les poils de son poignet. La lance-feu frappa de nouveau en dessous de lui, mais il réussit à s'échapper à temps.

Au sommet de la falaise il espérait pouvoir faire face et combattre, mais par-dessus tout il leur fallait échapper aux griffes des Granbretons. Hawkmoon savait que la sûreté du château Airain en dépendait.

— Haaawkmoooon !

Meliadus offrait à l'écho un cri de dément assoiffé de sang.

Hawkmoon grimpait, s'arrachait les mains et s'entailloit les jambes contre la roche. Lui et d'Averc, agrippés à la face nue de la falaise, prenaient des risques insensés.

Hors d'haleine, ils accédèrent au sommet de l'escarpement devant lequel s'étendait un vaste plateau. Tenter de le traverser eût été folle entreprise car les lances-feu les eussent sans aucun doute fauchés sur place.

Hawkmoon dégaina son épée, il semblait à présent inexorablement déterminé :

— Battons-nous, maintenant.

D'Averc sourit :

— Enfin, j'ai cru un moment que vous aviez perdu la tête.

En contrebas, le baron Meliadus était parvenu au rebord qui marquait l'entrée de la caverne. Après avoir ordonné à ses hommes de continuer la poursuite, il se précipita à l'intérieur.

Sans doute espérait-il y trouver quelques autres rebelles : Oladahn, le comte Airain, ou même Yisselda. Hawkmoon savait – bien que cette idée lui fût insupportable – à quel point le baron était amoureux d'elle.

Le premier masque de loup ne tarda pas à paraître au bord de la falaise. Hawkmoon lui décocha un furieux coup de pied, mais l'homme ne tomba pas et réussit même à lui agripper la jambe. Il tentait ainsi de rétablir son équilibre ou d'attirer Hawkmoon avec lui dans sa chute. Avec un rugissement, d'Averc fit un bond et frappa l'homme à l'épaule. Ce dernier lâcha prise, et chercha en vain à se raccrocher à quelque anfractuosité de la paroi rocheuse ; ses bras battirent l'air, il bascula en arrière en poussant un hurlement interminable qui semblait devoir ne jamais s'éteindre et son corps alla s'écraser au fond de la combe.

D'autres hommes surgirent. D'Averc affronta le premier en combat singulier tandis qu'Hawkmoon se trouvait soudain assailli par deux guerriers à la fois.

La vallée était à plusieurs centaines de mètres en contrebas. Ils luttaient sauvagement, avançant et reculant sans cesse, s'approchant parfois dangereusement du bord de la falaise.

Hawkmoon égorgea proprement son premier adversaire puis, se tournant vers l'autre, lui enfonça son épée au défaut de la cuirasse. Mais au fur et à mesure qu'ils se défaisaient des Granbretons, d'autres guerriers les remplaçaient.

Une heure durant, ils tinrent tête aux hommes de Meliadus et les empêchèrent de prendre pied sur la falaise.

Mais ils finirent par succomber sous le nombre et se virent cernés de toute part ; le cercle infernal des épées pointées contre eux évoquait irrésistiblement les crocs acérés d'une gueule monstrueuse.

Meliadus jubilait.

— Rendez-vous, messires, ou je donne l'ordre de vous tailler en pièces !

Hawkmoon et d'Averc baissèrent leurs armes en échangeant un regard désespéré. Tous deux savaient la haine inextinguible que leur vouait Meliadus. Ils se trouvaient en Granbretagne,

dans l'antre même de la bête, ils n'avaient plus aucune chance d'en réchapper.

Manifestement, Meliadus jouissait de son triomphe. La tête inclinée sur le côté, son masque de loup semblait les considérer d'un air narquois. Il ricanait.

— J'ignore comment vous avez réussi à gagner la Granbretanne, mais votre témérité confine à la démence, messires. Cherchez-vous également le vieux savant ? Je me demande bien pourquoi ! N'avez-vous pas déjà ce qu'il possède ?

— Peut-être détient-il d'autres pouvoirs, dit Hawkmoon qui tentait délibérément de brouiller les pistes.

Mieux valait que Meliadus en sût le moins possible s'ils voulaient se ménager une possibilité de l'abuser quant au but de leur expédition.

— D'autres pouvoirs ? Posséderait-il d'autres pouvoirs susceptibles de servir la grandeur de l'empire ? Voilà une information intéressante, Hawkmoon, je vous en remercie. Nous veillerons à ce que le vieil homme soit plus explicite.

— Il est parti, Meliadus, dit d'Averc d'une voix doucereuse. Nous l'avons prévenu de votre visite.

— Parti, vraiment ? Je n'en suis pas si sûr. Mais s'il en est ainsi, probablement savez-vous où il est allé, seigneur Huillam.

— Moi, non, dit d'Averc, furieux, tandis que les guerriers les ligotaient ensemble, lui et Hawkmoon, et leur seraient un nœud coulant sous les bras.

— Nous verrons bien. (Meliadus se remit à ricaner :) Sous la torture la mémoire vous reviendra peut-être. Ce sera un excellent avant-goût du plaisir de ma vengeance. Je vous sais gré de cette occasion. Mais de retour à mon palais nous aurons tout loisir d'explorer les subtilités de ce divertissement. Peut-être alors le vieil homme sera-t-il aussi mon prisonnier et m'aura-t-il livré son secret, le moyen de voyager dans d'autres dimensions...

En son for intérieur il se disait que cette victoire le réhabiliterait dans l'estime du roi-empereur et lui permettrait d'obtenir son pardon pour avoir quitté la ville à son insu.

De sa main gantée il caressa presque amoureusement le visage d'Hawkmoon.

— Ah, Hawkmoon, bientôt vous subirez le châtiment que je vous destine... Bientôt...

Du tréfonds de son être Hawkmoon sentit monter un frisson d'horreur, et, il cracha à la face masquée de Meliadus.

Meliadus fit un bond en arrière, essuya son masque d'un revers de main puis frappa violemment Hawkmoon à la bouche. Il tremblait de rage :

— Cette insulte vous coûtera cher, Hawkmoon, j'en fais le serment, je vous réserve des tourments d'un raffinement inouï qui vous sembleront durer des siècles.

Hawkmoon détourna la tête ; sur son visage se lisaient un profond dégoût et un immense désespoir. Leurs gardes les poussèrent brutalement en avant, d'Averc et lui, et les firent basculer dans le vide.

Retenus par la corde qui les ligotait, ils ne tombèrent pas très loin, mais on leur fit descendre la pente abrupte sans aucun ménagement. Meliadus les rejoignit devant la caverne.

— Il me faut retrouver le vieil homme, dit le baron, je pense qu'il rôde non loin d'ici. Nous vous laisserons dans la caverne, solidement attachés ; deux gardes resteront à l'entrée pour le cas où vous parviendriez à vous défaire de vos liens. Vous n'avez plus aucune chance de m'échapper, Hawkmoon, vous non plus, d'Averc. Je vous tiens enfin, tous les deux ! Traînez-les à l'intérieur, n'économisez pas le moindre bout de corde, n'oubliez pas, ils ne doivent pas s'évader car ils sont les jouets de Meliadus.

Meliadus veilla à ce qu'on les ficelât comme il l'avait ordonné. On les jeta au fond de la première salle de la caverne. Il posta trois hommes à l'entrée et se mit à dévaler la pente allègrement.

Avant peu de temps, tous ses ennemis seraient en son pouvoir ; il leur arracherait leurs secrets par la torture, et alors le roi-empereur verrait que lui, Meliadus, avait raison.

Et si, néanmoins, le roi-empereur lui gardait rancune... Quelle importance ?

Meliadus avait déjà trouvé une solution à ce problème, il saurait redresser cette nouvelle erreur du souverain.

16

Mygan de Llandar

La nuit était tombée. Dans la première grotte Hawkmoon et d'Averc gisaient dans l'ombre.

Les larges dos de leurs gardiens formaient un mur compact à l'entrée de la caverne et les cordes qui les enserraient étaient particulièrement ajustées.

Hawkmoon tenta de se dégager, mais il se rendit rapidement compte que les mouvements qu'il pouvait s'autoriser dans cette position étaient fort réduits ; tout au plus parvenait-il à remuer les lèvres, les yeux et légèrement le cou. D'Averc n'était pas mieux loti.

— Mon cher ami, dit d'Averc aussi doucement qu'il le put, le moins qu'on puisse dire c'est que nous avons manqué de prudence.

Hawkmoon opina du chef :

— La faim et la fatigue peuvent rendre insensés les plus sages. Nous sommes entièrement responsables de ce désastre...

— C'est vrai, nous n'avons que ce que nous méritons, dit d'Averc, un rien d'hésitation dans la voix. Mais nos amis ? Il faut songer à nous évader, Hawkmoon, même si cela paraît irréalisable pour le moment.

Hawkmoon soupira :

— Vous avez raison. Si Meliadus parvient jamais à atteindre le château...

Il frémît d'horreur à cette idée.

Après le bref entretien qu'il avait eu avec le seigneur granbreton, ce dernier lui avait paru encore plus exalté qu'autrefois. Était-ce dû aux nombreuses défaites que lui avaient infligées Hawkmoon et les amis du comte Airain ? Ou

bien fallait-il le mettre sur le compte du dépit, depuis qu'en se dissipant dans les airs le château Airain l'avait frustré de sa victoire ? Hawkmoon ne se hasarda pas à donner une explication. Il constatait seulement que son vieil ennemi ne contrôlait plus sa fureur. Dans de telles conditions, il devenait presque impossible de prévoir ses réactions.

Hawkmoon tourna la tête en fronçant les sourcils ; il lui semblait avoir entendu un bruit au fond de la caverne. De l'endroit où il gisait il ne distinguait que la partie éclairée de la salle.

Le bruit recommença et il tendit le cou. Prenant garde à ne pas alerter les gardes, d'Averc lui dit dans un murmure :

— Il y a quelqu'un ici, j'en jurerais.

Une ombre les recouvrit tous deux ; ils levèrent les yeux et rencontrèrent les traits farouches d'un grand vieillard, un visage qu'on aurait dit sculpté dans la pierre, encadré par une crinière de cheveux blancs qui lui donnait l'apparence d'un lion.

Le vieil homme plissa les yeux et contempla longuement les deux captifs. Il jeta un œil vers les trois gardes postés à l'entrée. Puis son regard revint se poser sur Hawkmoon et d'Averc. Les bras croisés sur la poitrine, il les considérait silencieusement. Hawkmoon remarqua qu'il portait des anneaux de cristal à tous les doigts, même aux pouces ; seul restait libre le petit doigt de la main gauche. Ce devait être Mygan de Llandar ! Mais comment s'était-il introduit dans la caverne ? Connaissait-il une entrée secrète ?

Hawkmoon le regarda d'un air suppliant, du bout des lèvres il l'appelait à l'aide.

Le géant sourit et se pencha un peu de manière à entendre le chuchotement d'Hawkmoon.

— De grâce, messire, si vous vraiment Mygan de Llandar, vous devez savoir que nous sommes vos amis et que nous avons été capturés par vos pires ennemis.

— Et qu'est-ce qui me prouve votre sincérité ? murmura Mygan.

À l'entrée de la caverne, un des gardes tendit l'oreille et se tourna vers eux. Mygan s'enfonça dans l'ombre un peu plus loin.

— Qu'est-ce que vous tramez vous deux ? grommela l'homme. Vous vous demandez sans doute ce que le baron va faire de vous, pas vrai ? Essayez un peu d'imaginer, Hawkmoon, les réjouissances qui vous attendent !

Hawkmoon ne répondit pas. Le garde retourna à son poste en gloussant et Mygan se rapprocha à pas feutrés.

— Vous êtes Hawkmoon ?

— Vous avez entendu parler de moi ?

— Un peu. Si vous êtes Hawkmoon, peut-être dites-vous vrai, et êtes-vous mon allié. Car, en effet, quoique granbreton je porte le plus profond mépris aux seigneurs qui règnent à Londra. Mais comment connaissez-vous mes ennemis ?

— Le baron Meliadus de Kroiden a eu vent du secret que vous aviez confié à Tozer, l'homme qui fut votre hôte il y a peu de temps.

— Confié ? Il a endormi ma vigilance par de belles paroles. Il a profité de mon sommeil pour subtiliser un de mes anneaux et il s'en est servi pour s'enfuir. Je suppose qu'il comptait sur cet anneau pour s'attirer les faveurs de ses maîtres de Londra.

— C'est exactement ce qui s'est passé. Tozer s'est vanté de posséder des pouvoirs psychiques extraordinaires et pour le prouver, il s'est transporté en Kamarg.

— C'était un accident, n'en doutez pas. Il ne sait absolument pas se servir de l'anneau.

— C'est bien ce que nous soupçonnions.

— Je vous crois, Hawkmoon, et je crains le pire de ce Meliadus.

— Dans ce cas, délivrez-nous, nous essayerons de nous enfuir et nous vous protégerons contre lui.

— Je ne pense pas avoir besoin de votre protection.

Mygan disparut dans la pénombre.

— Je me demande ce qu'il compte faire, dit d'Averc qui était resté délibérément silencieux jusqu'à présent.

Hawkmoon secoua la tête en signe d'ignorance.

Quelques instants plus tard, Mygan reparut, un long poignard à la main. Il s'agenouilla et commença à couper les liens d'Hawkmoon. Bientôt le duc von Köln fut en mesure de

défaire lui-même les derniers nœuds tout en surveillant l'entrée d'un œil inquiet.

— Donnez-moi le poignard, murmura-t-il, et silencieusement il trancha une à une les cordes qui entravaient d'Averc.

Des voix à l'extérieur les firent sursauter.

— Voilà le baron Meliadus ! annonça l'un des gardes. Il semble d'une humeur massacrante.

Hawkmoon et d'Averc échangèrent un regard et tous deux se redressèrent brusquement. Alerté par le bruit, un garde se retourna et poussa une exclamation. Il fondit sur Hawkmoon qui lui tordit le poignet pour l'empêcher de dégainer son épée. D'Averc, lui, s'était jeté sur l'autre homme, et de son bras replié, il lui enserrait fortement le cou. Il parvint à s'emparer de son arme avant même que ce dernier pût proférer le moindre son.

Tandis qu'Hawkmoon luttait au corps à corps avec son adversaire, d'Averc engageait le fer avec le sien. Le choc des épées résonna sous la voûte et ils entendirent Meliadus hurler de rage.

Hawkmoon jeta l'homme à terre et l'y maintint fermement en lui enfonçant le genou dans l'aine ; d'un geste vif, il s'empara de la dague que le garde portait au côté, lui arracha son masque et lui plongea la lame dans la gorge.

Entre-temps, d'Averc s'était débarrassé de son adversaire, et, hors d'haleine, contemplait le cadavre.

La voix de Mygan leur parvint du fond de la caverne :

— Je vois que vous portez des anneaux de cristal identiques aux miens. Savez-vous les utiliser ?

— Nous savons seulement comment retourner en Kamarg ! Un tour vers la gauche...

— Hum... ! Je vois ! Il vous faut d'abord tourner l'anneau vers la droite puis, ensuite seulement, vers la gauche. Vous répétez six fois le mouvement, puis...

La silhouette massive de Meliadus vint s'encadrer dans l'ouverture de la caverne.

— Hawkmoon, je vous trouverai donc toujours en travers de ma route ! (Il aperçut Mygan qui se tenait légèrement en retrait.) Le vieil homme ! Emparez-vous de lui !

Les guerriers se ruèrent à l'intérieur de la caverne. Sous le choc, d'Averc et Hawkmoon furent contraints de reculer. Mais ils étaient déterminés à vendre chèrement leur vie.

Soudain, hors de lui, le vieillard se mit à hurler :

— Arrière, impies, arrière ! Et il se lança contre eux, sa longue dague pointée en avant.

— Arrêtez, Mygan ! cria Hawkmoon, laissez-nous combattre, restez à l'abri. Vous n'êtes pas de taille, face à ces brutes !

Mygan resta sourd à ses paroles. Hawkmoon tenta de le rejoindre mais il le vit s'écrouler. Aussitôt, il abattit sa lame sur le cou du loup qui avait frappé le vieillard.

La mêlée était générale dans la caverne et ils durent battre en retraite vers la seconde salle. L'air était plein du fracas des armes entrechoquées et des cris de fureur de Meliadus. Mygan n'était que blessé et Hawkmoon le tira dans la caverne du fond en parant tant bien que mal les coups qui pleuvaient.

Maintenant, Hawkmoon se trouvait face à Meliadus qui brandissait sa lourde épée à deux mains.

Hawkmoon sentit une douleur fulgurante lui transpercer l'épaule gauche et vit du sang tacher la manche de son habit. Il évita de justesse un nouveau coup, riposta et atteignit Meliadus au bras.

Le baron poussa un grognement et recula en titubant.

— D'Averc, Mygan, c'est le moment, hurla Hawkmoon, tournez vos anneaux, c'est notre seule chance de nous en sortir vivants !

Hawkmoon tourna le cristal sur la droite, puis sur la gauche et enfin six fois des deux côtés. Avec un rugissement, Meliadus se précipita à nouveau sur lui. Hawkmoon leva son épée.

Puis Meliadus disparut.

La caverne et ses amis s'étaient également évanouis.

Autour de lui, à perte de vue, une vaste plaine s'étendait. D'après la position du soleil et la chaleur accablante, il devait être midi. Le sol était recouvert d'une herbe rase et un parfum doux et printanier flottait dans l'air.

Où diable pouvait-il bien se trouver ? Mygan se serait-il joué de lui ? Et où étaient les autres ?

Cependant la silhouette de Mygan de Llandar commençait à se matérialiser. Il gisait dans l'herbe, livide, une main sur la poitrine. D'innombrables coups d'épée l'avaient atteint et la douleur déformait son visage noble et fier. Hawkmoon rencontra son arme et se pencha sur le vieillard.

— Mygan...

— Ah, Hawkmoon, je me meurs. Mais j'aurai au moins infléchi le cours de votre destinée. Le Bâton Runique...

— Ma destinée, le Bâton Runique ? Que voulez-vous dire ? J'ai souvent entendu parler de cet objet mystérieux, mais j'ignore toujours quels liens me rattachent à lui.

— Vous l'apprendrez en son temps. En attendant...

Soudain, d'Averc apparut, jetant autour de lui un regard incrédule :

— Le charme a opéré ! Rendons grâce au Bâton Runique. Nous avons échappé au massacre de justesse.

— Vous... Vous devez chercher...

Une violente quinte de toux interrompit le vieil homme. Deux filets de sang coulaient lentement du coin de ses lèvres, le long de son menton.

Agenouillé près de lui, Hawkmoon lui soutenait la tête.

— Ne cherchez pas à parler, Mygan. Vous êtes grièvement blessé. Il faut trouver du secours. Nous pourrions retourner au château Airain.

Mygan hocha la tête en signe de dénégation :

— C'est impossible.

— Impossible ? Mais pourquoi ? Les anneaux nous ont pourtant transportés jusqu'ici. Il suffit d'un tour vers la gauche et...

— Non, une fois que vous vous en êtes servis de cette manière, les anneaux doivent être remagnétisés pour être utilisables.

— Et comment faire ?

— Je ne peux rien vous dire de plus !

— Quoi ? Vous voulez dire que vous ne le savez pas ?

— Non, c'est intentionnellement que je vous ai attirés ici, car c'est sur cette terre que se joue votre destinée. Vous devez chercher... Ah, mon Dieu, quelle atroce douleur...

— Vous vous êtes moqué de nous, gronda d'Averc, vous cherchez à nous faire tenir un rôle dans une pièce connue de vous seul. Mais vous allez mourir. Nous ne pouvons pas vous soigner ici. Dites-nous comment retourner au château Airain et nous ramènerons quelqu'un capable de guérir vos blessures.

— En vous amenant ici, je n'ai pas agi par intérêt personnel ; mais je connais le destin des hommes. Au moyen des anneaux j'ai exploré l'espace et le temps. Maintenant, je sais. Je sais quelle cause vous servez, Hawkmoon, et je sais que le moment est venu pour vous de parcourir ces contrées.

— À quelle époque nous avez-vous transportés ? Comment s'appelle ce pays ? demanda Hawkmoon d'un ton suppliant. N'y a-t-il pas d'autre horizon que cette plaine immense et nue ?

Mais Mygan crachait à nouveau du sang, la mort était proche.

— Prenez mes anneaux, dit-il dans un souffle, ils vous seront utiles. Mais avant tout, partez à la recherche de Narleen et de l'Épée de l'Aurore qui se trouvent au sud. Ensuite, revenez au nord en quête de la cité de Dnark et du Bâton Runique.

Il commença à suffoquer, un spasme violent agita tout son corps et il mourut.

Hawkmoon se tourna vers d'Averc.

— Serions-nous en Asiacommunista, c'est là qu'est supposé se trouver le Bâton Runique ?

— Voilà qui ne manquerait pas de piquant eu égard à notre première ruse, répondit d'Averc occupé à bander sa jambe blessée avec une pièce de tissu. Peut-être en effet sommes-nous en Asiacommunista. J'avoue que je ne m'en soucie guère. L'important est que nous ayons échappé à ce butor de Meliadus et sa horde de buveurs de sang. Le ciel est bleu, il fait chaud et, à part nos plaies, ce lieu est plus tranquille que celui que nous venons de quitter.

Hawkmoon jeta un regard circulaire et poussa un soupir :

— Je n'en suis pas si sûr. Si Taragorm réussit dans son entreprise, ils trouveront le moyen d'atteindre la Kamarg. Je préférerais pouvoir les y accueillir, ce jour-là. (Il se mit à faire jouer l'anneau sur son doigt.) J'ai bien envie de...

D'Averc lui saisit le poignet.

— Non, Hawkmoon, ne touchez pas à cet anneau. Je serais assez enclin à faire confiance à Mygan. Après tout, il semblait bien disposé à votre égard. Il avait probablement l'intention de nous donner d'autres détails, de nous expliquer avec précision comment gagner les lieux – si tant est qu'il s'agisse de lieux – dont il nous a parlé. Si nous tournons les anneaux, qui sait où nous serons projetés ? Peut-être même serons-nous ramenés dans la caverne en compagnie des hôtes charmants que nous y avons laissés.

Hawkmoon hocha la tête.

— Sans doute avez-vous raison, mais que faire maintenant ?

— Tout d'abord obéir à Mygan et prendre ses anneaux. Ensuite, nous diriger vers le sud, vers... Comment s'appelle cet endroit ?

— Narleen ! Mais rien ne dit qu'il s'agisse d'un pays, ce pourrait être une personne ou un objet.

— Pays, homme ou objet, Narleen se trouve au sud ! Et nous devons y aller ! Venez, Hawkmoon !

Il se pencha sur le corps de Mygan de Llandar et retira un à un les anneaux de cristal qui ornaient ses doigts.

— D'après ce que j'ai vu dans sa caverne, il est à peu près certain qu'il a trouvé ces anneaux à Halapandur. Tout ce qu'il possédait venait à l'évidence du même endroit. Les anneaux devaient être une des inventions de ces savants qui y vivaient avant le Tragique Millénaire...

Mais Hawkmoon ne prêtait guère attention aux paroles de son compagnon. Son regard était fixé sur la plaine.

— Regardez !

Le vent se levait.

Au loin, quelque chose avançait, une machine ou un être gigantesque qui roulait sur la plaine en lançant des éclairs.

LIVRE SECOND

Comme Dorian Hawkmoon, Mygan de Llandar servait le Bâton Runique. Mais le philosophe de Yel, lui, connaissait son maître, aussi déposa-t-il Hawkmoon sur une terre étrange et inhospitalière, sans lui donner d'explications, de telle sorte qu'Hawkmoon fût contraint de servir la cause du Bâton Runique. De nombreuses destinées étaient désormais indissolublement liées : la Kamarg et la Granbretanne, la Granbretanne et l'Asiacommunista, l'Asiacommunista et l'Amarekh, Hawkmoon et d'Averc, d'Averc et Flana, Flana et Meliadus, Meliadus et le roi Huon, le roi Huon et Shenegar Trott, Shenegar Trott et Hawkmoon. Tous ces destins singuliers concourraient ensemble à accomplir l'œuvre du Bâton Runique. Les dés étaient jetés. Du jour où Meliadus avait juré sur le Bâton Runique de tirer vengeance du comte Airain et de ses compagnons, les événements s'étaient inexorablement enchaînés. L'ironie de la situation et son invraisemblance n'étaient qu'apparentes. Bientôt, la vérité brillerait de tout son éclat aux yeux de ceux que le destin avait choisis. Ainsi, tandis qu'Hawkmoon se demandait dans quelle portion de temps et d'espace il avait été projeté, les savants du roi Huon mettaient la dernière main aux redoutables machines de guerre que le Ténébreux Empire allait utiliser pour semer l'horreur et l'épouvante sur toute la surface du globe.

Haute Histoire du Bâton Runique

1

Zhenak-Teng

Hawkmooon et d'Averc dégainèrent leurs épées d'un air las en voyant l'étrange sphère approcher.

Leurs habits n'étaient plus que loques et ils étaient couverts de plaies et visiblement épuisés par le combat qu'ils avaient dû mener. Cette nouvelle bataille leur semblait perdue d'avance.

— Ah, si seulement j'avais gardé l'amulette ! dit Hawkmooon qui regrettait amèrement de l'avoir laissée au château Airain sur les conseils du Guerrier d'Or et de Jais.

D'Averc sourit faiblement.

— Pour ma part, je me contenterai de mes simples forces de mortel. Allons, duc Dorian, vendons chèrement notre vie !

Et il se redressa de toute sa taille.

La sphère hurlante cahotait sur la plaine. L'engin énorme irradiait des reflets prismatiques. Face à un tel monstre, leurs épées semblaient des armes dérisoires.

La sphère s'immobilisa près d'eux en émettant un curieux grondement qui expira petit à petit.

Puis un bourdonnement continu se fit entendre, une fente apparut, elle s'élargit, et une vapeur blanche enveloppa presque entièrement l'étrange machine.

Le nuage se dissipa lentement et une haute silhouette bien découplée émergea.

La peau mate, ses longs cheveux retenus par une fine couronne d'argent, le nouveau venu ne portait pour tout vêtement qu'une sorte de culotte brun clair, très évasée vers le bas. Il ne semblait pas armé.

Hawkmooon le considéra avec méfiance.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

L'homme eut un sourire amusé.

— Ce serait plutôt à moi de vous poser cette question, dit-il avec un accent aux étranges sonorités. Je vois que vous venez de combattre, ajouta-t-il, et l'un d'entre vous est mort. Il semblait fort âgé pour un guerrier.

— Qui êtes-vous ? insista Hawkmoon.

— Vous êtes un homme résolu, seigneur. Je ne puis que m'incliner devant une telle instance : je me nomme Zhenak-Teng de la lignée des Teng. Avec qui venez-vous donc de vous battre ? Auriez-vous rencontré des Charkis ?

— Ce nom ne nous dit rien, répondit d'Averc. Nous sommes des voyageurs et nos ennemis sont restés dans les lointaines régions d'où nous venons. C'est en les fuyant que nous nous sommes retrouvés sur cette plaine.

— Et pourtant vos blessures sont récentes. M'accompagnerez-vous à Teng-Kampp, messires ?

— Est-ce la ville où vous résidez ?

— Nous n'avons point de villes. Venez. Nous pouvons vous porter secours. Nous guérirons vos blessures et peut-être pourrons-nous ramener votre compagnon à la vie.

— Impossible. Il est mort.

— D'habitude nous parvenons à ressusciter les morts, répondit l'homme de l'air le plus naturel du monde. Acceptez-vous mon invitation ?

Hawkmoon haussa les épaules.

— Pourquoi pas ?

D'Averc l'aida à transporter le corps de Mygan dans la sphère.

L'intérieur de la machine était aménagé en cabine où plusieurs personnes pouvaient se tenir à l'aise. Visiblement l'engin était d'un usage courant dans le pays, car Zhenak-Teng ne fit pas le moindre geste pour leur indiquer comment s'y installer.

Leur hôte tendit la main vers le tableau de contrôle et la fente se referma lentement au-dessus de leurs têtes. Puis la sphère se mit en mouvement et atteignit en quelques secondes une vitesse prodigieuse, effleurant à peine la morne étendue couverte d'herbe rase.

Les hommes voyaient défiler sous eux un paysage sans arbres ni rochers, sans rivières ni collines. Hawkmoon se demanda si la plaine n'avait pas été artificiellement nivélée.

Zhenak-Teng avait un appareil ajusté devant les yeux, ses mains manœuvraient de temps à autre un levier relié à une roue et Hawkmoon en déduisit que c'était ainsi qu'il dirigeait son étrange véhicule.

À un moment, ils dépassèrent un groupe – êtres ou choses – qui s'agitait en tous sens, mais vu la vitesse à laquelle la sphère les emportait, ils n'eurent pas le temps de les identifier.

— Ce sont des Charkis, expliqua Zhenak-Teng. Avec un peu de chance ils ne nous attaqueront pas !

Ces êtres bizarres étaient pourvus de nombreuses pattes, de vagues protubérances ondulaient sous leur peau d'une couleur plombée. Étaient-ce des machines ou des êtres vivants ? Hawkmoon ne parvint pas à le déterminer.

Au bout d'une heure la sphère commença à ralentir.

— Nous approchons de Teng-Kampp, dit Zhenak-Teng.

Quelques instants plus tard, le véhicule s'immobilisa, leur pilote poussa un soupir de soulagement, son corps se détendit dans le siège où il se cala confortablement.

— C'est bon, maintenant, j'en suis sûr. Les Charkis sont partis chercher leur nourriture vers le sud-ouest, ils ne devraient pas approcher de Teng-Kampp.

D'Averc se tourna vers Zhenak-Teng.

— Qui sont ces Charkis ? demanda-t-il en réprimant une grimace de douleur car son geste venait de réveiller ses blessures.

— Ce sont nos ennemis ; ils furent créés pour détruire toute vie humaine. Ils vivent à la surface de la terre et se nourrissent en suçant l'énergie de notre peuple qui se cache sous terre dans les Kampps.

Il tira à lui le levier et, après un soubresaut, le globe commença à s'enfoncer dans le sol.

La terre sembla les engloutir, puis elle se referma sur eux. La descente dura un moment. Une vive clarté les enveloppa tout à coup et ils virent qu'ils se trouvaient dans une sorte d'alvéole ajustée aux dimensions de l'engin.

— Teng-Kampp ! annonça Zhenak-Teng sans autre explication. Il appuya sur un bouton et la sphère s'ouvrit à nouveau.

Ils sortirent, toujours chargés du corps de Mygan. Après avoir longé un couloir voûté, la tête baissée pour ne pas heurter le plafond, ils débouchèrent dans une pièce où plusieurs hommes, vêtus comme Zhenak-Teng, se hâtaient vers la machine qu'eux-mêmes venaient de quitter. C'étaient probablement des techniciens attachés à la vérification des véhicules de retour au Kampp.

— Par ici, dit leur hôte, et il les conduisit dans une petite alcôve qui se mit à tourner lentement sur elle-même.

Hawkmoon et d'Averc, pris de vertige, s'adossèrent aux parois. Mais l'épreuve fut de courte durée. Zhenak-Teng les précéda dans une petite chambre garnie de meubles confortables et de tapis précieux.

— Mes appartements ! Vous êtes mes invités. Je vais quérir des parents à moi qui sont médecins. Ils tenteront de porter secours à votre compagnon.

Il reparut quelques minutes plus tard, un sourire éclairait son visage :

— Mes frères ne vont pas tarder.

— J'espère, répondit d'Averc d'un air las, presque maussade, j'avoue n'apprécier que fort modérément la compagnie des cadavres...

— Ce ne sera pas long. Si vous voulez bien me suivre au salon, des rafraîchissements vous attendent.

Ils abandonnèrent Mygan et franchirent le seuil d'une pièce où des plateaux chargés de nourriture et de boissons flottaient dans l'air.

À l'exemple de Zhenak-Teng, ils s'installèrent sur des coussins posés à même le sol. Les mets se révélèrent exquis. Affamés, Hawkmoon et d'Averc y firent grand honneur.

Au cours du repas, deux hommes qui ressemblaient fort à Zhenak-Teng entrèrent dans la pièce.

— Trop tard, dit l'un d'eux en s'adressant à Zhenak-Teng, je suis désolé, frère, le vieil homme ne revivra pas, nous n'avons pas réussi à le ranimer. Les blessures, le temps écoulé...

Zhenak-Teng se tourna d'un air navré vers ses hôtes :

— J'ai bien peur que vous n'ayez perdu votre compagnon pour de bon.

— Il faudra lui assurer une sépulture décente, dit d'Averc presque soulagé.

— Bien entendu. Nous ferons tout le nécessaire.

Les deux médecins se retirèrent, ils ne revinrent qu'après une demi-heure, lorsque d'Averc et Hawkmoon eurent terminé de se restaurer.

— Je vous présente mes frères, dit Zhenak-Teng d'un ton enjoué : Bralan-Teng et Polad-Teng, tous deux sont médecins.

Les deux hommes examinèrent les blessures d'Hawkmoon et de d'Averc et y appliquèrent des pansements. Peu après, ils se sentaient déjà presque rétablis.

— Et maintenant racontez-moi comment vous êtes arrivés au pays des Kampps, demanda Zhenak-Teng. Vous pourrez en outre nous donner des nouvelles du monde, car, en raison de la présence des Charkis, bien peu d'étrangers osent s'aventurer sur notre plaine.

— J'ignore si vous comprendrez grand-chose aux circonstances qui nous amenèrent jusqu'ici, répondit Hawkmoon, et en ce qui concerne les nouvelles du monde, j'ai bien peur de ne pouvoir vous être d'un grand secours.

Il leur fit néanmoins, du mieux qu'il le put, le récit des événements qui les avaient conduits dans cette lointaine région. Il s'efforça de leur donner une idée du lieu où se trouvait leur pays. Zhenak-Teng l'écouta avec la plus grande attention.

— Vous aviez raison, dit-il lorsque Hawkmoon eut terminé, tout cela m'est étrange, je n'ai jamais entendu parler d'Europe, ni de Granbretanne, et notre science ignore tout de ces déplacements dans d'autres dimensions spatiotemporelles. Toutefois, je vous crois. Comment expliquer autrement votre subite apparition sur la terre des Kampps ?

— Que sont donc les Kampps, interrogea à son tour d'Averc, si, comme vous le disiez, les cités n'existent pas dans votre pays ?

— Ce sont des maisons familiales qui appartiennent à un clan. Dans notre cas, la maison souterraine est la propriété de la

famille des Teng. Les familles voisines se nomment Ohn, Sek et Neng. Autrefois nous étions beaucoup plus nombreux, mais les Charkis ont décimé notre peuple...

— Qui sont les Charkis ? interrompit Hawkmoon.

— Ce sont nos ennemis héréditaires. Ils furent créés jadis par des envahisseurs qui avaient pour dessein d'exterminer nos puissantes familles. Ceux-là finirent par s'anéantir eux-mêmes lors d'une sorte d'explosion expérimentale, mais leurs serviteurs, les Charkis, continuent à hanter la plaine. (Zhenak-Teng frissonna :) Ils usent de moyens terrifiants pour nous détruire : ils se nourrissent de notre énergie vitale.

— Votre énergie vitale ? (D'Averc fronça les sourcils :) Comment cela ?

— Ils aspirent l'essence même de notre vie, puis ils nous rejettent vidés, hébétés, incapables de nous mouvoir, et la mort nous gagne inexorablement...

Hawkmoon s'apprêtait à poser une autre question, mais il se ravisa : le sujet était visiblement pénible pour Zhenak-Teng. Il préféra changer de conversation.

— Et la plaine ? Elle m'a semblé artificielle, me suis-je trompé ?

— Non, vous avez vu juste. Cette plaine servait autrefois de terrain d'atterrissement, à l'époque où nous, les Cent Familles, nous étions puissantes et respectées. Puis, arriva celui qui créa les Charkis. Il désirait s'emparer de nos richesses et des sources vives de notre pouvoir. Il s'appelait Shenatar-von-Krensai et venait de l'est d'où il amena les Charkis dans le but d'anéantir le peuple de la plaine. Il y parvint. Siècle après siècle, les Charkis ont tout détruit. Nous ne sommes plus qu'une poignée de survivants. Mais notre tour viendra...

— Vous semblez avoir perdu tout espoir, dit d'Averc d'un ton presque accusateur.

— Nous sommes lucides, répondit Zhenak-Teng sans paraître lui tenir rigueur de sa vivacité.

— Nous aimerions nous mettre en route dès demain, dit Hawkmoon. Avez-vous des cartes qui puissent nous aider à atteindre Narleen ?

— J'ai une carte, quoiqu'un peu sommaire. Narleen était autrefois une grande cité au bord de la mer. Mais il y a des siècles de cela, maintenant, je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

Zhenak-Teng se leva :

— Je vais vous conduire à votre chambre. Après une bonne nuit de repos, vous pourrez reprendre la route.

2

Les Charkis

Le fracas de la bataille réveilla Hawkmoon.

L'espace d'une seconde, il se demanda s'il rêvait ou s'il se trouvait à nouveau dans la grotte de Meliadus. Puis, il bondit sur ses pieds et empoigna son épée. Dans l'autre lit, d'Averc s'était redressé, les cheveux ébouriffés, les yeux encore embués de sommeil.

Hawkmoon enfila à la hâte les quelques lambeaux qui lui servaient de vêtements. Derrière la porte, la bataille faisait rage. Il entendait des hurlements, des plaintes, d'étranges gémissements et le choc des épées. Une fois habillé, il se précipita vers la porte qu'il ouvrit brusquement.

Un spectacle stupéfiant s'offrit à ses yeux. Tous les habitants de Teng-Kampp, hier affables et souriants, étaient en train de s'étriper consciencieusement les uns les autres. Le bruit qu'il avait attribué au choc des épées était en fait produit par tout un attirail invraisemblable de broches, barres de fer, ustensiles domestiques ou appareils de laboratoire, brandis comme des armes. Poussant des rugissements de déments, la bave aux lèvres et les yeux exorbités, les habitants de la demeure souterraine semblaient animés par une sorte de folie collective.

Une épaisse fumée bleue commença à envahir le corridor. Un vacarme épouvantable, comme du verre ou du métal broyé, éclata soudain.

— Par le Bâton Runique, s'exclama d'Averc, on dirait qu'ils sont tous possédés !

Un groupe de combattants vint se presser contre la porte, entourant Hawkmoon et d'Averc. Ces derniers les repoussèrent et s'adossèrent au chambranle, l'épée à la main. Mais personne

ne fit mine de les attaquer. Ils se remirent à s'égorger de plus belle comme s'ils n'avaient pas remarqué la présence des deux intrus.

— Par ici, d'Averc ! cria Hawkmoon, et ils s'élancèrent dans le corridor.

La maison souterraine n'était plus que désolation. Des cadavres s'entassaient partout dans les couloirs.

Ils se frayèrent un passage parmi la meute déchaînée et parvinrent enfin aux appartements de Zhenak-Teng. La porte était verrouillée. Hawkmoon tambourina frénétiquement sur le battant avec le pommeau de son épée.

— Zhenak-Teng, c'est moi, Hawkmoon ! Êtes-vous là ?

Les deux hommes perçurent un remue-ménage derrière la porte, puis le visage de Zhenak-Teng apparut, décomposé par la terreur. Il les fit entrer rapidement et referma aussitôt derrière eux.

— Les Charkis, dit-il d'une voix tremblante. Il devait y avoir une bande qui rôdait dans les parages, ils nous ont attaqués par surprise. J'ai manqué à mes devoirs ! Maintenant nous sommes perdus !

— Je n'ai vu aucun monstre, dit d'Averc, mais tous vos parents s'entrégorgent en ce moment.

— Hélas ! C'est ainsi que procèdent les Charkis. Ils émettent des rayons, probablement des ondes psychiques, qui nous rendent fous : nos parents, nos amis les plus chers se muent soudain en ennemis redoutables et acharnés. Tandis que nous nous déchirons, ils s'introduisent tranquillement dans nos Kampps. Bientôt ils seront ici !

— Et cette fumée bleue ? demanda d'Averc.

— Cela n'a rien à voir avec les Charkis. Ce sont nos générateurs qui ont explosé. Même si nous pouvions reprendre nos esprits nous n'aurions plus aucun pouvoir.

Des coups sourds retentirent au-dessus de leurs têtes et firent trembler les murs de la pièce.

— Les Charkis, murmura Zhenak-Teng, les rayons vont m'atteindre bientôt moi aussi...

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas encore été touché ? demanda Hawkmoon.

— Certains d'entre nous sont plus résistants. Vous, par exemple, semblez totalement insensible à leur action, alors que d'autres succombent presque aussitôt.

— Comment faire pour nous échapper ? (Hawkmoon jeta un regard éperdu autour de lui.) La sphère...

— Trop tard... !

D'Averc saisit Zhenak-Teng par les épaules et le secoua violemment.

— Allez, du nerf ! Nous avons encore une chance, mais il faut faire vite. Vous piloterez la sphère !

— Non, il me faut mourir parmi les miens. Je suis la cause de leur perte.

Ils reconnaissaient à peine l'hôte courtois et pondéré qui la veille encore devisait aimablement avec eux. Son regard commençait à se voiler et Hawkmoon sentit que l'homme s'abandonnait au pouvoir mystérieux des Charkis.

En un instant sa décision fut prise. Il dégaina son épée et abattit avec force le pommeau sur la nuque de Zhenak-Teng qui s'effondra sans un cri.

— Et maintenant, à la sphère ! vite !

Ils s'engouffrèrent dans le couloir, traînant entre eux Zhenak-Teng inanimé. La fumée âcre qui avait envahi les souterrains les faisait suffoquer. Puis les parois et le sol se mirent à trembler de manière menaçante, et déséquilibrés, ils durent interrompre leur course pour s'appuyer aux murs.

— Le mur s'écroule ! hurla d'Averc en faisant un bond en arrière. Vite, par là !

— Non, il faut gagner la sphère ! Continuons !

Un pan de mur s'écroula, livrant le passage à une créature informe de couleur grise. À une de ses extrémités, la bête arborait une espèce de ventouse semblable à celles des pieuvres, qui s'ouvrait et se fermait alternativement, comme une bouche cherchant un baiser.

Hawkmoon frémît d'horreur et enfonça à plusieurs reprises son épée dans la masse gélatineuse. La chose recula légèrement avec une sorte de moue, comme peinée qu'on eût dédaigné ses avances. Puis elle avança de nouveau.

Cette fois-ci, Hawkmoon abattit son épée de toutes ses forces et la bête poussa un grognement suivi d'un sifflement aigu et prolongé. Elle semblait visiblement surprise de rencontrer une telle résistance. Hawkmoon chargea Zhenak-Teng sur ses épaules, enjamba le tentacule et se mit à courir.

— Suivez-moi, d'Averc !

Une seconde après le passage de d'Averc, le mur s'écroula tout à fait, révélant une masse hideuse de bras s'agitant en tous sens et une tête dont la peau se soulevait spasmodiquement sous l'effet d'une palpitation régulière. La créature était affligée d'une face reproduisant de manière caricaturale les traits humains et fendue d'un large sourire béat.

— Elle veut faire un câlin, lança d'Averc en évitant de justesse un long tentacule. Vous n'avez pas honte, Hawkmoon, de blesser ainsi ce cœur tendre ?

Hawkmoon cherchait fébrilement à ouvrir la porte de la pièce où se trouvait la sphère. Zhenak-Teng, allongé sur le sol, revenait lentement à lui et massait son crâne douloureux.

Hawkmoon réussit à ouvrir la porte, saisit Zhenak-Teng à bras-le-corps et les trois hommes pénétrèrent dans la salle.

La sphère semblait éteinte et n'émettait ni son ni rayonnement, mais l'ouverture était suffisamment large pour leur permettre de se glisser à l'intérieur. Hawkmoon et d'Averc installèrent Zhenak-Teng au poste de commandes.

— Faites démarrer cet engin, supplia Hawkmoon, ou nous allons tous être dévorés par le Charki que vous voyez là.

De la pointe de son épée, il indiqua l'énorme masse gluante qui se coulait à l'intérieur de la pièce.

Plusieurs tentacules rampaient déjà contre la sphère. Un d'entre eux toucha à l'épaule Zhenak-Teng qui gémit doucement. Hawkmoon poussa un cri et le trancha net d'un coup d'épée. Il tomba sur le sol. Mais le malheureux se trouva bientôt à nouveau assailli par d'innombrables autres tentacules qui se posaient sur lui sans qu'il manifestât la moindre velléité de résistance. Hawkmoon et d'Averc le suppliaient de mettre la machine en marche, tout en tranchant furieusement les dizaines de bras qui se pressaient autour de lui.

Hawkmoon se jeta sur Zhenak-Teng et ses doigts se refermèrent comme un étau sur sa nuque :

— Fermez la sphère, Zhenak-Teng, fermez la sphère !

Les gestes saccadés, Zhenak-Teng obéit et pressa un bouton. La sphère se mit à bourdonner et s'illumina de mille feux.

Les tentacules cherchèrent à empêcher la fermeture des parois. Trois grosses lianes visqueuses parvinrent à contourner d'Averc et atteignirent Zhenak-Teng qui se recroquevilla en grognant. Une nouvelle fois, Hawkmoon trancha les tentacules, puis la sphère se ferma complètement et s'éleva au-dessus du sol.

Un à un les tentacules s'arrachèrent à l'engin et Hawkmoon poussa un soupir de soulagement. Il se tourna vers Zhenak-Teng :

— Enfin libres !

Mais, les bras ballants et l'air hébété, Zhenak-Teng regardait fixement devant lui.

— Mauvais, mauvais, dit-il lentement, ils ont pris ma vie...

Il glissa de côté et s'effondra sur le sol.

Hawkmoon se pencha sur lui et posa son oreille sur sa poitrine pour écouter les battements de son cœur. Il ne put retenir un cri d'horreur.

— Il est glacé, d'Averc !

— Vit-il encore ? demanda le Français.

— Non, répondit Hawkmoon, il est mort.

La sphère s'élevait rapidement et Hawkmoon considéra le tableau de contrôle avec frayeur. Il eut un geste d'impuissance : tous les instruments lui étaient inconnus et il n'osait en toucher aucun de peur de faire redescendre leur engin dans le souterrain où sévissaient les Charkis.

Soudain, ils débouchèrent à l'air libre, et la sphère fila à l'horizontale au-dessus de la plaine. Hawkmoon s'assit à la place du pilote et saisit le levier comme il l'avait vu faire la veille à Zhenak-Teng. Avec circonspection il le poussa sur la droite et son visage s'éclaira lorsqu'il vit que la machine répondait à son impulsion.

— Je crois pouvoir la guider, dit-il, mais quant à la stopper ou à l'ouvrir...

— Tant que nous nous éloignons de ces monstres, je ne trouve rien à redire, répliqua d'Averc en souriant. Prenez la direction du sud, Hawkmoon. Du moins nous rapprocherons-nous de notre but.

Hawkmoon suivit la recommandation de d'Averc, et, pendant des heures, ils parcoururent l'étendue désolée jusqu'à ce qu'apparût à l'horizon la masse sombre d'une forêt.

— Il sera fort instructif d'étudier le comportement de ce véhicule lorsque nous aurons atteint les arbres, dit d'Averc. Pour ma part, j'ai l'impression que cette sphère n'a pas été conçue pour ce type de promenade.

3

Le Sayou

Tel un bolide, dans un hurlement de tôles broyées et de troncs déchiquetés, la sphère pénétra dans la forêt.

D'Averc et Hawkmoon furent projetés contre les parois de la cabine de contrôle en compagnie du corps flasque de Zhenak-Teng.

Leur glacial compagnon les suivit également lorsqu'une série de chocs d'une extrême violence les fit rebondir contre le plafond et la porte. Tous deux seraient sans doute morts si la machine n'avait été aussi solidement construite.

Arrivée en bout de course, la sphère oscilla un instant, puis se brisa en deux, projetant Hawkmoon et d'Averc sur le sol.

— C'est une épreuve trop pénible pour un homme en aussi mauvaise santé ! déclara d'Averc imperturbable.

Hawkmoon éclata de rire : même dans les pires moments son ami ne perdait pas son sens de l'humour.

— En fin de compte, nous ne nous en sommes pas trop mal sortis, dit Hawkmoon, et maintenant, debout, en route vers le sud !

— M'est avis qu'une petite sieste s'impose, répondit d'Averc en croisant les mains derrière la nuque.

Il s'étendit de tout son long et son regard se perdit dans l'épaisseur des vertes frondaisons. Le soleil dardait ses rayons à travers les branches, baignant la forêt d'un halo d'or et d'émeraude. Il s'enivra de la forte senteur des pins et du parfum de terre qu'exhalaien les bouleaux. Au-dessus d'eux, un écureuil, la tête penchée sur le côté, les contemplait d'un œil mi-amusé mi-intrigué. Un peu plus loin, l'épave de la sphère gisait au milieu d'un enchevêtrement de branches brisées et de

racines arrachées. Une large saignée dans l'épaisseur de la forêt témoignait du passage dévastateur de l'engin. Hawkmoon se rendit compte brusquement qu'ils ne devaient la vie qu'à un véritable miracle. Il se mit à frissonner et comprit tout le sens de l'ironie de d'Averc. Il s'assit sur un petit tertre herbeux et aperçut alors le corps de Zhenak-Teng au milieu des débris de la sphère. Sur un signe de son compagnon, d'Averc, qui était mollement étendu à quelques pas de là, roula sur lui-même pour se rapprocher.

De la poche de son pourpoint en lambeaux, il sortit un morceau de parchemin. C'était la carte que Zhenak-Teng lui avait donnée la veille.

D'Averc déplia le parchemin et l'examina avec attention. La plaine y était soigneusement représentée, avec les différents Kampps, et les larges espaces hachurés qui devaient être les territoires de chasse des Charkis. Les noms de la plupart des villages souterrains étaient suivis d'une croix, marquant probablement ceux qui avaient été détruits.

D'Averc indiqua un point en haut de la carte.

— Voici la forêt, et là, au nord, un fleuve, le Sayou. Enfin la flèche ici, pointée vers le sud, indique Narleen. J'en déduis que ce fleuve nous mènera droit à la ville.

— Eh bien, lorsque nous aurons pris un peu de repos, nous descendrons le Sayou, dit Hawkmoon. Une fois à Narleen, nous saurons au moins dans quelle dimension nous avons été projetés. Ces Charkis ont mal choisi leur moment pour nous attaquer. En questionnant Zhenak-Teng un peu plus longtemps, je suis sûr que nous aurions obtenu nombre d'informations.

Ils dormirent pendant plus d'une heure à l'ombre des grands arbres, puis, après avoir revêtu leurs vêtements loqueteux, ils se dirigèrent vers le nord, vers le fleuve.

Bientôt, les sous-bois se firent plus touffus, les arbres, plus rapprochés et les collines s'escarpèrent, si bien que le soir ils étaient tous deux fourbus et de fort méchante humeur.

Depuis quelques heures, les deux hommes n'échangeaient plus que de rares paroles, lorsqu'au détour d'un sentier ils découvrirent un étang fortement encaissé dans lequel un torrent

se jetait en cascade. Une clairière bordait une des rives et Hawkmoon, épuisé, proposa d'y passer la nuit.

D'Averc hocha la tête en signe d'assentiment puis il se jeta à plat ventre au bord de l'étang et se mit à boire à longs traits.

— Il doit être très profond, dit-il en s'essuyant la bouche d'un revers de manche.

Hawkmoon, qui préparait un feu, ne répondit pas.

— Peut-être pourrions-nous nous mettre en quête de gibier, ajouta d'Averc en étouffant un bâillement. Connaissez-vous quelque chose à la forêt, Hawkmoon ?

— Oui, un peu, répondit-il, mais je n'ai vraiment pas faim.

Il se roula en boule près du feu et s'endormit presque aussitôt.

Un cri terrible déchira tout à coup l'air glacé de la nuit.

Hawkmoon sauta sur ses pieds et regarda dans la direction indiquée par d'Averc. Il eut un tressaillement d'horreur.

Un gigantesque reptile aux yeux de braise, recouvert de larges écailles noires, se dressait à la surface de l'étang au milieu d'un nuage d'écume. Dans sa gueule largement ouverte brillaient plusieurs rangées de dents acérées ; la bête avançait maintenant vers eux.

Hawkmoon recula de quelques pas, terrifié et fasciné à la fois. La tête du monstre se balançait d'avant en arrière, ses mâchoires claquaient furieusement et Hawkmoon fut presque asphyxié par son haleine pestilentielle.

— Fuyons, Hawkmoon ! hurla d'Averc, et ils battirent en retraite sous le couvert de la forêt.

Mais la créature de cauchemar était sortie de l'eau et leur donnait la chasse en poussant d'effroyables rugissements. Il faisait nuit noire et Hawkmoon et d'Averc durent se donner la main pour ne pas se perdre dans l'épaisseur des sous-bois.

Bientôt le rugissement éclata juste dans leur dos, une langue visqueuse siffla dans l'air et vint enserrer la taille de d'Averc comme la lanière d'un fouet.

D'Averc hurla d'horreur en donnant de furieux coups d'épée pour tenter de se dégager. Sans lâcher la main de son compagnon, Hawkmoon s'efforçait tout à la fois de garder son

équilibre et d'enfoncer son épée dans la masse de chair noire et gluante.

Inexorablement, la langue les tirait vers la gueule béante du monstre. Hawkmoon se rendit compte rapidement que les coups de pointe portés à la bête étaient autant de coups d'épingle. Il fit un bond de côté, saisit sa lourde arme à deux mains, la leva au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces.

Un hurlement fit trembler le sol sous leurs pieds et un flot de sang jaillit de la langue tronçonnée. Puis la bête émit un nouveau cri à glacer le sang et s'ébranla lourdement, renversant sur son passage les grands arbres séculaires. Hawkmoon repoussa du pied le morceau de langue qui gisait à terre etaida son compagnon à se relever.

— Merci, lança d'Averc en haletant tandis qu'ils reprenaient leur course effrénée dans les bois. Décidément cette contrée ne me plaît guère. Elle recèle trop de périls à mon goût.

Le monstre rugissant s'était de nouveau jeté à leurs trousses.

— Il est presque sur nous ! hurla Hawkmoon. Impossible d'y échapper !

Ils firent face, essayant de distinguer le monstre dans l'obscurité profonde, mais ils n'apercevaient que le rougeoiement des deux yeux au-dessus de leurs têtes. Hawkmoon se mit en garde, les genoux légèrement fléchis, les doigts serrés sur la poignée de son arme.

— C'est notre dernière chance, dit-il, et il lança brusquement son épée dans l'œil flamboyant de la bête.

Un cri déchirant retentit, puis les deux prunelles s'éteignirent et, dans un fracas de branches brisées, le monstre s'en retourna vers l'étang.

Hawkmoon poussa un soupir de soulagement :

— Je ne l'ai pas tué, mais il a dû estimer que nous étions plus coriaces que prévu. Partons, il faut gagner le fleuve pour quitter au plus tôt cette horrible forêt.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que le fleuve ne nous réserve pas des plaisirs comparables ? demanda d'Averc avec humeur.

Mais Hawkmoon s'éloignait déjà à grands pas et les deux hommes continuèrent leur route parmi les arbres. La mousse poussant toujours du côté nord au pied des troncs leur indiquait infailliblement le chemin.

Deux jours plus tard, ils débouchaient en haut d'une colline aux pentes escarpées. À leurs pieds un large fleuve coulait majestueusement. Ce ne pouvait être que le Sayou.

Les deux hommes étaient d'une saleté repoussante et une barbe de plusieurs jours envahissait leur visage. Hawkmoon n'avait plus qu'une dague pour seule arme et ses vêtements n'étaient que haillons. D'Averc lui, finalement débarrassé de son pourpoint en loques, était nu jusqu'à la ceinture.

Avec une joie sauvage, ils dévalèrent la colline, trébuchant sur des racines, le visage fouetté par les branchages, indifférents à la douleur, tant était grande leur hâte d'atteindre le fleuve.

Sans bien savoir où les mènerait le courant, ils n'aspiraient maintenant qu'à une chose : échapper à la forêt. S'ils n'avaient plus rencontré de créatures aussi horribles que la bête de l'étang, ils avaient néanmoins aperçu d'autres monstres et découvert d'inquiétantes empreintes sur le sol.

Ils se jetèrent dans l'eau avec de grands éclats de rire et se lavèrent de la tête aux pieds.

— Ô flots amènes, déclama d'Averc, grâce vous soit rendue car vous nous porterez jusqu'aux cités du sud. J'ignore tout de cette civilisation, mais le décor des villes nous est plus familier et à tout prendre, je préfère encore les spadassins aux monstres des marais.

Hawkmoon, qui ne partageait pas totalement les sentiments de son ami, lui adressa néanmoins un sourire compréhensif.

— Construisons un radeau ! dit-il. Le fleuve coule vers le sud, nous n'aurons qu'à nous laisser porter.

— Merveilleux ! Ainsi vous pourrez pêcher et améliorer notre ordinaire, car je suis las des baies et des racines.

— Mais je ne me contenterai pas de pêcher, mon cher d'Averc, je vous enseignerai également comment poser des lignes ; si un jour vous deviez vous retrouver dans une semblable situation, autant que l'expérience vous ait profité.

Il éclata de rire en lançant une bourrade affectueuse à son ami.

4

Valjon de Starvel

Quatre jours durant ils glissèrent sur les flots. Le paysage se transforma, ils sortirent de la région des forêts ; le fleuve traversait maintenant des collines doucement vallonnées et couvertes de champs de blé sauvage à perte de vue.

Hawkmooon et d'Averc se nourrissaient de gros poissons, produits d'une pêche facile, de blé et de fruits qu'ils n'avaient qu'à cueillir sur le rivage.

Les vêtements en loques et le visage mangé par la barbe, ils ressemblaient à des naufragés. Mais leurs yeux avaient perdu cette expression fiévreuse que donnent la faim et le danger. Ils se sentaient mieux que jamais.

Le quatrième jour, tard dans l'après-midi, ils aperçurent le vaisseau. Ils sautèrent sur leurs pieds, agitant furieusement les bras dans l'espoir d'attirer l'attention des occupants.

— Peut-être vont-ils à Narleen ! dit Hawkmooon en trépignant d'impatience. Si nous leur proposons nos services, peut-être accepteront-ils de nous y emmener.

Le bateau dont la proue s'élançait vers le ciel était peint en rouge et ses flancs étaient ornés de volutes or, bleues et jaune vif. Deux hauts mâts dominaient le bâtiment léger comme une goélette, alors que de chaque côté de multiples rames s'activaient à contre-courant pour rejoindre le radeau. Une centaine de pavillons aux mêmes teintes que les vêtements des hommes se pressant sur les ponts dansaient dans le vent.

Un dernier coup de rame et le navire vint se placer près du radeau. Un homme à la barbe fournie se pencha :

— Qui êtes-vous ?

— Des voyageurs, des étrangers. Nous vous proposons de travailler en échange de notre transport pour Narleen, dit d'Averc.

Le barbu éclata de rire.

— Pour sûr, messires, je vous en prie, montez donc.

On leur lança une échelle de corde ; le cœur gonflé de gratitude Hawkmoon et d'Averc grimpèrent prestement jusqu'au grand pont.

— Vous vous trouvez sur le Faucon des rivières, leur dit le barbu, vous en avez entendu parler ?

— Comme je vous l'ai dit, nous sommes des étrangers, rappela Hawkmoon.

— Ah oui, c'est vrai... C'est Valjon de Starvel qui est maître à bord. Ce nom-là ne vous est pas inconnu en revanche, j'imagine.

— Nous n'avons pas le plaisir de le connaître, dit d'Averc, mais nous sommes enchantés que son navire ait croisé notre route, et il sourit gracieusement. Vous n'avez pas répondu à notre proposition. Acceptez-vous de nous engager à bord ?

— Moi, je n'ai rien contre, à moins que vous n'ayez quelque argent...

— Pas un sou...

— Nous ferions mieux de demander à Valjon lui-même ce qu'il en pense.

Le barbu les conduisit à la poupe du navire où se tenait un homme d'une maigreur effrayante. Il semblait plongé dans une profonde méditation ; l'œil dans le vague, il ne les vit pas approcher.

— Seigneur Valjon ? dit le barbu.

— Qu'y a-t-il, Ganak ?

— Les deux du radeau. Ils n'ont pas d'argent. Ils disent qu'ils veulent travailler pour prix de leur passage.

— Eh bien, qu'ils travaillent, Ganak, si c'est ce qu'ils veulent, dit-il en souriant faiblement, qu'ils travaillent.

Il ne regarda même pas Hawkmoon et d'Averc, l'air absent, ses yeux mélancoliques fixés sur le fleuve. Il les congédia d'un geste distrait.

Soudain mal à l'aise, Hawkmoon considéra l'équipage autour de lui. Tous les observaient en silence, un vague sourire aux lèvres.

— De quelle farce sommes-nous les jouets ? dit-il, car manifestement il se passait quelque chose d'anormal.

— Une farce ? répondit Ganak, personne ne plaisante. À présent, messires, puis-je vous confier une rame jusqu'à Narleen ?

— Si tel est le prix de notre voyage jusqu'à la ville... dit d'Averc à contrecœur.

— C'est cher payé, dit Hawkmoon, mais si notre carte est exacte, Narleen n'est pas si loin. Montrez-nous donc notre place, mon ami.

Ganak les mena le long du pont à la passerelle qui surplombait deux rangées de rameurs. Hawkmoon sursauta : faméliques et crasseux, les malheureux peinaient dans des conditions effroyables.

— Mais je ne comprends pas... commença-t-il.

Ganak éclata de rire :

— Vraiment ? Vous ne tarderez pas à comprendre.

— Qui sont ces rameurs ?

D'Averc avait l'air consterné.

— Des esclaves, messieurs – de même que vous maintenant. Le Faucon des rivières ne transporte personne gratuitement. Vous n'avez pas d'argent et il semble peu probable que nous gagnions quoi que ce soit à vous rançonner. De sorte que nous ne voyons pas d'autre solution que de vous employer comme galériens. Descendez, et plus vite que ça !

D'Averc tira son épée et Hawkmoon sa longue dague, mais Ganak fit un bond en arrière.

— Qu'on se saisisse d'eux, ordonna-t-il aux marins, qu'on leur montre de quoi il en retourne. Ils n'ont pas l'air de savoir comment on dresse les esclaves.

Derrière eux, devant eux, tout le long de la passerelle surgirent une multitude de marins. Leurs poignards luisaient au soleil.

D'Averc et Hawkmoon se voyaient perdus, mais ils étaient déterminés à en emmener un certain nombre avec eux dans la mort.

Tout à coup, venant du dessus, une silhouette suspendue à un cordage fendit l'air. L'homme, armé d'une lourde massue, ne frappa que deux fois, et les deux infortunés, assommés, basculèrent de la passerelle et allèrent échouer inanimés parmi les galériens.

Le personnage sourit et se laissa tomber sur la passerelle en jetant son gourdin. Avec un rire, Ganak lui donna une grande claqué dans le dos.

— Bravo, Orindo. Ce coup-là est le meilleur et au moins il évite que le sang ne coule inutilement.

Les autres se précipitèrent sur les deux victimes pour se saisir de leurs armes et leur lier les poignets à une rame.

Lorsqu'il reprit conscience, Hawkmoon était assis à côté de d'Averc sur le même banc en bois, et Orindo, sur la passerelle, balançait ses jambes au-dessus de leurs têtes. C'était un adolescent qui ne devait pas avoir plus de seize ans ; il arborait un sourire satisfait.

Il s'adressa à quelqu'un qu'ils ne pouvaient pas voir d'en bas :

— Ils sont réveillés. Nous pouvons repartir maintenant. En route pour Narleen !

Il fit un clin d'œil à Hawkmoon et d'Averc :

— Je vous en prie, messieurs, commencez donc, tirez sur les rames.

Il semblait imiter quelqu'un.

— Louez votre bonne fortune, ajouta-t-il, nous ne faisons que descendre le courant. Votre première tâche sera aisée.

Hawkmoon se plia sur sa rame, feignant de le saluer :

— Grand merci, jeune homme, vous êtes bien aimable de nous porter un tel intérêt.

— Ne vous en faites pas, je reviendrai de temps en temps vous encourager. Je suis d'un caractère très sociable, vous savez.

Orindo sauta prestement sur ses pieds, remit de l'ordre dans son vêtement vert et bleu et s'éloigna en quelques bonds sur la passerelle.

Puis apparut le visage de Ganak qui les considéra un instant et appuya la pointe de sa gaffe sur l'épaule d'Hawkmoon.

— Poussez ferme, mes amis, ne flanchez pas, ou vous aurez à goûter de cet instrument-là.

Sur ces mots, Ganak disparut.

Les galériens se courbèrent pour donner la première impulsion et Hawkmoon et d'Averc furent contraints de suivre le mouvement.

Ils ramèrent toute la journée dans la puanteur des corps ruisselants de sueur et une écuelle d'eau sale constitua leur seul repas. Ils avaient le dos brisé. Toutefois ils entendaient les autres remercier le ciel pour la légèreté de cette tâche et ils n'osaient imaginer combien cela devait être dur de ramer à contre-courant.

Quand la nuit vint, ils s'effondrèrent sur leur rame. Ils touchèrent à peine au contenu nauséabond de leur seconde écuelle qui leur sembla pire encore que la première.

Trop exténués pour pouvoir parler, ils essayèrent en vain de libérer leurs poignets prisonniers mais ils étaient trop faibles et leurs liens trop étroitement serrés.

Le lendemain matin, la voix de Ganak les réveilla en sursaut :

— Tous à vos rames, à bâbord. Allez-vous autres, bons à rien ! C'est à vous que je m'adresse, tirez ! Tirez ! Il y a un navire en vue. Si cette prise nous échappe, le châtiment du seigneur sera impitoyable !

À cette seule allusion, les corps efflanqués des galériens se mirent instantanément en mouvement et Hawkmoon et d'Averc durent se courber à l'unisson pour faire tourner l'énorme vaisseau contre le courant.

Au-dessus d'eux, ils entendaient le bruit des hommes qui se préparaient à la bataille imminente. Venant de la poupe leur parvenaient les aboiements de Ganak qui transmettait les instructions de son maître, le seigneur Valjon.

Hawkmoon crut mourir d'épuisement ; il sentait son cœur battre à tout rompre et ses muscles suppliciés sur le point de claquer sous la tension. Si résistant fût-il, cet effort lui était inhabituel et s'exerçait sur des parties de son corps qui n'y avaient jamais été soumises auparavant. À bout de souffle, la bouche ouverte, des mèches collées au visage, il ruisselait de sueur.

— Hawkmoon... haleta d'Averc, je n'étais... pas... promis à un... tel... destin...

Mais Hawkmoon était muet de souffrance tant ses épaules et ses bras le tourmentaient.

Un craquement effroyable leur déchira les oreilles lorsque les deux navires s'abordèrent et Ganak hurla :

— À bâbord, levez les rames !

Hawkmoon et tous les galériens s'exécutèrent immédiatement en pesant de tout leur poids sur les rames tandis qu'au-dessus d'eux la bataille s'engageait dans un fracas assourdissant. Comme dans un rêve lointain Hawkmoon perçut le choc des épées, les râles des agonisants – on tuait et on mourait. Il était envahi par l'angoissante impression qu'il ne survivrait pas longtemps à ce labeur de galérien.

Soudain, il entendit un cri rauque, un corps lui tomba dessus en se débattant et vint s'écraser à ses pieds. C'était un marin à la figure bestiale et couvert de poils roux. Un long coutelas était planté dans son ventre. Il haleta un moment et mourut dans un dernier sursaut en lâchant le poignard qu'il tenait à la main.

Hébété, Hawkmoon le regardait sans réagir, puis il se ressaisit. Il tendit le pied et s'aperçut qu'il pouvait atteindre le couteau. Petit à petit, en marquant plusieurs pauses, il le fit glisser vers lui, jusque sous son banc. Il retomba enfin sur sa rame, exténué par l'effort qu'il venait d'accomplir.

Entre-temps le vacarme s'était tu et une forte odeur de bois calciné le ramena à la réalité. Il jeta un regard affolé autour de lui et alors la situation lui apparut clairement.

— C'est l'autre bateau qui est en train de flamber, lui confirma d'Averc. Nous sommes à bord d'un vaisseau pirate.

Il eut un sourire ironique :

— Quelle tâche indigne... et moi qui suis si fragile...

Hawkmoon se dit – non sans quelque jalousie – que d'Averc semblait réagir plus sainement que lui-même aux épreuves qu'ils rencontraient.

Il prit une profonde inspiration et redressa les épaules du mieux qu'il le put.

— J'ai un couteau... souffla-t-il.

D'Averc lui répondit par un bref signe de tête.

— Je sais, j'ai tout vu. Bien joué, Hawkmoon. Vous n'êtes pas si mal en point, tout compte fait. À un moment, je vous ai vraiment cru sur le point de rendre le dernier soupir !

— Cette nuit, il faut dormir. Nous nous enfuirons un peu avant le lever du soleil.

— Oui, acquiesça d'Averc, économisons le peu de forces qu'il nous reste. Courage, Hawkmoon. Bientôt nous serons redevenus des êtres humains.

Tout le reste de la journée ils ramèrent à vive allure, le navire filait vers Narleen. On ne leur accorda qu'une seule pause vers midi pour leur permettre d'avaler leur bol de nourriture immonde. Ganak vint les voir une fois : il s'accroupit sur la passerelle pour poser la pointe de sa gaffe sur l'épaule d'Hawkmoon.

— Eh bien, mes amis, plus qu'une journée et vous serez exaucés. Demain matin nous serons à Starvel.

— Starvel ? demanda Hawkmoon d'une voix sourde.

Ganak le considéra avec surprise :

— Vous devez venir de très loin pour ne pas connaître Starvel. C'est un quartier de Narleen – le plus riche. Derrière ses murailles règnent des princes puissants dont le seigneur Valjon est le plus grand.

— Sont-ils tous pirates ? demanda d'Averc.

— Prends garde à tes paroles, étranger, fit Ganak menaçant, nous avons des droits sur tout ce qui circule sur ces eaux. Le seigneur Valjon et ses pairs sont les maîtres du fleuve.

Il se redressa et s'éloigna à grandes enjambées. Ils ramèrent jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à ce que Ganak leur donnât l'ordre de s'arrêter. Le labeur sembla moins pénible à Hawkmoon car ses muscles et son corps s'y étaient accoutumés. Il se sentait toutefois encore assez faible.

— Nous dormirons à tour de rôle, murmura-t-il à l'oreille de d'Averc tandis qu'ils prenaient leur deuxième écuelle d'eau trouble, vous le premier, moi ensuite.

D'Averc acquiesça, s'effondra presque instantanément et s'endormit.

La nuit était fraîche et Hawkmoon résista au sommeil tant bien que mal. Il entendit sonner le premier quart, puis le deuxième. Soulagé, il poussa d'Averc du coude pour le réveiller.

D'Averc ouvrit un œil en grognant et Hawkmoon s'endormit. Ses oreilles résonnaient encore des paroles de d'Averc. Au lever du soleil, avec un peu de chance, ils seraient libres. Mais il leur resterait à réaliser la partie la plus délicate de leur plan d'évasion : quitter le navire à l'insu de tous.

Il s'éveilla avec une étrange impression de légèreté et s'aperçut que ses poignets n'étaient plus attachés à la rame. C'était l'œuvre de d'Averc, sans doute.

Le jour n'allait pas tarder à poindre.

Il se tourna vers son compagnon qui lui fit un clin d'œil en souriant.

— Prêt ? souffla d'Averc.

— Prêt... répondit Hawkmoon en prenant une profonde inspiration.

Il posa un regard envieux sur le long poignard que tenait d'Averc.

— Si j'étais armé, dit-il je ferais volontiers payer à Ganak quelques petites vexations...

— Ce n'est pas le moment de se faire remarquer, dit d'Averc.

Ils se dressèrent précautionneusement et risquèrent un œil sur la passerelle. À l'autre bout se tenait l'homme de quart, et, à la poupe, ils aperçurent la silhouette un peu irréelle du seigneur Valjon, le visage blême et le regard vague et perdu dans la nuit profonde où s'enfonçait le sombre fleuve.

Le marin leur tournait le dos et Valjon semblait ne pas devoir bouger. Les deux hommes se hissèrent sur la passerelle, et, à pas de loup, se dirigèrent vers la proue du navire.

C'est alors que Valjon se retourna et que, d'une voix sépulcrale, il dit :

— Qu'est-ce donc ? Deux galériens en fuite ?

Hawkmooon frémit. Son intuition tenait du sortilège, car il ne pouvait pas les avoir vus, à peine pouvait-il avoir perçu un léger bruit. Sa voix, bien que profonde et tranquille, comme par magie, résonna dans tout le navire. L'homme de quart bondit et se mit à hurler. Le seigneur Valjon tourna son visage d'une pâleur mortelle et posa sur eux un regard d'une inquiétante fixité.

Plusieurs marins surgirent du pont du dessous pour leur barrer le passage. Les deux prisonniers firent volte-face et Hawkmooon courut vers la poupe où se tenait le seigneur Valjon. L'homme de quart brandit son coutelas, prêt à frapper. Dans un élan désespéré, Hawkmooon fonça tête baissée au-devant de l'homme menaçant, le saisit à bras-le-corps, le souleva et le rejeta violemment. Le marin se retrouva tout étourdi, plus loin sur le sol du pont. Hawkmooon semblait éprouver la nécessité de compenser la trop longue inaction des jours précédents : avec une vivacité extraordinaire il s'empara de son lourd coutelas et lui en assena un coup terrible sur le crâne. Puis, il fit face au seigneur Valjon.

L'imminence du danger ne parut pas émouvoir le pirate qui continuait à fixer Hawkmooon de son œil éteint.

— Insensé, dit-il d'une voix lente, je suis le seigneur Valjon.

— Et moi Dorian Hawkmooon, duc de Köln ! J'ai combattu et défait les invincibles seigneurs du Ténébreux Empire, déjoué leurs sortilèges, cette pierre noire dans mon front en témoigne ! Je ne vous crains pas, seigneur Valjon – le pirate !

— Peut-être craindrez-vous ceux-ci en revanche, murmura Valjon.

Il pointa un doigt noueux et Hawkmooon pivota sur ses talons. Un grand nombre de marins accouraient. Et d'Averc n'avait qu'un couteau.

Hawkmooon lui lança son coutelas :

— Il faut les retenir, je m'occupe de leur chef.

Puis il se précipita vers la poupe du navire, empoigna la rambarde et bondit par-dessus tandis que le seigneur Valjon, l'air vaguement étonné, reculait d'un ou deux pas.

Les mains ouvertes, prêt à l'affrontement, Hawkmooon avança. Des larges plis de son vêtement, Valjon sortit une épée

longue et fine qu'il dirigea vers Hawkmoon. Il semblait ne pas vouloir attaquer, il ne faisait que reculer.

— Esclave, murmura-t-il. (Il paraissait déconcerté, sentiment qui donnait à son visage de marbre une expression inhabituelle.) Arrière, esclave.

— Je ne suis pas un esclave et je vais vous le montrer.

Hawkmoon plongea en avant sans se soucier de la lame pour tenter de se saisir du mystérieux capitaine. D'un geste vif, Valjon fit un pas de côté et pointa de nouveau son épée vers Hawkmoon.

De toute évidence c'était la première fois que Valjon se trouvait dans une telle situation et il semblait tout à fait dérouté. Il considérait Hawkmoon comme si ce dernier n'était qu'une silhouette dénuée de toute réalité qui avait osé le déranger dans sa profonde rêverie.

Hawkmoon bondit encore en évitant l'épée, et Valjon fit un autre pas de côté.

Plus bas, adossé à la dunette, d'Averc avait toutes les peines du monde à soutenir l'assaut des pirates qui se pressaient sur l'étroite passerelle. Il lança un appel à Hawkmoon.

— Finissez-en vite, ou je vais me retrouver avant peu embroché tel un vulgaire chapon.

Hawkmoon frappa Valjon en plein visage, son poing rencontra la chair glacée de l'homme qui bascula en arrière et lâcha son arme. Hawkmoon la ramassa et la soupesa : elle était admirablement équilibrée. Il posa la pointe de sa nouvelle épée sur le cœur de Valjon qui gisait à terre.

— Arrière, chiens, ou je tue votre maître ! cria-t-il, arrière !

Frappés de stupeur, les pirates reculèrent, abandonnant trois des leurs, morts, aux pieds de d'Averc. Ganak bouscula les marins qui lui barraient le passage... Il était torse nu, vêtu d'un simple kilt et portait un large coutelas. Ses mâchoires se crispèrent de rage lorsqu'il aperçut Hawkmoon.

— Rejoignez-moi, d'Averc, c'est plus sûr là-haut dit Hawkmoon presque joyeux.

D'Averc contourna la dunette et grimpa l'escalier menant au pont. Il sourit :

— Beau travail !

— Nous attendrons l'aube ! cria Hawkmoon, ensuite vous, les marins, vous conduirez le bateau au rivage. C'est là que nous vous quitterons, et peut-être épargnerons-nous votre maître.

Ganak leur jeta un œil mauvais :

— Vous êtes fous de traiter de la sorte le seigneur Valjon. Ne savez-vous pas qu'à Starvel il est le plus puissant des princes du fleuve ?

— Je ne sais rien de Starvel, mon ami, mais j'ai défié le Ténébreux Empire, je me suis aventuré au cœur même de la Granbretanne, et je doute que vous puissiez rivaliser de férocité avec ceux qui y règnent. J'ai rarement connu la peur, Ganak. Aussi n'oublie jamais mes paroles : tu seras l'objet d'une vengeance implacable. Tes jours sont comptés.

Ganak éclata de rire :

— La chance te rend stupide et aveugle, galérien ! C'est le seigneur Valjon qui décidera bientôt du meilleur châtiment à te faire subir !

Les premières lueurs de l'aube coloraient déjà l'horizon. Hawkmoon ne daigna même pas répondre aux sarcasmes de Ganak.

Le soleil semblait ne jamais vouloir émerger.

Enfin, les silhouettes pommelées des arbres se dessinèrent le long du rivage. Ils étaient ancrés non loin de la rive gauche où se découvrait une petite crique distante d'une demi-lieue environ.

— Donnez l'ordre du départ, Ganak, cria Hawkmoon, vers la rive gauche.

L'air toujours aussi furieux, Ganak ne fit pas un geste.

Hawkmoon passa son bras autour de la gorge de Valjon. L'homme reprenait conscience. Il ouvrit les yeux et Hawkmoon lui tapota le ventre de son épée :

— Ganak ! Prends garde que je ne fasse subir une mort lente à ton maître !

Tout à coup le pirate émit un petit rire moqueur :

— Une mort lente... dit-il, une mort lente...

Hawkmoon le considéra avec perplexité.

— Oui, je sais comment prolonger indéfiniment votre agonie et vous faire endurer les pires souffrances.

Valjon ne proféra plus un son et s'abandonna passivement tandis qu'Hawkmooon enserrait sa gorge de plus en plus étroitement.

— Allons, Ganak ! Donne des instructions ! cria d'Averc.

Une lueur sauvage dans le regard, Ganak lança des ordres :

— À vos rames. Souquez ferme !

Les rames grincèrent, les dos se courbèrent et, lentement, le navire se mit en mouvement et se dirigea vers la rive gauche du grand fleuve.

Hawkmooon ne détachait pas les yeux de Ganak dont il redoutait quelque perfidie, mais ce dernier, les sourcils froncés, ne bougeait pas.

Hawkmooon voyait approcher le rivage avec soulagement. Bientôt ils seraient libres. Une fois à terre, ils déjoueraient sans mal les tentatives de poursuite des pirates qui, de toute façon, répugneraient à quitter leur navire.

Soudain, le doigt pointé en l'air, d'Averc poussa un cri d'avertissement.

Hawkmooon leva les yeux. Une silhouette agrippée à une corde passa comme une flèche au-dessus de sa tête.

C'était Orindo, le gamin. Un sourire cruel aux lèvres, il brandissait une lourde massue.

Pour se protéger la tête Hawkmooon dut relâcher Valjon. Il n'eut pas le temps, ni la présence d'esprit, d'élever son épée au moment où Orindo fondait sur lui. Le gourdin s'abattit sur son bras et il chancela. D'Averc bondit et saisit Orindo par la taille en lui emprisonnant les bras.

Valjon se remit promptement sur ses pieds et dévala l'escalier de la dunette en émettant un son inarticulé, une plainte étrange.

D'Averc poussa un juron et, d'une bourrade, il fit prendre le même chemin à Orindo.

— Pris deux fois de suite au même piège, Hawkmooon. Beaucoup sont morts pour moins que ça.

Ganak en tête, la foule grondante des marins revenait à l'assaut. Hawkmooon décocha un coup violent à Ganak, mais le barbu sut parer l'attaque et tenta de frapper Hawkmooon aux jambes. Hawkmooon fut obligé de faire un bond en arrière et

Ganak en profita pour sauter sur la dunette. Il se planta devant lui en ricanant :

— À présent, esclave, montre voir si tu es capable de te mesurer à un homme !

— Un homme ! répliqua Hawkmoon. Je ne vois rien d'autre qu'une brute, une figure bestiale et grimaçante.

Il riposta en riant au nouveau coup que lui portait Ganak et allongea une furieuse botte avec la merveilleuse épée qu'il avait prise à Valjon.

Avançant, reculant alternativement, ils se battirent sur le pont tandis que d'Averc s'ingéniait à maintenir les autres à distance. Ganak était un excellent escrimeur mais son large coutelas ne pouvait pas grand-chose face à l'arme exceptionnelle qu'Hawkmoon maniait avec brio.

Hawkmoon se fendit de toute sa longueur et toucha son adversaire à l'épaule, mais il dut se rejeter en arrière quand le coutelas vint heurter la garde de son épée et cette dernière faillit lui échapper. Il se ressaisit toutefois, se fendit à nouveau et blessa Ganak au bras gauche.

Le barbu poussa un hurlement inhumain et revint à la charge avec une rage décuplée.

Hawkmoon lança une nouvelle botte et cette fois, blessa Ganak au bras droit. Le sang inondait les bras puissants de l'homme ; Hawkmoon, lui, n'avait pas reçu la moindre égratignure. Avec une fureur désespérée, Ganak se jeta à nouveau sur Hawkmoon.

Cette fois, dans le but d'abréger les souffrances de Ganak, Hawkmoon visa au cœur. La pointe traversa la chair, crissa contre les os et Ganak passa de vie à trépas.

Mais entre-temps les autres avaient forcé le barrage que leur opposait d'Averc et, armés de leurs coutelas, l'entouraient de façon menaçante. Hawkmoon abandonna le cadavre de Ganak et se précipita. Il en égorgea un, enfonça sa lame entre les côtes d'un autre avant même qu'ils pussent s'apercevoir de sa présence.

Dos à dos, Hawkmoon et d'Averc luttaient avec acharnement. Mais leur défaite leur sembla proche quand ils virent d'autres marins venir à la rescoufle de leurs semblables.

Partout sur la dunette gisaient des cadavres mutilés ; Hawkmoon et d'Averc étaient couverts de blessures. Ensanglantés, ils continuaient à se battre. Dans un éclair, Hawkmoon aperçut le seigneur Valjon, qui, adossé au grand mât, observait la scène et le dévisageait comme s'il cherchait à fixer ses traits à jamais dans sa mémoire.

Hawkmoon frissonna et reporta toute son attention sur ses assaillants. L'un d'eux le frappa du plat de son coutelas : le choc le fit vaciller et il bascula contre d'Averc qui fut également déséquilibré. Ensemble ils culbutèrent ; ils tentèrent de se relever tout en continuant à se battre. Hawkmoon enfonça sa lame dans le ventre d'un marin, assena un coup de pommeau en plein visage d'un autre qui eut l'imprudence de se pencher, et parvint à se redresser sur ses genoux.

Subitement les marins firent un pas en arrière, tous regardaient vers la crique. Hawkmoon et d'Averc purent enfin se remettre debout.

Les pirates étaient comme fascinés par le spectacle d'un navire qui approchait venant de la petite anse. Ses voiles blanches se gonflaient au vent frais du sud et sa coque noir et bleu resplendissait dans le soleil matinal. Plusieurs rangées d'hommes en armes se pressaient contre le bastingage.

— Un vaisseau pirate concurrent, sans doute, dit d'Averc qui profita de son avantage pour transpercer le plus proche assaillant et se précipiter vers la rambarde de poupe où Hawkmoon le suivit.

Adossés là, ils durent encore se battre bien qu'une bonne moitié de leurs ennemis les eût abandonnés pour dévaler l'escalier de la dunette et recueillir les instructions de Valjon.

Un appel parvint provenant de l'autre galère, mais d'une telle distance les paroles demeurèrent inintelligibles.

Malgré la confusion qui régnait sur le navire, Hawkmoon put distinguer la voix d'outre-tombe de Valjon. Il ne prononça qu'un seul mot, d'un ton qui contenait toute la haine du monde :

— Bewchard ! dit-il.

Puis les marins revinrent à l'assaut et Hawkmoon sentit qu'un coutelas lui entaillait le visage. Un éclair de fureur impitoyable passa dans son regard. Il fit face, introduisit son

épée dans la bouche de son adversaire et enfonça la lame acérée jusque dans le cerveau. L'homme poussa un hurlement d'animal blessé et rendit le dernier soupir.

Hawkmoon ramena vivement son arme et en frappa un autre en plein cœur.

Tandis qu'ils se battaient, le navire aux teintes d'ébène et d'azur profond approchait inexorablement.

L'espace d'un instant, Hawkmoon se demanda si le vaisseau était ennemi ou ami. Mais il n'eut pas le loisir de s'interroger plus longuement car les pirates, assoiffés de vengeance, revenaient à la charge en grandissant leurs lourds coutelas.

5

Pahl Bewchard

Avec un craquement terrible, le navire noir et bleu aborda le Faucon des rivières et Valjon lança des ordres brefs d'une voix gutturale.

— Laissez les esclaves ! Tous au bastingage pour accueillir les hordes de Bewchard !

Comme à regret, les marins abandonnèrent leurs proies et Hawkmoon accéléra un peu leur retraite en distribuant quelques coups d'épée. Mais les deux hommes étaient hors d'haleine et ne tentèrent pas de les poursuivre.

Les assaillants, agrippés à des cordages, tous vêtus de pourpoints et haut-de-chausses assortis aux couleurs de leur navire, s'élançaient maintenant sur le pont du Faucon des rivières. Ils étaient armés de sabres courbes et de haches de guerre et prirent rapidement le dessus sur leurs adversaires.

Hawkmoon chercha des yeux le seigneur Valjon mais ce dernier avait disparu.

(Il doit être caché sous le pont), se dit-il.

Il se tourna vers D'Averc.

— Je crois que nous avons procédé à une saignée salutaire ; que diriez-vous maintenant d'une action moins meurtrière ? Nous pourrions délivrer tous ces malheureux liés à leurs rames !

Hawkmoon et d'Averc sautèrent sur la passerelle, se faufilent dans les flancs du navire et se mirent à trancher les liens qui entravaient les galériens.

Les infortunés avaient peine à croire à leur bonheur et la plupart regardaient sans comprendre leurs libérateurs.

— Vous êtes libres ! cria Hawkmoon.

— Libres, répéta d'Averc, et si vous m'en croyez, mieux vaut ne point perdre de temps. Quittez tout de suite le navire, car l'issue du combat est encore incertaine !

Incrédules, les esclaves massaient leurs poignets douloureux ; puis un à un, ils gagnèrent le pont et se laissèrent glisser dans les flots.

Le sourire aux lèvres, d'Averc contemplait les fugitifs.

— Dommage que nous ne puissions pas libérer également l'autre rang de rameurs !

— Et pourquoi pas ? demanda Hawkmoon en indiquant une écoutille fermée qui se trouvait sous la passerelle. Si je ne me trompe, en passant par là par-là, nous devrions aboutir sous le pont.

Adossé à la paroi derrière lui, il commença à donner de violents coups de pied contre l'écoutille. Bientôt le panneau céda. Ils se glissèrent dans l'ouverture et se mirent à ramper dans l'obscurité. Au-dessus d'eux, la bataille faisait rage.

À un moment donné, d'Averc interrompit sa progression pour éventrer un gros ballot à l'aide de sa lame déjà passablement émoussée. Un flot de joyaux se répandit sur le sol.

— Leur butin ! s'exclama-t-il.

— Laissez cela, nous n'avons pas le temps, répliqua Hawkmoon.

Un sourire amusé passa sur les lèvres de d'Averc.

— Je n'avais pas l'intention de m'en encombrer, mais si Valjon devait remporter ce combat, j'aimerais au moins qu'il rentre sans son trésor. Oh ! Regardez... (Il montra une large plaque circulaire encastrée dans le fond de la cale.) Sauf erreur, en retirant cette plaque nous pourrions couler le navire. Qu'en pensez-vous, cher ami ?

Hawkmoon sourit :

— Parfait ! Je vous laisse à votre tâche, de mon côté je vais délivrer les galériens.

Hawkmoon s'éloigna et atteignit une seconde écoutille. Il déplaça avec peine les lourdes traverses de bois qui la condamnaient. Le panneau s'écroula avec fracas ; deux hommes qui se battaient sur le pont dégringolèrent à ses pieds. L'un portait l'uniforme des attaquants, l'autre était un pirate.

Hawkmoon plongea son épée dans le cœur de celui-ci. L'homme en uniforme le regarda avec surprise.

— Mais vous êtes un des deux hommes qui se battaient sur la dunette !

Hawkmoon acquiesça.

— D'où vient votre navire ?

— Il appartient à Bewchard, répondit l'homme, comme si ce nom se suffisait à lui-même.

— Et qui est Bewchard ?

Le marin éclata de rire.

— Eh bien, disons que c'est le pire ennemi de Valjon. Lui aussi vous a vu combattre sur la dunette, il a été très impressionné par votre dextérité à manier l'épée.

— Je pense bien ! s'exclama Hawkmoon en souriant. Je ne me suis jamais aussi bien battu. Il faut dire que ma vie en dépendait.

— C'est souvent dans de telles circonstances qu'on se révèle être une fine lame, répondit l'homme. Je me présente, je m'appelle Culard, et si vraiment vous haïssez Valjon, je serais flatté de vous compter au nombre de mes amis.

— À présent, il vaudrait mieux rejoindre vos compagnons, car nous sommes en train de couler le navire. Regardez ! dit-il en montrant d'Averc qui plus loin dans l'obscurité s'efforçait d'arracher la lourde plaque circulaire.

Culard hocha vivement la tête et s'enfonça entre les bancs des galériens.

— Nous nous reverrons tout à l'heure, dit-il en s'éloignant, si nous sommes toujours en vie !

Hawkmoon se hâta vers les rameurs et commença à trancher leurs liens.

Sur le pont, les hommes de Bewchard semblaient avoir pris l'avantage sur les pirates. Tout à coup il sentit une grande secousse sous ses pieds et vit d'Averc accourir.

— Au rivage, vite, lança le Français l'air satisfait (Il fit un geste en direction des esclaves qui s'enfuyaient :) Suivons leur exemple, inutile de s'attarder ici !

— J'ai fait prévenir les hommes de Bewchard de ce qui allait se passer, répondit Hawkmoon, je crois que nous tenons notre vengeance.

Il serra l'épée de Valjon sous son bras :

— Voilà la meilleure arme que j'aie jamais possédée. Une telle épée ferait d'un manchot un redoutable bretteur !

Ils se hissèrent tous deux sur le pont ; les marins de Bewchard avaient repoussé les pirates à l'autre extrémité du navire et s'apprêtaient à se replier.

Culard les avait donc avertis.

L'eau atteignait l'écouille dont elle s'échappait à gros bouillons. Le navire ne tarderait pas à sombrer. Après avoir jeté un coup d'œil, Hawkmoon se rendit compte que l'espace entre les deux vaisseaux ne leur permettait pas de se jeter à l'eau sans risquer d'être écrasés. La seule issue était donc de traverser le navire de Bewchard.

Les deux hommes grimpèrent sur le bastingage, puis sautèrent sur le pont de l'autre bateau.

Ils n'aperçurent aucun galérien. Hawkmoon en déduisit que les rameurs devaient être des hommes libres et combattre au même titre que le reste de l'équipage. Cela lui sembla plus humain et à tout prendre plus efficace que l'utilisation d'esclaves aux bancs de nage. Tout à coup, du Faucon des rivières, une voix s'éleva qui s'adressait à lui :

— Hé, là-bas ! Oui vous, avec le Joyau Noir dans le front. Cherchez-vous à couler mon navire également ?

En se retournant Hawkmoon aperçut un homme jeune au visage avenant, tout habillé de cuir noir, une cape bleue à large col maculée de sang rejetée derrière les épaules ; dans une main il tenait une hache et dans l'autre une épée.

— Nous voulons gagner la rive, cria Hawkmoon, n'ayez crainte pour votre navire...

— Attendez ! répliqua l'homme vêtu de noir qui sauta sur le bastingage du Faucon des rivières, je vous dois des remerciements, vous avez accompli la moitié de notre tâche.

À contrecœur, Hawkmoon attendit que l'homme les eût rejoints.

— Je suis Pahl Bewchard, et ce navire m'appartient. Cela faisait plusieurs semaines que j'étais embusqué dans l'espoir d'attaquer le Faucon des rivières, mais je n'y serais jamais parvenu si vous n'aviez occupé la plus grande partie de son équipage, me donnant ainsi le temps de sortir de la crique sans être aperçu.

— Votre reconnaissance me fait grand plaisir, répondit Hawkmoon, mais mon rôle s'arrêtera là. Je ne veux plus me mêler des querelles de pirates.

— Mais vous vous méprenez sur mon compte, répliqua Bewchard sans s'émouvoir, car je me suis juré de débarrasser le fleuve des seigneurs-pirates de Starvel. Je suis leur plus farouche ennemi.

Les hommes de Bewchard se précipitaient sur leur navire et tranchaient au fur et à mesure les amarres qui retenaient le Faucon des rivières. Le vaisseau pirate fut emporté par le courant, tandis que sa poupe s'enfonçait lentement dans les eaux. Les derniers pirates sautèrent par-dessus bord, mais Valjon demeura invisible.

— Où est donc passé leur chef ? demanda d'Averc en scrutant le fleuve.

— Il a dû s'enfuir comme un rat lorsqu'il s'est rendu compte que la bataille était perdue pour lui. Je ne sais comment vous témoigner ma gratitude, messires, car Valjon est bien le plus redoutable de mes ennemis.

— Ce serait plutôt à nous de vous présenter nos remerciements, répondit d'Averc avec son sens habituel de la repartie, car vous êtes arrivés au moment précis où tout espoir semblait perdu. (Et il ajouta avec un sourire :) La dette est payée semble-t-il.

Bewchard inclina la tête :

— Comme vous voudrez. Cependant si je puis me permettre de vous parler franchement, votre état requerrait quelques soins. Vous êtes tous deux blessés, et vos vêtements, messires, ne sont pas ceux qu'on s'attendrait à voir portés par deux gentilshommes de votre rang. En bref, je serais très honoré si vous acceptiez d'abord mon hospitalité sur ce navire puis dans ma maison, une fois rendus à bon port.

Hawkmoon hésitait. Il commençait à éprouver de la sympathie pour le jeune capitaine.

— Où comptez-vous débarquer ? s'enquit-il.

— À Narleen, répondit Bewchard.

— De fait, nous étions en route pour Narleen lorsque nous avons été capturés par Valjon, expliqua Hawkmoon.

— Dans ce cas, rien ne s'oppose à ce que nous continuions ce voyage ensemble !

— Eh bien, soit, capitaine, nous acceptons de grand cœur votre proposition. Et peut-être pourrez-vous nous donner des informations qui nous font défaut actuellement.

— Ce sera avec plaisir. (D'un geste, Bewchard indiqua une porte dans la dunette.) Messires, si vous voulez bien me suivre à ma cabine.

6

Narleen

Par le hublot de la cabine ils voyaient des gerbes d'écume se briser contre les flancs du navire qui toutes voiles dehors filait vers le sud.

— Si maintenant nous rencontrions deux vaisseaux pirates naviguant de concert comme cela arrive souvent, nous aurions peu de chance d'en réchapper, expliqua Bewchard, c'est pourquoi nous tenons une telle allure.

Le cuisinier apporta des plats qu'il déposa devant eux. Le repas se composait de plusieurs variétés de viandes, de poissons et de légumes. Il y avait également des fruits et du vin. Hawkmoon tenta en vain de modérer son appétit. Il était certes conscient du danger que représentait pour son estomac une nourriture aussi riche après plusieurs jours de jeûne, mais il s'avéra incapable d'épargner la moindre miette de ce qui se trouvait devant lui.

— C'est un repas de fête, annonça gaiement Bewchard, car cela faisait des mois que nous poursuivions Valjon.

— Qui est Valjon ? demanda Hawkmoon entre deux bouchées. C'est un personnage étrange.

— Rien à voir avec l'idée que je me faisais d'un pirate, ajouta d'Averc.

— C'est un pirate par tradition familiale, tous ses ancêtres étaient pirates ; cela fait des siècles qu'ils pourchassent les navires sur le fleuve. Pendant très longtemps, les commerçants ont payé un lourd tribut aux seigneurs de Starvel, mais il y a quelques années, ils commencèrent à se montrer moins dociles et Valjon usa de terribles représailles. Alors un certain nombre de marchands décidèrent de s'associer pour armer des

vaisseaux de guerre et attaquer les pirates sur leur domaine privilégié, le fleuve. Je suis capitaine d'un de ces navires. Commerçant par vocation, je suis devenu un guerrier par nécessité et le resterai jusqu'à ce que Narleen soit délivré du joug de Valjon et ses semblables.

— Et pensez-vous y réussir bientôt ? demanda Hawkmoon.

— C'est difficile à dire. Valjon et les autres seigneurs sont inaccessibles lorsqu'ils se retranchent derrière les murs de leur cité. Starvel est une ville dans la ville, une enclave hostile et inattaquable à l'intérieur même de Narleen. Jusqu'à présent nous n'avons réussi qu'à réduire un peu les actes de piraterie. Mais il n'y a pas encore eu d'affrontement décisif qui permet d'évaluer les forces en présence.

— Vous dites que Valjon est pirate par tradition familiale... commença d'Averc.

— Oui, ses ancêtres s'installèrent à Narleen, il y a plusieurs siècles. Ils étaient très puissants, alors que nous-mêmes étions assez faibles. La légende raconte que Batach Gerandiun, l'ancêtre de Valjon, possédait des pouvoirs magiques qui lui assurèrent la suprématie et une autorité incontestée. Ils construisirent des remparts autour de Starvel, le quartier de la ville qu'ils s'étaient approprié et où ils règnent encore.

— Et comment Valjon riposte-t-il lorsque vous attaquez ses navires ? s'enquit Hawkmoon avant de vider son verre d'un trait.

— Il ne manque pas de moyens de représailles, mais, grâce à nous, ses bateaux ne s'aventurent plus sur le fleuve qu'avec circonspection, ces derniers temps. Nous ne sommes toutefois pas au bout de nos peines. Je tuerais volontiers Valjon si je le pouvais. Sa disparition signifierait sans aucun doute la fin de la communauté des pirates, mais il demeure insaisissable. Il pressent le danger et parvient toujours à s'éloigner avant même que la menace soit tangible.

— J'espère que vous aurez un jour le plaisir de déjouer ses ruses pour lui faire subir le sort qu'il mérite, dit Hawkmoon. Mais, dites-moi, capitaine, avez-vous jamais entendu parler de l'Épée de l'Aurore ? On nous a dit qu'elle se trouvait à Narleen.

Bewchard sursauta :

— L'Épée de l'Aurore, oui, bien sûr. Justement, à propos de la légende de Batach Gerandiu, l'ancêtre de Valjon, à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. On dit que Batach tenait ses pouvoirs magiques de la possession de cette épée. Depuis lors les pirates ont fait de Batach une divinité, une idole à laquelle ils rendent un culte plein de ferveur et lui ont édifié un temple qui porte son nom : le temple de Batach Gerandiu. Ce sont des gens très superstitieux ; leur mentalité et leurs coutumes restent souvent un mystère insondable pour nous autres marchands qui cultivons plutôt le sens pratique.

— Et où peut-on trouver cette épée aujourd'hui ? demanda d'Averc.

— On dit qu'elle repose dans le temple où les pirates vont l'honorer rituellement car, pour eux, elle recèle le secret de leur puissance, de la même façon que pour Batach autrefois. Mais dites-moi, messieurs, vous ne projetez pas de vous en emparer ?

— Oh non... commença Hawkmoon, mais d'Averc l'interrompit et, sans sourciller, d'un ton anodin prit la parole :

— Si, capitaine, nous en avons l'intention. Il y a au nord un savant plein d'érudition qui connaît son existence et aimerait l'examiner. C'est un de nos proches et il nous a demandé de venir à Narleen pour acheter cet objet. Si cela est possible...

Bewchard riait de bon cœur :

— Oui, mes amis, mais elle coûterait très, très cher. Vous ne l'obtiendriez qu'au prix d'innombrables vies humaines. Les pirates se sacrifieraient et se feraient écharper jusqu'au dernier pour défendre l'Épée de l'Aurore. Elle est pour eux un objet d'adoration et ils lui donnent une valeur incommensurable.

Consterné, Hawkmoon se demanda si Mygan, au moment de mourir, ne leur avait pas confié une mission impossible.

— Ah bon, tant pis... répliqua d'Averc, faisant mine d'en prendre son parti, espérons que vous les vaincrez bientôt et vendrez leurs biens aux enchères.

Bewchard sourit :

— Je ne crois pas que cela se produira de mon vivant. Le jour est encore lointain qui verra la défaite de Valjon et notre victoire, dit-il avant de se lever de table. Excusez-moi, je dois

vous laisser un moment pour m'assurer que tout va bien sur le pont.

Il quitta la cabine après un salut bref mais plein de courtoisie.

Dès qu'ils furent seuls Hawkmoon se rembrunit :

— Drôle d'aventure. Nous avons finalement échoué dans ce pays mais l'objet que nous sommes venus y chercher est inaccessible.

Il sortit les anneaux de Mygan de sa poche et les fit tinter dans le creux de sa main. Il y en avait onze, car et d'Averc et lui avaient rangé les leurs avec les autres. C'est une chance que nous les possédions toujours. Peut-être est-ce le moment d'y recourir pour nous propulser au hasard, dans l'espoir de nous retrouver en Kamarg.

D'Averc émit un grognement désapprobateur.

— Nous pourrions aussi nous retrouver à la cour du roi Huon ou dans les pattes de quelque monstre terrifiant. Non, il faut aller à Narleen et y passer quelque temps pour voir si l'épée des pirates est vraiment hors de notre portée. (Il sortit quelque chose de sa poche.) Je viens seulement de me souvenir que je portais ce petit objet.

Il le montra à Hawkmoon. C'était la cartouche de fusil ramassée à Halapandur.

— Et à quoi diable cela va-t-il nous servir, d'Averc ?

— Je vous l'ai déjà dit : il se peut que cela nous soit utile un jour.

— Sans fusil ?

— Absolument.

Au moment même où il la replaçait dans sa poche, Pahl Bewchard ouvrit la porte. Un sourire éclairait son visage.

— Encore une petite heure, et nous jetterons l'ancre à Narleen, annonça-t-il. Notre ville est accueillante, je suis sûr que vous vous y plairez. (Une ombre passa dans son regard et il ajouta :) Si toutefois vous ne franchissez pas les murs de Starvel...

Sur le pont, Hawkmoon et d'Averc assistaient avec intérêt à cette délicate opération qu'est l'entrée d'un navire au port. Haut

dans un ciel limpide, le soleil jetait des rayons brûlants qui faisaient resplendir la ville maintenant toute proche. S'élevant rarement au-delà de quatre étages, la plupart des constructions étaient abondamment ornementées de figures baroques et sans doute très anciennes. Les teintes, légèrement passées, avaient subi les assauts des intempéries, mais gardaient néanmoins une douce luminosité et des contrastes qui flattaien l'œil sans jamais le blesser. Les maisons s'agrémentaient de colonnes, balcons et façades sculptés dans le bois qui semblait le matériau privilégié, bien que certains édifices fussent pourvus de balustrades et même, de portes en fer forgé joliment coloré.

Une myriade de navires attendaient dans le port et le quai était encombré d'innombrables caisses et ballots qu'une multitude d'hommes, nus jusqu'à la taille sous le soleil accablant de cette chaude journée, s'affairaient à charger ou décharger dans les cales ou sur le débarcadère.

Bewchard semblait heureux de retrouver toute cette animation et ce brouhaha tandis qu'il conduisait Hawkmoon et d'Averc le long de la passerelle puis à travers la foule qui commençait à se rassembler.

On le saluait cordialement de tous côtés.

— Comment cela s'est-il passé, capitaine ?

— Avez-vous mis la main sur Valjon ?

— Avez-vous eu beaucoup de pertes ?

Finalement Bewchard dut s'arrêter en riant de bon cœur.

— Soit, citoyens de Narleen, dit-il en élevant la voix, je vois que, si je ne vous donne pas immédiatement les nouvelles, vous ne nous laisserez pas faire un pas de plus. Eh bien, nous avons coulé le navire de Valjon...

Un frémissement parcourut la foule, il y eut quelques exclamations et, très vite, chacun se tut, attentif aux paroles qui allaient suivre. Bewchard monta sur une caisse en levant les bras.

— Nous avons réussi à couler le Faucon des rivières en effet. Mais je dois vous dire que c'est grâce aux deux hommes que vous voyez près de moi. Sans eux le navire de Valjon nous aurait échappé une fois de plus.

Feignant une attitude embarrassée, d'Averc jeta un coup d'œil vers Hawkmoon. Tout le monde contemplait avec surprise et incrédulité ces deux hommes faméliques et déguenillés qui ressemblaient plus à des esclaves misérables qu'à des guerriers victorieux.

— Ce sont eux les héros, pas moi, continua Bewchard, seuls face à tout l'équipage du vaisseau pirate, ils ont résisté pendant des heures et tué Ganak, le lieutenant de Valjon. La confusion qu'ils ont semée sur le navire en a fait une proie facile pour nous. Enfin, ils ont sabordé le bateau : aujourd'hui le Faucon des rivières gît dans les eaux profondes du Sayou.

Alors la foule explosa en acclamations et en applaudissements.

— N'oubliez jamais leurs noms, citoyens de Narleen. Qu'ils soient à jamais des amis de notre cité où rien ne doit leur être refusé. Voici Dorian Hawkmoon au Joyau Noir et Huillam d'Averc. Leur courage est sans limites et ils manient l'épée comme jamais je ne l'ai vu avant eux.

Hawkmoon, qui se sentait horriblement gêné, regardait Bewchard d'un air sombre et suppliant.

— Et Valjon ? demanda quelqu'un. Est-il mort ?

— Il s'est lâchement enfui pendant la bataille, répondit Bewchard dont le visage se rembrunit, mais, tôt ou tard, nous aurons sa tête.

— Ou lui la vôtre, Bewchard !

L'homme qui venait de lancer ces mots se frayait à grande peine un passage dans la foule de plus en plus dense et se planta bientôt devant Bewchard ; les vêtements qu'il arborait dénotaient une fortune confortable.

— Vous ne faites qu'exciter son courroux ! Pendant des années, j'ai payé des droits de passage aux hommes de Valjon et j'exerçais mon métier en paix. Aujourd'hui vous et vos semblables dites : « Refusez de payer le tribut », alors je ne paye pas, et je ne connais plus une seule seconde de repos, je me sens traqué jour et nuit, me demandant quelle vengeance effroyable pèse sur nos têtes. Valjon est contraint d'exercer des représailles, et il est probable que vous n'en serez pas la seule victime. La menace nous concerne tous. Vous faites trop bon

marché de ceux qui, n'étant pas avides de gloire, ne demandent qu'à travailler l'esprit tranquille !

Bewchard se mit à rire :

— Mais si ma mémoire ne me fait pas défaut, Veroneeg, n'étiez-vous pas le premier à vous plaindre en disant que vous ne pouviez plus assumer des charges aussi élevées, puis à nous soutenir lorsque nous avons constitué la ligue pour lutter contre Valjon ? Eh bien, Veroneeg, c'est ce que nous faisons ; nous rencontrons des embûches, le chemin est ardu qui mène à la victoire mais ayez confiance, nous finirons par y parvenir.

De nouvelles acclamations s'élevèrent dans la foule, cette fois cependant l'enthousiasme était plus timide et les gens commençaient à se disperser.

— Valjon aura sa revanche, Bewchard, reprit Veroneeg, vos jours sont comptés. La rumeur circule que les seigneurs pirates rassemblent leurs forces. Jusqu'à présent ils n'ont fait que jouer à cache-cache avec nous et n'ont pas encore donné toute leur mesure. Mais ils pourraient fort bien raser Narleen si tel était leur bon plaisir, tout le monde le sait !

— Tarir la source à laquelle ils s'abreuvent ? Ce serait absurde de leur part !

Bewchard haussa les épaules comme pour écarter les arguments du marchand.

— Absurde, peut-être, mais pas plus que votre entreprise, ajouta Veroneeg d'une voix rauque. Leur haine et leur exaspération finiront bien par leur faire oublier d'où ils tirent leur fortune !

Bewchard hocha la tête en souriant.

— Vous devriez vous retirer, Veroneeg, c'est un dur métier que celui de marchand, vous n'êtes plus à même d'en assumer les rigueurs.

Dans la foule maintenant clairsemée, une expression de profonde anxiété marquait les visages des gens qui, quelques minutes plus tôt, acclamaient les héros.

Bewchard sauta de la caisse où il était juché et prit ses deux compagnons par les épaules.

— Partons, mes amis, n'écoutez pas le fâcheux Veroneeg. Ses brillants raisonnements parviendraient à éteindre la joie la plus

triomphante. Ma demeure vous est ouverte : peut-être y trouverons-nous quelque tenue digne des gentilshommes que vous êtes. Dès demain, de toute façon, nous irons en ville acheter de quoi vous vêtir l'un et l'autre de pied en cap !

Il les conduisit à travers les rues étroites et grouillantes de monde, des ruelles qui serpentaient dans Narleen de manière apparemment fantaisiste et qu'embaumait une multitude de parfums et d'odeurs indéfinissables. La ville était pleine d'une foule de marins, de guerriers, de marchands et de portefaix. Ils remarquèrent aussi de vieilles femmes, de ravissantes jeunes filles, des boutiquiers qui vantaien leurs produits et des cavaliers qui se frayaien un chemin difficile dans cette joyeuse fourmilière. Toujours à la suite de leur hôte, ils s'engagèrent dans une rue en pente abrupte et au pavage irrégulier débouchant sur une place bordée de maisons. Un des côtés ouvrait sur le large – l'océan.

Bewchard s'arrêta pour contempler la mer qui scintillait sous le feu ardent du soleil.

D'Averc fit un geste qui embrassait l'immensité :

— Votre commerce s'étend-il jusqu'au-delà de l'océan ?

Bewchard enleva sa lourde cape et la plia sur son bras. Il ouvrit le col de sa chemise et, souriant, hocha la tête en signe de dénégation.

— Que rencontre-t-on au-delà des mers ? Nul ne le sait, rien probablement. De fait, nous nous limitons à faire du cabotage sur deux ou trois lieues à l'ouest et à l'est de Narleen. Toute cette région de la côte est peuplée de nombreuses cités assez opulentes qui n'ont pas trop souffert du Tragique Millénaire.

— Je vois. Mais comment s'appelle ce continent ? Sommes-nous vraiment en Asiacommunista ?

Bewchard plissa le front :

— Je ne l'ai jamais entendu appeler ainsi, mais vous savez, je ne suis pas un savant. Il porte différents noms ; les seuls que je lui connaisse sont Yarshai, Amarekh et Nishtay. (Il haussa les épaules :) J'ignore même comment il se situe par rapport à tous ces continents légendaires qui selon certains couvriraient les parties inconnues du monde...

— Amarekh ! s'exclama Hawkmoon, nos légendes en font le lieu d'êtres à l'intelligence et à la force surhumaines...

— Oui, et elles racontent aussi que le Bâton Runique se trouve en Asiacommunista !

D'Averc riait de bon cœur.

— Comme vous pouvez le constater, on se fourvoie souvent à écouter les récits légendaires d'une oreille trop crédule ! Après tout, peut-être le Bâton Runique lui-même n'est-il qu'une chimère ?

Songeur, Hawkmoon acquiesça :

— Peut-être bien.

Bewchard avait l'air troublé et levait un sourcil interrogateur :

— Le Bâton Runique, des légendes, mais de quoi parlez-vous, messieurs ?

— Ce sont des hypothèses avancées par cet érudit que nous avons déjà mentionné, s'empressa de répondre d'Averc. C'est une longue histoire très ennuyeuse.

D'un geste, Bewchard interrompit là le débat :

— J'ai horreur des récits ennuyeux, mes amis, dit-il, et les trois hommes repartirent dans le dédale des ruelles odorantes.

Ils quittèrent le quartier commerçant et se trouvèrent bientôt sur une colline où les maisons étaient plus clairsemées et plus cossues. De hauts murs protégeaient les jardins pleins d'arbres en fleur et de fontaines.

Bewchard s'arrêta finalement devant les grilles d'une de ces résidences.

— Bienvenue dans ma maison, mes chers amis, dit-il en donnant quelques coups secs sur un portail.

Quelqu'un ouvrit un judas où apparurent deux yeux méfiants. Puis les battants s'écartèrent largement et un serviteur s'inclina devant Bewchard.

— Bonjour, maître. L'expédition a-t-elle réussi ? Votre sœur vous attend avec impatience.

— Mieux que jamais, Per ! Ah, Jeleana est là pour nous accueillir ! Jeleana vous plaira, mes amis, j'en suis sûr.

L'incendie

Jeleana était une beauté aux cheveux de jais, dont le charme tout de vivacité et de fraîcheur enchantait immédiatement d'Averc. Le soir au dîner il lui fit sa cour et la jeune fille, rieuse, se prêta au jeu de bonne grâce.

Bewchard jeta un regard attendri sur sa sœur qui rivalisait d'esprit avec d'Averc, mais Hawkmoon, lui, sentit son cœur se serrer. Le doux visage de Yisselda passa devant ses yeux ; sa tendre épouse se trouvait à des milliers de lieues et peut-être même à des centaines d'années au-delà du temps.

Bewchard crut percevoir une ombre de mélancolie dans le regard d'Hawkmoon ; il chercha à égayer son hôte en lui narrant sur le mode plaisant les mille et une péripéties de sa lutte contre les pirates de Starvel.

Feignant la bonne humeur, Hawkmoon s'efforçait de suivre la conversation, mais son esprit vagabondait du côté de la Kamarg et de sa bien-aimée.

Taragorm avait-il fini par mettre au point ses machines ? Meliadus n'était-il pas déjà en train d'assiéger le château du comte Airain ?

Plus la soirée avançait, moins Hawkmoon parvenait à se montrer un convive agréable. N'y tenant plus, il se leva et s'inclina courtoisement.

— Je suis confus, capitaine, mais ces deux jours sur la galère de Valjon, puis le combat d'aujourd'hui, m'ont épuisé...

Jeleana Bewchard et Huillam d'Averc ne remarquèrent rien tant ils étaient absorbés par leur conversation.

Bewchard se leva avec empressement, l'air sincèrement désolé.

— Messire, c'est moi qui suis impardonnable, je vais donner des ordres pour qu'on vous conduise à votre chambre...

Bewchard s'apprêtait à tirer le cordon de la sonnette lorsque plusieurs coups retentirent à la porte.

— Entrez ! dit-il sèchement.

Le serviteur qui les avait introduits deux heures plus tôt se tenait dans l'embrasure, hors d'haleine.

— Capitaine, il y a un incendie sur les quais, un bateau a pris feu !

— Un bateau ? Quel bateau ?

— Le vôtre, capitaine ! Celui que vous avez ramené au port aujourd'hui.

Bewchard se précipita dans le vestibule, suivi d'Hawkmooon, de d'Averc et Jeleana.

— Une calèche, Per ! Vite !

Quelques instants plus tard, on amenait devant le perron une calèche fermée attelée de quatre chevaux. Les trois hommes y montèrent, mais Bewchard refusa que Jeleana se joignît à eux.

— Non, je préfère que tu restes ici, on ne sait jamais, c'est peut-être très risqué !

La voiture fila à toute allure, cahotant dangereusement sur les gros pavés disjoints.

Dans les rues désertes, la lueur des torches fixées à l'angle des maisons par des supports de ferronnerie faisait danser sur les murs l'ombre fantasmagorique de la calèche.

Ils arrivèrent enfin au quai. Là, plus besoin de torches : les flammes gigantesques de l'incendie illuminaiient tout le port. Une pagaille indescriptible régnait autour du bassin. Les capitaines tentaient d'éloigner leurs vaisseaux de la galère en flammes de peur que l'incendie ne se propageât de proche en proche à tous les bâtiments amarrés le long du quai.

Bewchard sauta à bas de la calèche et se mit à jouer des coudes pour fendre la foule qui contemplait le spectacle. Une fois au premier rang, il se tourna vers ses compagnons.

— Il n'y a plus rien à faire, dit-il d'une voix désespérée. Ce ne peut être qu'un mauvais tour de Valjon.

Veroneeg, cramoisi, le front dégoulinant de sueur à la chaleur de l'incendie, émergea d'un groupe de curieux.

— Vous voyez, Bewchard, Valjon s'est vengé ! Je vous l'avais dit !

Un bruit de galopade sur les pavés attira leurs regards. Un cavalier immobilisa son cheval en tirant brutalement sur les rênes.

— Où est Bewchard ? demanda l'homme d'une voix forte, ce Bewchard qui s'est vanté d'avoir coulé le Faucon des rivières.

Bewchard leva la tête.

— Je suis le capitaine Bewchard. Et vous, qui êtes-vous ?

Le cavalier, bizarrement accoutré, tenait à la main un long rouleau de parchemin.

— Je suis le messager de Valjon !

Il jeta le rouleau aux pieds de Bewchard qui ne fit pas mine de le ramasser.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Bewchard en grinçant des dents.

— C'est une facture, Bewchard. Pour cinquante hommes d'équipage, quarante esclaves, un navire et tout son équipement. S'y ajoutent vingt-cinq mille smaygars, soit la valeur du trésor perdu. Valjon aussi peut jouer au marchand !

Bewchard lui lança un regard furieux. Les lueurs de l'incendie faisaient passer sur son visage des ombres mouvantes. Du pied, il repoussa le rouleau de parchemin qui tomba dans les eaux glauques du port.

— Toute cette mise en scène ne m'impressionne pas, dit-il sèchement. Dites à Valjon que je ne le crains pas et que je n'ai nullement l'intention de régler cette facture. Et puisqu'il veut jouer au marchand, dites-lui aussi que lui et ses ancêtres doivent au peuple de Narleen infiniment plus que les sommes portées sur ce parchemin. Qu'il sache que je continuerai à exiger cette dette !

Le cavalier ouvrit la bouche comme pour répondre, puis se ravisant, il cracha par terre, fit volter sa monture et s'enfonça au grand galop dans la nuit noire.

— Maintenant il vous tuera ! s'exclama Veroneeg d'un ton presque triomphant. J'espère seulement qu'il se rendra compte que nous ne sommes pas tous aussi insensés que vous !

— Et moi, j'espère que tous ne sont pas aussi couards que vous, Veroneeg, répliqua Bewchard méprisant. Si Valjon va jusqu'à me menacer, cela veut dire que j'ai réussi, au moins en partie, à lui faire perdre son sang-froid.

Il revint à sa calèche et se tint debout sur le marchepied en attendant qu'Hawkmooon et d'Averc aient pris place à l'intérieur. Une fois assis face aux deux hommes, il cogna à plusieurs reprises sur le plafond avec le pommeau de son épée, pour donner le signal du départ.

— Êtes-vous sûr que Valjon soit aussi désemparé que vous le laissez entendre ? demanda Hawkmooon qui semblait perplexe.

Bewchard eut un sourire sinistre.

— Je suis persuadé au contraire qu'il est beaucoup plus puissant que je ne veux bien l'avouer. Peut-être même plus que ne l'imagine Veroneeg. Je pense quant à moi que Valjon est encore stupéfait de notre témérité – pensez donc, nous avons attaqué et coulé un de ses navires ! – et qu'il n'a pas encore donné toute sa mesure. Mais ce ne sont pas là des choses à dire devant Veroneeg.

Hawkmooon lança un regard admiratif à Bewchard.

— Vous êtes un homme courageux, capitaine !

— Peut-être est-ce plus simplement du désespoir...

Hawkmooon hocha la tête.

— Je crois comprendre ce que vous ressentez.

Sur le trajet du retour, ils demeurèrent silencieux, chacun abîmé dans ses pensées. La grille du jardin était ouverte et la calèche emprunta l'allée jusque sous le perron. Jeleana, livide d'inquiétude, se tenait sur le seuil.

— Tu es sain et sauf, quel bonheur ! dit-elle en se jetant dans les bras de Bewchard.

— Mais... oui, répondit-il, je crois que tu t'es inquiétée à tort.

Le petit groupe entra dans la salle à manger où leur dîner les attendait encore.

— L'incendie n'était pas cause de mon effroi, dit Jeleana.

Les lèvres tremblantes, elle posa successivement sur les trois hommes un regard angoissé :

— Un visiteur est venu pendant votre absence.

— Un visiteur, vraiment ? Et qui donc ? demanda Bewchard en passant affectueusement son bras autour des épaules de Jeleana.

— Il est... il est venu seul...

— En quoi cela est-il si remarquable ? l'interrompit Bewchard d'une voix rassurante.

— Pahl... C'était Valjon. Le seigneur Valjon de Starvel en personne ! Il m'a... (Elle se cacha le visage dans les mains.) Il m'a caressé la joue et il m'a jeté un regard atroce, inhumain.

— Qu'a-t-il dit ? demanda précipitamment Hawkmoon. Parlez, madame, au nom du ciel !

— Il a dit que pour l'instant il ne s'agissait que d'un jeu, qu'il n'allait pas s'abaisser à mener une vendetta. Mais il a ajouté que, demain, Pahl devait annoncer publiquement sur la grand-place qu'il renonçait à harceler, comme une guêpe, les seigneurs pirates, faute de quoi, il mettrait un terme à ces petites plaisanteries de la manière qu'il convenait. Il est parti en disant que la proclamation devrait être faite avant demain midi.

Bewchard serra les poings :

— Il est venu me narguer jusqu'ici, chez moi ! Pour me témoigner son mépris, je suppose ! L'incendie du bateau n'était qu'une manœuvre de diversion pour m'éloigner. En venant te parler ici, en mon absence, il a voulu montrer qu'il était capable d'atteindre où et quand il le désirait les êtres qui me sont les plus chers au monde. Voilà une bassesse à laquelle j'aurais dû m'attendre. À dire vrai, ce n'est pas tout à fait une surprise...

Il regarda Hawkmoon d'un air las.

— Peut-être, après tout, ne suis-je qu'un fou présomptueux. Peut-être Veroneeg avait-il raison. Je ne peux rien contre Valjon. Du moins pas tant qu'il se retranche impunément derrière les murailles de Starvel. Je ne peux lui opposer les méthodes dont lui-même use à mon encontre.

— Mes conseils ne vous seraient pas d'un grand secours, répondit Hawkmoon avec une tranquille assurance, mais si vous décidez de continuer le combat, je vous offre mon épée, et, j'en réponds, celle de d'Averc.

Bewchard regarda longuement Hawkmoon droit dans les yeux, puis il éclata d'un rire sonore.

— Peut-être ne me donnez-vous pas de conseils, seigneur duc au Joyau Noir, mais comment oserais-je conserver quelque estime de moi-même si je refusais les services de deux gentilshommes aussi braves que vous. Eh bien ! Le sort en est jeté ! Nous combattrons ! En attendant, la journée de demain sera consacrée au repos et au divertissement. Toi, Jeleana, tu resteras à la maison. Je demanderai à mon père d'envoyer une forte escouade de gardes. Hawkmoon, d'Averc et moi irons faire quelques achats en ville. (Il considéra les vêtements d'emprunt des deux hommes.) Je vous avais promis des habits neufs, et pour vous, maître Hawkmoon, un fourreau digne de l'épée que vous avez soustraite à Valjon. Nous passerons cette journée avec nonchalance et insouciance, il faut montrer à Valjon et plus encore au peuple de cette ville que nous ne cédons pas à ses menaces.

D'Averc approuva gravement.

— C'est la seule manière de garder intact le moral de la cité. Car même si vous mourez, vous mourrez en héros, et d'autres après vous se lèveront.

— J'espère ne pas mourir, répondit Bewchard en souriant, je tiens trop à la vie. Enfin, qui sait ce que l'avenir nous réserve, mes amis...

8

Les murs de Starvel

Le lendemain, la chaleur était tout aussi écrasante. D'un pas tranquille, Pahl Bewchard et ses amis s'éloignèrent de la maison. Ils se rendirent vite compte que beaucoup de gens connaissaient la teneur de l'ultimatum de Valjon et attendaient les événements avec anxiété. Tout au long du chemin, Bewchard arbora un visage souriant, baisant la main des dames ou saluant quelque connaissance. Ils étaient convenus de se rendre chez un tailleur renommé du centre de la ville.

Le fait que la boutique de ce tailleur ne se trouvât qu'à un jet de pierre des murs de Starvel n'était pas pour rien dans le choix de Bewchard.

— Nous irons chez le tailleur après l'heure de midi, dit-il, mais auparavant nous irons déjeuner dans une taverne que je connais bien. Elle se trouve près de la grand-place et nombre de notables s'y retrouvent. Il faudra nous montrer gais et avenants. Nous discuterons de choses et d'autres sans jamais faire allusion aux menaces de Valjon, quelque ~~effort~~seffort que tentent les gens pour nous amener à en parler.

— Diable ! Ce ne sera guère commode ! s'exclama d'Averc.

— Sans doute, répondit Bewchard, mais j'ai l'intuition que tout va dépendre de la manière dont se déroulera cette journée.

Je ne saurais expliquer le fond de ma pensée, mais un pressentiment me dit qu'aujourd'hui se joue mon destin.

Hawkmooon, sans ajouter mot, acquiesça d'un signe de tête ; lui aussi sentait quelque chose dans l'air.

Ils s'assirent à la taverne, burent et mangèrent, feignant de ne pas remarquer l'attention dont ils étaient l'objet et évitant

habilement de répondre aux questions qui toutes tournaient autour de l'ultimatum de Valjon.

L'heure de midi trouva Bewchard et ses compagnons devisant aimablement, assis à une table de la taverne. Ils demeurèrent ainsi une heure encore, puis Bewchard posa bruyamment son verre devant lui.

— Et maintenant, mes amis, si nous allions rendre visite à ce tailleur ?

Les rues étaient inhabituellement vides tandis qu'ils approchaient du centre de la ville. Mais sur leur passage, des rideaux s'écartaient légèrement, des visages apparaissaient aux fenêtres. Bewchard arborait un large sourire, cette petite promenade semblait l'amuser prodigieusement.

— Aujourd'hui nous sommes les seuls acteurs en scène, pas question d'avoir le trac.

Hawkmoon eut la vision fugitive des blanches murailles de Starvel qui dominaient, imposantes, les toits de la ville. Aucune ouverture ne semblait ménagée dans leur enceinte.

— En fait il existe quelques poternes, expliqua Bewchard, mais elles sont rarement utilisées. Ils entrent et sortent de Starvel par un réseau d'immenses canaux souterrains qui communiquent directement avec le fleuve.

Ils s'enfoncèrent dans un dédale de ruelles et aperçurent enfin l'enseigne du tailleur au coin d'une petite place.

La boutique était un véritable capharnaüm où s'entassaient des ballots de vêtements, des montagnes de capes, pourpoints et haut-de-chausses ; aux murs une variété infinie de rapières et de dagues étaient alignées et voisinaient avec des harnachements complets de cavalerie : rênes, doubles brides, selles... Enfin, un peu partout, dans des coffres ou sur des étagères, s'amoncelaient des ceintures, des bottes, des heaumes et des chapeaux, tout ce qu'un homme pouvait désirer en ce bas monde.

Le propriétaire de la boutique était un homme entre deux âges, solidement bâti, à la face rubiconde et aux cheveux blancs. Il gratifia Bewchard d'un large sourire et le jeune homme qu'il était en train de servir se retourna pour dévisager les nouveaux arrivants. Ses yeux s'agrandirent de frayeur à la vue des trois

hommes qui se tenaient dans l'embrasure de la porte. Il bredouilla quelques paroles confuses et se dirigea aussitôt vers la sortie.

— Vous ne prenez pas cette épée, messire ? demanda le marchand un peu interloqué. Je veux bien vous consentir un rabais d'un demi-smaygar mais je ne puis aller au-delà.

— Une autre fois, Pyhar, une autre fois, jeta rapidement le jeune homme.

Il s'inclina au passage devant Bewchard et quitta la boutique comme s'il avait eu le diable aux trousses.

— Qui était-ce ? demanda Hawkmoon amusé.

— Le fils de Veroneeg, si j'ai bonne mémoire, répondit Bewchard en riant aux éclats, il a hérité la couardise de son père !

Pyhar s'approcha :

— Bonjour, capitaine. J'avoue que je ne m'attendais guère à vous voir aujourd'hui. Avez-vous fait la déclaration qu'ils attendaient de vous ?

— Non, Pyhar, je n'ai rien fait du tout.

— Je m'en doutais. Mais maintenant, capitaine, vous êtes en danger de mort. Valjon ne tardera pas à mettre sa menace à exécution. D'ailleurs, il n'est guère prudent d'être venu si près des murs de Starvel.

— Je dois montrer à tous que je ne crains pas Valjon, répondit Bewchard. En outre, je n'ai nullement l'intention de modifier mes habitudes à cause de lui. J'ai promis à mes amis qu'ils pourraient s'habiller de pied en cap chez le meilleur tailleur de la ville et je ne suis point homme à manquer à ma parole.

— Comme vous voudrez, capitaine, dit Pyhar d'un air résigné. Et vous, messires, dit-il en se tournant vers Hawkmoon et d'Averc, avez-vous déjà trouvé quelque vêtement à votre convenance ?

Hawkmoon saisit une cape d'un bel écarlate et fit jouer le fermoir en or.

— Je n'ai pas encore fait mon choix, maître Pyhar, mais votre boutique regorge de trésors.

Tandis que Bewchard bavardait avec le marchand, Hawkmoon et d'Averc explorèrent les lieux, appréciant la douceur d'une étoffe ou le fini d'une paire de bottes. Il leur fallut deux bonnes heures avant d'arrêter leur choix.

— Si vous voulez passer dans le salon attenant pour vous y changer, vous y serez plus à votre aise, proposa Pyhar, qui ajouta en souriant : Votre choix me paraît excellent, messires.

Hawkmoon avait jeté son dévolu sur une chemise de soie bleu clair, un pourpoint de cuir souple et une écharpe pourpre. Il choisit une paire de culottes bouffantes en soie, également de couleur pourpre, qu'il rentra dans ses bottes taillées dans la même peau que son pourpoint. Il ceignit une large ceinture de cuir et jeta sur ses épaules un ample manteau bleu marine.

D'Averc avait revêtu une chemise écarlate assortie à la culotte, un pourpoint de cuir noir et des bottes, noires elles aussi, qui lui montaient jusqu'aux genoux. Pour finir, il s'enveloppa d'une lourde cape de brocart pourpre. Il s'apprêtait à boucler le ceinturon de son épée, lorsqu'un hurlement se fit entendre dans la boutique.

Hawkmoon écarta la tenture du salon.

Un grand nombre d'hommes, visiblement des pirates, avaient envahi la pièce et s'étaient saisis de Bewchard avant que celui-ci ait pu tirer son épée.

Hawkmoon s'empara de son arme et se rua sur les assaillants, mais il buta contre Pyhar qui reculait en titubant, des flots de sang s'échappant de sa gorge tranchée.

Déjà, les pirates se retiraient, emmenant Bewchard avec eux.

Hawkmoon plongea son épée dans le cœur de l'un d'eux mais dut faire face à un nouvel adversaire.

— Restez où vous êtes ! lança l'homme d'une voix menaçante, nous n'en avons qu'à Bewchard.

— Si vous voulez l'enlever, il faudra nous passer sur le corps, gronda d'Averc.

— Bewchard a insulté notre maître le seigneur Valjon, il doit payer cette offense ! répliqua l'homme qui lui porta un furieux coup d'épée.

D'Averc fit un bond de côté et, d'un coup sec porté sur la garde, il réussit à désarmer son adversaire. L'homme poussa un

grognement et fit rapidement passer dans sa main droite la dague qu'il tenait jusqu'alors dans l'autre main. Mais, une fois encore, d'Averc parvint à faire sauter la dague avant de lui enfoncer son épée dans la gorge.

La moitié des pirates se porta alors contre les deux hommes qui furent repoussés jusqu'au fond de la boutique.

— Ils s'enfuient avec Bewchard ! hurla Hawkmoon. Il faut les rattraper.

Il se mit à frapper sauvagement autour de lui, dans l'espoir de se frayer un chemin jusqu'à Bewchard, mais il entendit le cri de d'Averc :

— Attention, d'autres sont entrés par-derrière !

Ce furent là les dernières paroles qu'il entendit. Le pommeau d'une épée s'abattit violemment sur sa nuque et il s'écroula sur un ballot de pourpoints.

Il se réveilla avec une sensation de nausée et un violent mal de tête. L'obscurité avait envahi la boutique et un silence inquiétant régnait dans la pièce. Il se releva, l'épée encore à la main. La première chose qu'il vit fut le corps de Pyhar étendu de tout son long près de l'entrée du salon.

Ensuite il aperçut d'Averc. Son ami gisait, ensanglé, sur un ballot de vêtements.

Hawkmoon se précipita et appuya l'oreille contre la poitrine de d'Averc. Le cœur battait encore. Il n'avait été qu'assommé. De toute évidence, les assaillants les avaient abandonnés derrière eux à dessein, afin que quelqu'un pût témoigner du sort réservé par les pirates aux présomptueux qui, tel Pahl Bewchard, osaient défier le seigneur Valjon.

Au fond de la pièce, Hawkmoon trouva un broc plein d'eau et après avoir déchiré une bande de tissu dans une des chemises du ballot, il humecta le visage de d'Averc. Il ne portait qu'une blessure, profonde mais sans gravité, à hauteur de la tempe.

D'Averc remua faiblement, puis ouvrit les yeux et son regard rencontra celui d'Hawkmoon.

— Il faut sauver Bewchard, il n'y a pas une minute à perdre.

— À l'heure qu'il est, il moisit dans un cachot de Starvel, répondit Hawkmoon sombrement.

— Personne ne sait encore rien, dit d'Averc en se relevant péniblement. Si nous pouvions le tirer des griffes des pirates puis rendre publique toute l'histoire, songez à l'enthousiasme et à la détermination que cela insufflerait au sein de cette paisible cité.

— Eh bien, c'est d'accord, nous irons à Starvel. En espérant que Bewchard soit toujours en vie. (Hawkmooon rengaina son épée.) Nous avons une muraille à escalader, nous allons avoir besoin d'équipement.

— Nous trouverons ici tout ce dont nous avons besoin, répondit d'Averc. Dépêchons-nous, la nuit est déjà tombée.

Hawkmooon caressa le Joyau Noir serti dans son front. Une fois encore il songea à Yisselda, au comte Airain, à Oladahn et Noblegent. L'envie le prit d'abandonner Bewchard à son destin, d'oublier les recommandations de Mygan, d'oublier cette légendaire Épée de l'Aurore et ce non moins légendaire Bâton Runique, puis de s'emparer d'un bateau dans le port et de cingler vers sa bien-aimée. Mais il chassa vite ce rêve honteux de son esprit ; ils ne pouvaient abandonner ainsi Bewchard, ils devaient le sauver, dussent-ils pour cela y laisser la vie.

Ses pensées revinrent aux murailles de Starvel qui s'élevaient à quelques pas. Personne n'avait jamais dû tenter leur escalade, tant elles étaient hautes et semblaient bien gardées. Mais peut-être après tout n'était-ce pas impossible. Ils devaient tenter l'aventure sans hésiter.

9

Le temple de Batach Gerandiun

Le soir même, Hawkmoon et d'Averc entreprirent d'escalader les hautes murailles de Starvel. Ils se munirent chacun d'une vingtaine de poignards qu'ils glissèrent dans leur ceinture et quelques instants plus tard ils étaient à pied d'œuvre.

L'appareillage grossier de la muraille avait laissé entre les blocs de pierre des interstices suffisamment nombreux pour permettre d'y introduire une lame de couteau et les deux hommes espéraient ainsi gagner le sommet.

Après avoir entortillé un foulard autour du manche, Hawkmoon enfonça le premier poignard et l'ascension commença.

Ils avaient déjà escaladé près de la moitié du mur lorsque Hawkmoon sentit ployer la lame du couteau placé sous son pied. Il s'agrippa alors plus fermement au poignard fiché au-dessus, mais celui-ci également menaçait de glisser. La rue se trouvait maintenant à plusieurs centaines de pieds en dessous. Il tira un nouveau poignard de sa ceinture et se mit à explorer fébrilement la muraille à la recherche d'un interstice entre deux blocs de pierre. Il finit par en trouver un et y enfonça fortement la lame au moment même où l'autre cédait sous son poids. L'arme tomba sur le pavé avec un bruit métallique qui déchira le silence de la nuit. Il était à présent suspendu entre ciel et terre, incapable de descendre ou de continuer son ascension, mais d'Averc réussit enfin à glisser un couteau sous le pied d'Hawkmoon qui poussa un soupir de soulagement. L'escalade reprit et bientôt ils avaient presque gagné le sommet de la muraille.

Hawkmoon avait quasiment atteint le faîte lorsqu'il entendit des pas. Il se colla à la paroi, retenant sa respiration. Encore un poignard et ils pourraient se hisser sur le chemin de ronde. Il jeta un coup d'œil vers le bas et aperçut le visage souriant de d'Averc dans le clair de lune. Le bruit de pas décrut ; Hawkmoon planta une dernière lame.

Sa tête dépassait à peine le haut du mur lorsque les pas résonnèrent à nouveau sur le chemin de ronde.

En un instant sa décision fut prise. Il opéra un ultime rétablissement et plongea dans les jambes du pirate sans lui laisser le temps de tirer son arme.

L'homme étouffa un juron, se débattit pour reprendre son équilibre, puis, sans un cri, bascula dans le vide.

Hawkmoon aida d'Averc à se hisser sur la crête. Il n'était que temps, car deux gardes fondaient sur eux l'épée haute. Tirant son arme, Hawkmoon se prépara à les recevoir.

Hawkmoon et d'Averc se battaient avec l'énergie du désespoir. Dans un même mouvement, les deux hommes plongèrent leurs lames dans la poitrine de leurs adversaires qui s'écroulèrent l'un sur l'autre, frappés à mort.

Ils jetèrent un regard sur le chemin de ronde ; leur présence n'avait semblait-il pas encore été décelée. D'un geste Hawkmoon indiqua un escalier de pierre qui descendait vers Starvel et les deux hommes dévalèrent silencieusement les marches.

La ville était sombre et tranquille comme un immense cimetière. Une lueur vacillait pourtant, au loin, vers le centre de la cité, et, de temps en temps, une faible lumière filtrait à travers des volets ou par l'entrebâillement d'une porte, mais partout ailleurs régnait les ténèbres et la désolation.

Tandis qu'ils marchaient dans les rues, des rires gras leur parvenaient, mêlés à des éclats de voix et à des bruits de ripaille. Par une porte entrouverte, ils aperçurent une scène de beuverie et un pirate sortit en titubant et grommelant des jurons avant de s'écrouler de tout son long sur le pavé. La porte se referma sur le pirate qui resta là, face contre terre.

Les maisons de Starvel étaient d'une extrême simplicité. Aucune n'était aussi richement ornée que les somptueuses

bâtisses des autres quartiers de la ville. Hawkmoon aurait pu se croire dans la partie la plus pauvre si Bewchard ne lui avait expliqué que les pirates dépensaient toute leur fortune en vêtements somptueux et décorations d'un luxe inouï pour leurs vaisseaux et que seul le temple de Batach Gerandiun, où était censée se trouver l'Épée de l'Aurore, témoignait de la colossale richesse de Starvel.

L'arme à la main, ils longèrent en silence les rues désertes. En admettant même que Bewchard fût encore en vie, ils n'avaient pas la moindre idée du lieu où il était retenu prisonnier. Un pressentiment les poussait cependant à se diriger vers la lueur tremblotante.

Ils n'étaient plus très éloignés du centre de la ville, lorsque, tout à coup, un sourd roulement de tambours qui se répercuta dans le dédale des rues vides éclata tout près d'eux. Puis ils entendirent un martèlement de bottes et le pas régulier des chevaux sur le pavé.

D'Averc avança précautionneusement la tête, avant de se rejeter aussitôt en arrière.

— Ils arrivent droit sur nous !

La lumière des torches faisait danser des ombres fantastiques sur les murs. Hawkmoon et d'Averc se dissimulèrent sous un porche pour contempler la procession qui avançait.

Monté sur un étalon noir, Valjon, le masque impassible, ouvrait le cortège. Derrière lui, les tambours rythmaient la marche de leur pulsation profonde et monotone ; suivait un fort parti de cavaliers richement vêtus qui ne pouvaient être que les seigneurs de Starvel, et qui, eux aussi, raides et dignes sur leurs montures, arboraient un visage de marbre.

Ils virent enfin passer une plate-forme tirée par six chevaux qui portait une sorte de claire-voie convexe, faite de fanons de baleine, sur laquelle un homme était garrotté, complètement nu, le corps tordu en arrière.

Les deux hommes tressaillirent : ce n'était autre que Bewchard. Il dégoulinait de sueur et son visage était d'une pâleur mortelle. Il semblait souffrir le martyre. D'étranges symboles peints couvraient ses joues et son torse. Les muscles

bandés, il tentait en vain de défaire les liens qui lui meurtrissaient les chairs.

D'Averc allait se jeter en avant mais Hawkmoon le retint par le bras.

— Mieux vaut les suivre, chuchota-t-il, nous trouverons peut-être l'occasion de le délivrer plus loin. Pour l'instant, c'est impossible.

Ils laissèrent passer l'imposante colonne pour se glisser à sa suite. Ils débouchèrent enfin sur une large place éclairée par l'énorme flambeau qu'ils avaient déjà remarqué depuis la muraille. Ce gigantesque brasier se consumait au-dessus des portails d'un édifice colossal et curieusement asymétrique ; taillé dans un bloc de matière vitreuse et volcanique, il ne semblait pas l'œuvre de l'homme mais plutôt le résultat d'une érosion naturelle et capricieuse. L'ensemble était sinistre.

— Nous voilà certainement devant le temple de Batach Gerandiun, murmura Hawkmoon. Je donnerais cher pour savoir pourquoi ils l'ont amené ici.

— Le plus simple serait encore d'y aller voir, répliqua D'Averc.

Ils coururent le long des murs de la place et se tapirent dans l'ombre près de la porte demeurée entrouverte. Sans doute les pirates n'imaginaient-ils même pas qu'un profane pût oser s'introduire dans leur temple.

Après avoir jeté un regard circulaire, Hawkmoon poussa le battant et se glissa à l'intérieur. Les deux hommes se retrouvèrent dans un passage obscur au fond duquel ils distinguèrent une vague lueur rosâtre. Des chants psalmodiés leur parvenaient, lointains et étouffés.

Hawkmoon fit quelques pas et s'immobilisa, soudain frappé par une odeur désagréable, à la fois familière et difficile à identifier. D'Averc eut une moue dégoûtée.

— Pouah ! Quelle horreur ! Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Je ne sais pas. On dirait presque l'odeur du sang...

D'Averc tourna vers son ami un regard plein d'effroi. Il avait envie de rebrousser chemin et fut sur le point de le proposer, mais, résigné, il haussa les épaules et étreignit la poignée de son épée. Il prit alors l'écharpe qu'il portait au cou et, d'un geste

emphatique, s'en fit un masque couvrant le nez et la bouche. Hawkmoon sourit à cette nouvelle facétie de son compagnon, mais n'en suivit pas moins son exemple.

Puis, ils reprirent leur progression le long du corridor.

À mesure qu'ils en approchaient, la lueur, dont la couleur n'était pas sans rappeler celle du sang, irradiait plus vivement, comme portée par le rythme lourd et menaçant des incantations qui enflaient sous la voûte. L'odeur devenait insupportable.

Tout à coup, une silhouette se détacha dans la lumière. Hawkmoon et d'Averc se figèrent sur place, mais l'homme ne les remarqua pas et ils continuèrent d'avancer.

Bientôt, les chants stridents et discordants commencèrent à leur écorcher les tympans et à leur arracher des frissons d'horreur. Ces psalmodies ajoutées à la fade puanteur qui régnait dans le passage et à l'étrange lumière rosée qui leur blessait les yeux semblaient devoir meurtrir tous les sens à la fois. Néanmoins, ils pressèrent l'allure pour atteindre le bout du passage.

Le spectacle qui s'offrit alors à leur regard les fit frémir d'épouvante. Devant eux s'étendait une pièce à peu près circulaire, mais dont le plafond tantôt s'abaissait presque jusqu'au sol, tantôt s'élevait à des hauteurs vertigineuses et disparaissait dans l'obscurité. Cette vision confirmait ce qu'Hawkmoon avait pu juger de l'aspect extérieur de l'édifice : celui-ci ne semblait pas avoir été construit par l'homme mais avoir jailli ainsi des entrailles de la terre. Les parois vitreuses réfléchissaient la luminescence rosée de sorte que toute la scène était baignée d'une clarté rougeâtre et diffuse. L'irradiation provenait des hauteurs de la salle et Hawkmoon leva les yeux.

Il la reconnut immédiatement. C'était donc vers elle que, dans un dernier souffle, Mygan les avait envoyés.

— L'Épée de l'Aurore, murmura D'Averc, mais quel lien peut-il exister entre cette chose immonde et notre destinée ?

— Il ne s'agit pas de cela pour l'instant, répliqua sombrement Hawkmoon, regardez plutôt...

En dessous de l'Épée, une dizaine d'hommes et de femmes, disposés en demi-cercle, étaient attachés, complètement nus, à

des claires en fanons de baleine. La plupart agonisaient et certains même étaient déjà morts.

D'Averc détourna les yeux une seconde, mais son regard fut à nouveau irrésistiblement attiré par ce spectacle hallucinant.

— Par le Bâton Runique ! Quelle atrocité !

On leur avait tranché les veines et, avec le sang, la vie s'en allait lentement et inexorablement. Les visages des malheureux se tordaient de douleur et d'angoisse tandis que leur sang ruisselait à leurs pieds, dans une large vasque creusée à même le sol en obsidienne.

De temps à autre, des formes étranges apparaissaient à la surface, venaient laper le sang frais et encore chaud, puis replongeaient au fond de l'ignoble bassin.

Quelle était la profondeur de cette vasque ? Combien de milliers d'êtres humains s'y étaient-ils vidés de leur sang ? Et de quelles propriétés mystérieuses était-elle douée pour qu'il ne s'y coagulât pas ?

Le visage levé vers l'Épée de l'Aurore, les seigneurs de Starvel, rassemblés autour du bassin, psalmodiaient des litanies. Bewchard, écartelé sur une claire, se trouvait juste en-dessous de l'Épée.

Valjon s'approcha de lui, un couteau à la main. La lame jetait des reflets rouges comme si elle avait déjà été trempée dans le sang. Bewchard le considéra avec dégoût en crachant quelques mots qu'Hawkmoon ne parvint pas à saisir. Les chants redoublèrent d'intensité ; la voix caverneuse de Valjon se détachait nettement dans le chœur.

— Ô Épée de l'Aurore, toi qui recèles l'esprit de notre Dieu, de notre ancêtre, ô Épée de l'Aurore qui rendis invincible Batach Gerandiun et qui nous permis d'amasser nos richesses, ô Épée de l'Aurore, toi qui rends les morts à la vie, toi qui protèges les vivants, toi qui tires ta lumière de l'âme des hommes, Épée de l'Aurore, daigne accepter notre sacrifice, et sache que tu seras vénérée tant que tu demeureras dans le temple de Batach Gerandiun, ô Épée de l'Aurore, puisses-tu protéger à jamais la cité de Starvel. Accepte cette offrande, un ennemi, un parvenu, accepte ce Pahl Bewchard. Il appartient à

la caste méprisable de ceux qui se nomment eux-mêmes les marchands.

Hawkmooon vit les lèvres de Bewchard remuer à nouveau, mais sa voix fut couverte par les frénétiques incantations des seigneurs de Starvel.

Valjon avança, la lame pointée vers Bewchard. C'est alors qu'Hawkmooon bondit dans la salle du temple en clamant le cri de guerre de ses ancêtres :

— Hawkmooon ! Hawkmooon !

Les vampires rassemblés autour de la vasque sanglante interrompirent leur chant. Avec un rugissement de fureur, Valjon jeta son couteau dans le bassin et tira des plis de sa robe une épée semblable à celle que lui avait dérobée Hawkmooon.

— Insensé ! Ne sais-tu pas que les étrangers ne pénètrent dans le temple de Batach que pour y être vidés de leur sang ?

— C'est le tien qui coulera aujourd'hui ! hurla Hawkmooon en se précipitant sur Valjon.

Aussitôt vingt hommes lui barrèrent le passage, vingt lames étincelantes se hérissèrent pour protéger le prince de Starvel.

Néanmoins, il se jeta dans la mêlée, la gorge serrée par l'infecte puanteur et à demi aveuglé par l'éclat de la mystérieuse Épée. Parfois il entrevoyait Bewchard qui se débattait pour faire jouer ses liens. L'arme d'Hawkmooon creusait des vides sanglants dans les rangs de ses adversaires. Un des seigneurs bascula dans la vasque et fut immédiatement happé par les immondes créatures qui grouillaient à la surface. De son côté, d'Averc ne restait pas inactif, et les deux hommes finirent par prendre le dessus.

L'espace d'un instant, ils crurent que la fortune leur souriait et qu'ils parviendraient à délivrer Bewchard. En se taillant un passage à grands coups d'épée Hawkmooon réussit à atteindre le bord du bassin ; il s'efforça de trancher les liens de Bewchard tout en contenant l'attaque des pirates. Mais son pied glissa sur la margelle et il s'enfonça jusqu'à la cheville dans le liquide gluant. Il sentit aussitôt une lanière visqueuse se coller contre son pied. Il se dégagea aussi vite qu'il put, mais déjà, des bras puissants lui enserraient la poitrine.

Il se mit à hurler :

— Pardonnez ma maladresse, Bewchard, mais il était trop tard, nous ne pouvions plus attendre !

— Vous n'auriez jamais dû me suivre, cria Bewchard d'une voix désespérée, vous allez partager mon sort et nourrir les monstres du bassin.

10

Un ami venu de l'ombre

— Mon cher Bewchard, je crains fort que votre générosité ne puisse être payée de retour !

Même dans les pires situations, d'Averc ne pouvait s'empêcher d'ironiser.

Les pirates les avaient attachés bras et jambes écartés, de part et d'autre de Bewchard, à la place de deux suppliciés déjà morts. À leurs pieds, les immondes créatures grouillaient toujours dans la vasque de sang et la lumière de l'Épée enveloppait tous les personnages d'un halo sanglant. Valjon contempla les corps nus de ses prisonniers sur lesquels les pirates avaient peint d'étranges symboles et une lueur de triomphe étincela dans ses yeux.

Le sang clapotait contre les rebords de la vasque où les créatures se pressaient en désordre à la surface dans l'attente du précieux liquide. Hawkmoon eut un haut-le-cœur et se retint à grand-peine de vomir. Tous ses membres le faisaient souffrir et il avait l'impression d'avoir la tête pressée dans un étau. Il songea à Yisselda, à sa terre lointaine et aux combats menés contre la Granbretanne. Il savait à présent que jamais il ne reverrait sa tendre épouse, qu'il ne foulerait plus le sol de la Kamarg et qu'il n'assisterait pas à la chute du Ténébreux Empire, si celui-ci devait un jour s'écrouler. La rage le secouait en songeant qu'il avait perdu tout cela pour voler au secours d'un étranger qu'il connaissait à peine, un homme dont le combat était infiniment moins important que le sien.

Mais il était trop tard pour se lamenter, à présent, il allait mourir. Mourir d'une mort atroce, saigné comme un porc ; il sentirait sa vie s'en aller à chaque pulsation de son cœur.

Valjon sourit.

— Vous êtes bien silencieux, mon cher esclave. N'avez-vous pas envie de pousser une nouvelle fois votre terrible cri de guerre ? N'avez-vous donc aucune faveur à me demander ? Pourquoi ne me suppliez-vous pas de vous reprendre comme galérien à bord de mes vaisseaux ? Le moment serait pourtant bien choisi de vous repentir d'avoir coulé mon navire, tué mes hommes et de m'avoir insulté.

Hawkmoon lança un crachat dans sa direction mais ne l'atteignit pas.

Valjon haussa les épaules :

— J'attends qu'on m'apporte un autre couteau. Lorsqu'il aura été rituellement consacré, je vous trancherai les veines, ici, dit-il en indiquant la cuisse d'Hawkmoon, ainsi je serai sûr que vous mettrez longtemps à trépasser. Vous aurez tout loisir de voir votre sang s'écouler et nourrir ces charmantes créatures. Ensuite, votre corps exsangue sera envoyé au maire de Narleen, l'oncle de Bewchard, si je ne m'abuse, afin que nul n'ignore que Starvel entend être obéie en tout et toujours.

Un pirate traversa la longue salle et vint s'agenouiller aux pieds de Valjon ; il lui présenta avec cérémonie un long poignard effilé. Valjon s'en saisit lentement et le pirate se retira.

Le visage levé vers l'Épée de l'Aurore, le prince de Starvel se mit à réciter des incantations, puis il étreignit le manche du poignard et appuya la pointe contre l'aine d'Hawkmoon.

— Nous allons reprendre la cérémonie, dit Valjon d'une voix sourde, et de sa gorge monta de nouveau le chant qu'Hawkmoon avait entendu auparavant.

Un goût de terre lui vint à la bouche et, dans un effort désespéré, il tenta de desserrer ses liens. Le chant monotone s'enflait...

... Ô Épée de l'Aurore, toi qui rends les morts à la vie, toi qui protèges les vivants...

La pointe du couteau se posa sur sa cuisse.

... Toi qui tires ta lumière de l'âme des hommes...

Comme dans un rêve, Hawkmoon se demanda si l'Épée de l'Aurore puisait réellement sa lueur rosâtre dans le sang. La lame avait atteint son genou et une fois encore Hawkmoon

frissonna d'horreur. Tout en maudissant Valjon, il cherchait toujours à se défaire de ses entraves.

... Sache qu'à jamais tu seras vénérée...

Soudain, Valjon cessa de chanter et, d'un air stupéfait, fixa quelque chose derrière sa victime. Hawkmoon tourna le cou avec difficulté et fut lui aussi saisi d'effroi.

L'Épée de l'Aurore descendait vers eux.

Elle se mouvait avec lenteur et Hawkmoon se rendit compte qu'elle reposait au creux d'une sorte de filet métallique. Puis une silhouette apparut dans le filet.

L'homme portait un heaume qui dissimulait totalement son visage. Son armure, tous ses atours, étaient noir et doré et il portait une longue épée au côté.

Hawkmoon poussa un cri.

— Le Guerrier d'Or et de Jais !

— Pour vous servir ! répondit l'homme d'un ton ironique.

Valjon poussa un rugissement de fureur et lança son poignard sur le Guerrier d'Or et de Jais, mais l'arme rebondit sur l'armure et tomba dans le bassin.

Le Guerrier, suspendu d'une main au pommeau de l'Épée de l'Aurore, entreprit de trancher les lanières qui entravaient les poignets d'Hawkmoon.

— Vous profanez ce que nous possédons de plus sacré ! hurla Valjon d'une voix de dément. Vous ne tarderez guère à subir la vengeance de notre dieu Batach Gerandiun. Cette épée lui appartient. Elle recèle son esprit.

— Cette épée appartient à Hawkmoon, tonna le Guerrier. Un jour, le Bâton a jugé bon d'utiliser pour ses desseins votre ancêtre Batach Gerandiun, et pour ce faire il lui a octroyé cette Épée. Mais les temps ont changé, à présent, le maître de l'Épée se trouve devant vous et il se nomme Hawkmoon.

— Je ne vous comprends pas ! répondit Valjon déconcerté. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Se peut-il que vous soyez... Batach Gerandiun ?

— Peut-être... murmura le Guerrier. Je pourrais être tant de choses ou tant d'hommes différents.

Hawkmoon priait le ciel que le Guerrier termine rapidement sa besogne car Valjon ne demeurerait pas longtemps ainsi

pétrifié d'étonnement. Enfin le Guerrier lui tendit sa dague et Hawkmoon trancha lui-même les lanières qui lui enserraient les chevilles.

Valjon hocha la tête.

— Est-ce possible ? C'est un cauchemar. (Il se tourna vers les autres seigneurs.) Le voyez-vous comme je le vois, cet homme suspendu à notre épée ?

Ils opinèrent silencieusement du chef. Mais soudain l'un d'entre eux se détacha du groupe et courut vers l'entrée du temple.

— Je vais chercher du renfort... ! cria-t-il.

Hawkmoon se jeta alors sur le pirate le plus proche et le saisit à la gorge. L'homme poussa un hurlement vite étouffé et tenta en vain de desserrer l'étreinte. La nuque craqua avec un bruit sec et le corps s'affaissa mollement entre les bras d'Hawkmoon qui d'un geste rapide s'empara de son arme.

L'épée à la main, nu, le corps baigné par la lumière rougeâtre, Hawkmoon faisait face aux seigneurs de Starvel, tandis que derrière lui, le Guerrier d'Or et de Jais délivrait ses compagnons.

Incrédule, Valjon se mit à reculer lentement :

— C'est impossible, impossible...

D'Averc et Bewchard, nus eux aussi, rejoignirent Hawkmoon, mais ils n'avaient pas d'armes.

Déconcertés par l'indécision de leur chef, les pirates n'esquissaient pas le moindre geste. Derrière les trois hommes, le Guerrier d'Or et de Jais faisait toucher terre à sa flamboyante épée.

Valjon se précipita pour l'arracher de son écrin de métal.

— Elle est à moi ! Elle me revient de droit !

Le Guerrier d'Or et de Jais secoua tête.

— Non, à présent elle appartient à Hawkmoon, et à lui seul !

Valjon la serra frénétiquement contre son cœur.

— Il ne l'aura pas ! Puis, se tournant vers les pirates : Emparez-vous d'eux !

Brandissant des torches, des groupes d'hommes arrivaient en courant dans la grande salle ; les seigneurs tirèrent alors leurs épées et marchèrent sur les quatre hommes. À deux

mains, le Guerrier d'Or et de Jais fit tournoyer sa lourde épée comme une faux.

— Prenez les armes de ceux qui sont tombés, lança-t-il à Bewchard et d'Averc.

Après avoir ramassé chacun une épée, les deux hommes se jetèrent dans la mêlée.

Mais des milliers d'hommes aux regards féroces semblaient avoir envahi la salle du temple.

— Emparez-vous de l'Épée de l'Aurore, Hawkmoon, hurla le Guerrier s'efforçant de dominer le vacarme, sans cela nous sommes perdus !

Ils se trouvaient à nouveau acculés à la vasque sanglante ; soudain, un bruit de succion se fit entendre dans leur dos. Hawkmoon poussa un cri de terreur.

— Les bêtes sortent du bassin !

Des tentacules s'agrippaient à la margelle et Hawkmoon se rendit compte que ces créatures étaient de la même espèce – bien que de plus petite taille – que celle affrontée dans la forêt. Capturées plusieurs siècles auparavant par les ancêtres de Valjon, ces monstres aquatiques avaient dû s'adapter progressivement à leur nouveau milieu de sang humain.

Hawkmoon frémît d'horreur lorsqu'un tentacule gluant vint se coller contre sa peau nue. Avec l'énergie du désespoir, il fit décrire à son épée de terribles moulinets et réussit à s'approcher de Valjon, qui entouré d'un brillant halo rouge, étreignait toujours fermement l'Épée de l'Aurore.

Voyant le danger, Valjon brandit l'épée au-dessus de sa tête en murmurant des incantations. Mais le miracle escompté ne se produisit pas, alors, avec un cri sauvage, il fondit sur Hawkmoon.

À demi aveuglé par l'éclat de l'épée, celui-ci put néanmoins parer le coup et riposta. Valjon fit alors tournoyer sa lame et Hawkmoon n'eut que le temps de baisser la tête pour éviter la décapitation ; il se fendit à nouveau et toucha son adversaire à l'épaule. Valjon laissa échapper une sourde plainte puis revint à la charge avec une violence inouïe ; chaque fois, Hawkmoon parvint à dévier la lame meurtrière.

Le pirate recula de quelques pas et considéra Hawkmoon avec une expression d'effroi mêlé de stupéfaction.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-il.

Hawkmoon éclata de rire.

— Je serais bien en peine de vous répondre. Tout cela reste aussi mystérieux pour moi que pour vous. Mais, je sais qu'il me faut m'emparer de cette épée et je le ferai !

Sur ces mots, il allongea une furieuse botte que Valjon ne para que de justesse.

C'était maintenant au tour de Valjon d'être acculé à la vasque et Hawkmoon aperçut les monstres, dont les flancs couverts d'écailles ruissaient de sang, se répandre sur les dalles. De la pointe de son épée, Hawkmoon repoussa le pirate vers les immondes créatures. Un tentacule s'enroula autour de la jambe de Valjon qui, en hurlant, tenta de trancher la lanière gélatineuse.

Hawkmoon se jeta alors sur Valjon, lui porta un violent coup de poing à la mâchoire et lui arracha des mains l'Épée de l'Aurore.

Puis, le regard glacé, il observa le prince des pirates que les monstres entraînaient lentement vers l'ignoble bassin.

Implorant, les traits décomposés par la peur, Valjon tendit les bras :

— Sauvez-moi, par pitié, sauvez-moi !

Mais Hawkmoon, inflexible, les deux mains posées sur le pommeau de l'Épée de l'Aurore, n'esquissa pas le moindre geste en direction du pirate.

Alors Valjon, n'ajoutant plus un mot, enfouit son visage dans ses mains, tandis que l'une après l'autre ses jambes disparaissaient dans le bassin.

Puis un long hurlement monta de sa gorge et se termina par un gargouillement atroce : le liquide visqueux s'était refermé sur le prince Valjon de Starvel.

Hawkmoon souleva la lourde épée et admira l'étrange lueur qui en émanait. Puis, il se tourna vers ses compagnons. Les trois hommes devaient faire face à un nombre grandissant de pirates, et ils auraient déjà succombé si les terribles créatures n'avaient commencé à se répandre tout autour de la vasque.

Voyant qu'il tenait l'épée entre ses mains, le Guerrier hurla quelques mots à son adresse, mais assourdi par le tumulte du combat, Hawkmoon ne l'entendit pas. Il cherchait pour l'heure à se débarrasser d'un groupe de pirates qui l'assaillaient de toutes parts.

Les créatures du bassin s'agglutinaient autour des combattants et Hawkmoon se rendit compte que leur situation était désespérée, coincés qu'ils étaient entre une horde de spadassins et ces monstres assoiffés de sang.

Le Guerrier d'Or et de Jais lui cria de nouveau quelque chose mais pas plus que la première fois, Hawkmoon ne l'entendit. Il se battait avec rage, sous sa lame flamboyante les têtes volaient et le sang éclaboussait son corps nu. Peu à peu, il se rapprochait de son mystérieux sauveur.

Enfin il comprit les paroles du Guerrier.

— Appelez-les ! hurlait ce dernier. Appelez les Légions de l'Aurore, ou nous sommes perdus !

— De quoi parlez-vous ? lança Hawkmoon sans cesser de porter des coups de droite et de gauche.

— Vous commandez maintenant aux Légions de l'Aurore. Au nom du Bâton Runique, je vous en conjure,appelez-les !

Hawkmoon para un coup de sabre et fendit en deux son adversaire. La lueur de l'épée semblait avoir pâli, mais peut-être n'était-ce dû qu'à la présence nombreuse des torches dans le temple.

— Appelez-les ! répéta désespérément le Guerrier d'Or et de Jais.

Hawkmoon haussa les épaules d'un air incrédule.

— J'appelle à moi les Légions de l'Aurore !

Rien ne se produisit. De toute façon, Hawkmoon n'espérait aucun miracle. N'avait-il pas déjà affirmé ne pas croire aux légendes ?

Mais soudain les pirates se mirent à pousser des cris de terreur car d'étonnantes silhouettes rayonnant d'une luminescence rosée étaient apparues dans la salle et se jetaient férolement sur eux.

Ces êtres étranges étaient revêtus d'armures richement décorées, semblables à celles des temps anciens. Ils étaient

armés de lances au bout desquelles pendaient des touffes de crin coloré, et de massues sculptées dont ils faisaient un usage redoutable. Ils se ruaien sur leurs adversaires en poussant des cris de guerre et se battaient avec une telle férocité qu'ils eurent bientôt chassé la plupart des pirates hors du temple.

Leur peau était cuivrée et ils arboraient sur le visage d'étranges peintures qui cerclaient leurs grands yeux sombres ; enfin, lorsqu'ils s'élançaient au combat, un curieux chant funèbre s'élevait de leurs rangs.

Les pirates se défendaient courageusement et plus d'un guerrier de l'Aurore tombait sous leurs coups, mais comme par enchantement un nouveau guerrier venait prendre la place du mort. Hawkmoon chercha en vain à surprendre le moment de la substitution mais il lui suffisait de détourner les yeux un instant pour qu'un nouveau combattant apparaisse.

Hors d'haleine, Hawkmoon rejoignit ses compagnons. Les corps nus de d'Averc et de Bewchard portaient de nombreuses blessures mais heureusement sans gravité.

— Ces soldats servent l'épée, déclara le Guerrier d'Or et de Jais. À l'époque, et parce que cela rentrait dans les plans du Bâton Runique, ils ont mis en coupe réglée toute la région de Narleen pour le compte des ancêtres de Valjon. Mais à présent l'épée s'est retournée contre les pirates et leur reprend ce qu'elle leur avait octroyé.

Soudain, Hawkmoon sentit quelque chose de froid et de gluant se coller à sa cheville. Il poussa un cri d'horreur.

— Les monstres du bassin ! Je les avais oubliés !

D'un coup d'épée il trancha le tentacule.

Aussitôt, une dizaine de guerriers vinrent s'interposer entre eux et les monstres. Les massues et les lances s'abattirent sur la masse gélatineuse et les bêtes tentèrent de se réfugier à nouveau dans leur infâme cloaque. Mais, c'était compter sans l'acharnement des Légions de l'Aurore qui leur coupèrent toute retraite et les exterminèrent jusqu'à la dernière.

— Je n'en crois pas mes yeux ! s'exclama Bewchard. L'orgueilleuse Starvel est enfin tombée !

Il ramassa une torche qu'avait laissée choir un pirate et se tourna vers Hawkmoon.

— Il ne faut leur laisser aucun répit, mettez-vous à la tête de vos guerriers et exterminons tous les pirates de Starvel.

— D'accord, En avant ! répondit Hawkmoon.

Mais le Guerrier d'Or et de Jais s'interposa.

— Non ! Vous avez mieux à faire qu'à aller pourfendre les derniers pirates. De toute façon, vous ne disposez des Légions de l'Aurore que pour accomplir les desseins du Bâton Runique.

Le Guerrier posa la main sur l'épaule de Bewchard.

— Maintenant que Valjon et la plupart des seigneurs ont été tués il vous sera aisé de venir à bout des derniers pirates. Mais Hawkmoon, lui, doit mettre son épée au service d'une cause plus noble encore. Il quittera bientôt la ville.

Hawkmoon sentit la colère le gagner.

— Je ne saurais assez vous témoigner ma gratitude pour ce que vous avez fait pour moi, chevalier, mais je me permets néanmoins de vous rappeler que si je me suis trouvé dans une telle situation c'était bien du fait de vos machinations tortueuses et de celles de Mygan. Je veux revoir ma bien-aimée et le château du comte Airain. Je suis mon propre maître, entendez-vous ? Et moi seul forgerai mon destin !

Le Guerrier d'Or et de Jais éclata de rire.

— Quel naïf vous faites, Hawkmoon ! Croyez-moi, vous êtes bien le serviteur du Bâton Runique ! Vous imaginez sans doute être venu dans ce temple avec le seul but de délivrer un ami ? Mais ce sont là précisément les méthodes du Bâton Runique. Auriez-vous affronté les pirates pour vous emparer de l'Épée de l'Aurore, alors que de votre propre aveu vous ne croyiez pas à sa légende ? Les voies du Bâton Runique sont impénétrables ! L'homme ne connaît jamais le pourquoi de ses actions lorsque son ombre sacrée plane au-dessus de lui. Maintenant il vous faut poursuivre votre mission en Amarekh. Allez vers le nord, je suis sûr que Bewchard vous donnera un de ses navires et vous n'aurez qu'à suivre la côte. Là-bas, vous trouverez la cité de Dnark ; ses habitants, les Grands Bienheureux, ont besoin de votre aide et vous y découvrirez les preuves de l'existence du Bâton Runique.

— Je me moque des mystères, chevalier, par contre je voudrais savoir ce que sont devenus ma femme et mes amis. Dites-moi, vivons-nous dans la même ère temporelle qu'eux ?

— Oui, répondit le Guerrier, ce temps-ci est le même que celui que vous avez quitté en Europe. Mais comme vous le savez, le château du comte Airain se trouve dans une dimension différente.

— Hum... Peut-être après tout vais-je accepter le bateau de Bewchard et naviguer jusqu'à Dnark. Peut-être...

— Quittons donc cet endroit déplaisant, répondit le Guerrier, et retournons à Narleen. Nous y serons plus à l'aise pour régler la question du bateau.

— Tout ce que je possède est à vous, Hawkmoon, dit Bewchard en souriant. Vous m'avez sauvé la vie et vous avez défait ceux qui depuis toujours oppessaient Narleen. Demandez-moi vingt navires et vous les aurez !

Hawkmoon ne répondit pas mais un éclair passa dans ses yeux bleus : il comptait bien mettre à profit la proposition de Bewchard pour fausser compagnie au Guerrier d'Or et de Jais.

11

Le départ

Le lendemain après-midi, Bewchard accompagna ses hôtes au port. Les troupes de Narleen avaient chassé les derniers pirates et toute la ville était en liesse.

Amicalement, Bewchard posa sa main sur l'épaule d'Hawkmoon.

— Quelle tristesse de vous voir partir, mes amis, j'aurais tant voulu vous garder parmi nous ! Les festivités vont durer plus d'une semaine et fort légitimement vous en auriez été les héros.

— Le ciel a voulu que nos destins se croisent, capitaine. Vous êtes débarrassés de vos ennemis et nous de notre côté avons trouvé ce que nous cherchions. Mais le temps est venu, maintenant, de nous séparer.

— Si tel est votre désir, je ne puis m'y opposer, répondit Bewchard en souriant. À propos, messires, me croyez-vous encore dupe de cette fable du savant qui voulait à tout prix examiner l'Épée de l'Aurore ?

Hawkmoon rit de bon cœur.

— Non, mais il n'empêche que je n'ai pas d'autre explication à vous offrir. Je ne sais toujours pas pourquoi il me fallait m'en emparer. (Il tapota le fourreau de l'Épée de l'Aurore.) Le Guerrier d'Or et de Jais affirme que ma mission s'inscrit dans un vaste dessein ignoré de moi. Pour l'instant, je ne suis que l'esclave obligé de ma propre destinée. Alors même que je ne désire qu'un peu d'amour, un peu de paix et surtout tirer vengeance de ceux qui ont ravagé la terre de mes ancêtres, me voici au contraire errant à des milliers de lieues de l'endroit où je voudrais être, sur le point de partir de nouveau et à

contrecœur en quête d'un autre objet mystérieux. Enfin, peut-être un jour me sera-t-il donné de comprendre...

Bewchard le regarda gravement.

— Je crois que vous servez une noble cause et qu'une grande destinée vous attend.

Hawkmooon éclata de rire.

— Et pourtant, je n'aspire à rien d'autre qu'à une paisible destinée.

— Peut-être, peut-être, répliqua pensivement Bewchard, et maintenant, mes amis, il vous faut nous quitter, j'ai fait armer mon plus beau navire et les meilleurs marins de Narleen se sont disputé l'honneur de former l'équipage. Que votre quête soit couronnée de succès, Hawkmooon, je ne peux que vous souhaiter bonne chance ! Et à vous aussi, d'Averc !

Une violente quinte de toux secoua le Français.

— Si Hawkmooon n'est que l'esclave de sa destinée, que devrais-je dire, moi ? Quel benêt je fais ! Affligé d'une santé déplorable je me retrouve entraîné à l'autre bout du monde au service de ce mythique Bâton Runique. Enfin, je suppose que c'est ma manière à moi de tuer le temps !

Hawkmooon sourit et s'engagea sur la passerelle. Le Guerrier d'Or et de Jais ne cachait plus son impatience.

— N'oubliez pas, Hawkmooon, il vous faut coûte que coûte rejoindre Dnark et trouver le Bâton Runique.

— N'ayez crainte, je vous ai bien compris.

— Dnark a besoin de l'Épée de l'Aurore, poursuivit le Guerrier, et de vous pour la manier.

— Je ferai selon vos désirs, répondit Hawkmooon. M'accompagnerez-vous, chevalier ?

— Non, d'autres affaires m'appellent.

— Je suis sûr cependant que nous nous reverrons...

— N'en doutez point.

D'Averc toussa une nouvelle fois, puis agita la main en signe d'adieu.

— Au revoir, Guerrier, et merci pour votre aide.

— Ce serait plutôt à moi de vous remercier répliqua mystérieusement le Guerrier.

Hawkmoon donna l'ordre de relever les passerelles et d'appareiller.

Bientôt le navire sortit de la baie et gagna la haute mer. Lorsque les silhouettes de Bewchard et du Guerrier d'Or et de Jais eurent disparu à l'horizon, Hawkmoon se tourna joyeusement vers d'Averc.

— Eh bien, savez-vous dans quelle direction nous voguons ?

— Vers Dnark, je suppose, répondit d'Averc avec une feinte naïveté.

— Pas du tout, vers l'Europe ! Qu'ai-je à faire après tout de cette obscure destinée qui s'est constamment jouée de moi ? Je veux revoir ma femme, et pour cela nous traverserons l'océan. Une fois là-bas nous ferons jouer les anneaux de cristal pour rejoindre le château Airain.

Le navire avait pris de la vitesse et d'Averc, sans répondre, contemplait les voiles blanches gonflées par le vent.

— Alors, qu'en dites-vous ? demanda Hawkmoon en posant amicalement sa main sur le bras de son compagnon.

D'Averc haussa les épaules.

— Ma foi, j'avoue qu'un peu de repos au château du comte serait le bienvenu.

— Hum, vous semblez perplexe, ami d'Averc, quelque chose vous tracasse-t-il ?

D'Averc le considéra longuement.

— À vrai dire, je ne suis pas sûr que nous parviendrons à gagner l'Europe. Peut-être ai-je plus de respect que vous pour le Bâton Runique.

— Quoi ? Vous croyez à ces contes pour enfants ? Et pourtant la légende voulait que l'Amarekh fût peuplée d'êtres divins. Nous en étions loin, non ?

— Votre obstination à nier l'existence du Bâton Runique paraît étrange, je suppose que le désir de revoir Yisselda vous aveugle en cette affaire.

— C'est possible.

— L'avenir nous dira la véritable puissance du Bâton Runique, répliqua d'Averc les yeux fixés sur l'horizon.

Hawkmoon le regarda bizarrement, puis s'en alla en haussant les épaules.

Songeur, d'Averc vit s'éloigner la haute silhouette de son ami. Puis, son regard se perdit à nouveau dans les voiles qui frémissaient sous la brise marine. En son for intérieur il se demandait s'il reverrait jamais le château du comte Airain.

FIN